



ŒUVRES

DE

P. CORNEILLE.

TOME III

ŒUVRES

DE

T A B L E

P. CORNEILLE.

TOME III.



Anne Auguste Née Sapieha

A PARIS,

Chez DAMONNEVILLE, Quai des Augustins,
à S. Etienne.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

K-219/16

TABLE

*Des Pièces contenues dans ce troisième
Volume.*

L'ILLUSION COMIQUE. *Comédie.*

ME'DEE. *Tragédie.*

LE CID. *Tragédie.*

SEMIRAMIS. *Tragédie.*



57-66

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA
im. Jerzego Giedroycia w Białymstoku



FUW0115149

L'ILLUSION
COMIQUE,
COMÉDIE.

P. Corn. Tome III.

A

A MADEMOISELLE

M. F. D. R.



MADEMOISELLE,

*Voici un étrange monstre que je vous dédie.
Le premier acte n'est qu'un prologue, les trois
suivans font une comédie imparfaite, le dernier
est une tragédie, & tout cela confu ensemble fait
une comédie. Qu'en on nomme l'invention bisarre
& extravagante tant qu'on voudra, elle est nou-*

ÉPISTRE.

velle ; & souvent la grace de la nouveauté parmi nos François n'est pas un petit degré de bonté. Son succès ne m'a point fait de honte sur le théâtre , & j'ose dire que la représentation de cette pièce capricieuse ne vous a point déplu , puisque vous m'avez commandé de vous en adresser l'épître quand elle iroit sous la presse. Je suis au désespoir de vous la présenter en si mauvais état, qu'elle en est méconnoissable : la quantité de fautes que l'imprimeur a ajoutées aux miennes la déguise , ou , pour mieux dire , la change entièrement. C'est l'effet de mon absence de Paris, d'où mes affaires m'ont rappelé sur le point qu'il l'imprimoit , & m'ont obligé d'en abandonner les épreuves à sa discrétion. Je vous conjure de ne la lire point , que vous n'ayiez pris la peine de corriger ce que vous trouverez marqué ensuite de cette épître. Ce n'est pas que j'y aye employé toutes les fautes qui s'y sont coulées , le nombre en est si grand qu'il eût épouvanté le lecteur , j'ai seulement choisi celles qui peuvent apporter quelque corruption notable au sens , & qu'on ne peut pas deviner aisément. Pour les autres qui ne sont que contre la rime , ou l'orthographe , ou la ponctuation , j'ai crû que le lecteur judicieux y sup-

EPISTRE.

pléeroit sans beaucoup de difficulté , & qu'ainsi il n'étoit pas besoin d'en charger cette première feuille. Cela m'apprendra à ne hazarder plus de pièces à l'impression durant mon absence. Ayez assez de bonté pour ne dédaigner pas celle-ci , toute déchirée qu'elle est , & vous m'obligerez d'autant plus à demeurer toute ma vie ,

MADemoiselle,

Le plus fidèle & le plus passionné
de vos serviteurs ,

CORNEILLE.

ACTEURS.

ALCANDRE, magicien.
PRIDAMANT, pere de Clindor.
DORANTE, ami de Pridamant.
MATAMORE, capitain gasteon, amoureux d'Isabelle.
CLINDOR, suivant du capitain, & amant d'Isabelle.
ADRASTE, gentilhomme, amoureux d'Isabelle.
GÉRONTE, pere d'Isabelle.
ISABELLE, fille de Géronte.
LYSE, servante d'Isabelle.
GEOLIER de Bordeaux.
PAGE du capitain.
CLINDOR représentant THÉAGÈNE, seigneur Anglois.
ISABELLE représentant HIPPOLYTE, femme de Théagène.
LYSE représentant CLARINE, suivante d'Hippolyte.
ÉRASTE, Ecuyer de Florilame.
TROUPE de domestiques d'Adraсте.
TROUPE de domestiques de Florilame.

*La scène est en Touraine, en une campagne proche
de la grotte d'un magicien.*



L'ILLUSION.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.



E' mage qui d'un mot renverse la nature,
N'a choisi pour palais que cette grotte obscure.

La nuit qu'il entretient sur cet affreux séjour,

N'ouvrant son voile épais qu'aux rayons d'un faux jour;
De leur éclat douteux n'admet en ces lieux sombres
Que ce qu'en peut souffrir le commerce des ombres:
N'avancez pas, son art au pied de ce rocher
A mis de quoi punir qui s'en ose approcher,
Et cette large bouche est un mur invincible,
Où l'air en sa faveur devient inaccessible:

L'ILLUSION.

Et lui fait un rempart, dont les funestes bords
 Sur un peu de poussière étaient mille morts.
 Jaloux de son repos plus que de sa défense,
 Il perd qui l'imfortune, ainsi que qui l'offense ;
 Malgré l'empressement d'un curieux desir,
 Il faut, pour lui parler, attendre son loisir,
 Chaque jour il se montre, & nous touchons à l'heure
 Où pour se divertir il sort de sa demeure.

PRIDAMANT.

J'en attens peu de chose, & brûle de le voir,
 J'ai de l'impatience, & je manque d'espoir.
 Ce fils, ce cher objet de mes inquiétudes,
 Qu'ont éloigné de moi des traitemens trop rudes,
 Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux,
 A caché pour jamais sa présence à mes yeux.
 Sous ombre qu'il prenoit un peu trop de licence,
 Contre ses libertés je roidis ma puissance,
 Je croyois le domter à force de punir,
 Et ma sévérité ne fit que le bannir.
 Mon ame vit l'erreux dont elle étoit séduite ;
 Je l'outrageois présent, & je pleurai sa fuite ;
 Et l'amour paternel me fit bien-tôt sentir,
 D'une injuste rigueur un juste repentir.
 Il l'a fallu chercher ; j'ai vu dans mon voyage
 Le Rh, le Rhin, la Meuse, & la Seine & le Tage,
 Toujours la même soif travaille mes esprits,
 Et ces longues erreurs ne m'en ont rien appris.
 Enfin, au désespoir de perdre tant de peine,
 Et n'attendant plus rien de la prudence humaine,
 Pour trouver quelque borne à tant de maux soufferts,
 J'ai déjà sur ce point consulté les enfers ;
 J'ai vu les plus fameux en la haute science,
 Dont vous dites qu'Alcandre a tant d'expérience,
 On m'en faisoit l'état que vous faites de lui,
 Et pas un d'eux n'a pu soulager mon ennui.

L'ILLUSION.

L'enfer devient muet quand il me faut répondre,
 Ou ne me répond rien qu'afin de me confondre.

DORANTE.

Ne traitez pas Alcandre en homme du commun ;
 Ce qu'il fait en son art n'est connu de pas un.
 Je ne vous dirai point qu'il commande au tonnerre ;
 Qu'il fait enfler les mers, qu'il fait trembler la terre ;
 Que de l'air qu'il mutine en mille tourbillons,
 Contre ses ennemis il fait des bataillons,
 Que de ses mots savans les forces inconnues
 Transportent les rochers, font descendre les nues,
 Et brûler dans la nuit l'éclat de deux soleils ;
 Vous n'avez pas besoin de miracles pareils.
 Il suffira pour vous qu'il lit dans les pensées,
 Qu'il connoît l'avenir & les choses passées :
 Rien n'est secret pour lui dans tout cet univers ;
 Et pour lui nos destins sont des livres ouverts.
 Moi-même, ainsi que vous, je ne pouvois le croire ;
 Mais si-tôt qu'il me vit il me dit mon histoire,
 Et je fus étonné d'entendre le discours
 Des traits les plus cachés de toutes mes amours.

PRIDAMANT.

Vous m'en dites beaucoup.

DORANTE.

J'en ai vu davantage.

PRIDAMANT.

Vous essayez en vain de me donner courage,
 Mes soins & mes travaux verront sans aucun fruit
 Clôre mes tristes jours d'une éternelle nuit.

DORANTE.

Depuis que j'ai quitté le séjour de Bretagne,
 Pour venir faire ici le noble de campagne,
 Et que deux ans d'amour, par une heureuse fin,
 M'ont acquis Silvérie & ce château voisin,
 De pas un, que je sache, il n'a déçu l'attente,
 Quiconque le consulte en sort l'âme contente,

Croyez-moi, son secours n'est pas à négliger;
D'ailleurs il est ravi quand il peut m'obliger;
Et j'ose me vanter qu'un peu de mes prières
Vous obtiendra de lui des faveurs singulieres.

PRIDAMANT.

Le sort m'est trop cruel pour devenir si doux.

DORANTE.

Espérez mieux, il sort, & s'avance vers nous.
Regardez-le marcher. Ce visage si grave,
Dont le rare savoir tient la nature esclave,
N'a sauvé toutefois des ravages du temps,
Qu'un peu d'os & de nerfs qu'ont décharné cent ans.
Son corps, malgré son âge, a les forces robustes,
Le mouvement facile, & les démarches justes,
Des ressorts inconnus agitent le vieillard,
Et font de tous ses pas des miracles de l'art.

SCENE II.

ALCANDRE, PRIDAMANT,
DORANTE.

DORANTE.

Grand démon du savoir, de qui les doctes veilles
Produisent chaque jour de nouvelles merveilles,
A qui rien n'est secret dans nos intentions,
Et qui vois, sans nous voir, toutes nos actions!
Si de ton art divin le pouvoir admirable
Jamais en ma faveur se rendit secourable,
De ce père affligé soulage les douleurs:
Une vieille amitié prend part en ses malheurs,
Rennes, ainsi qu'à moi, lui donna la naissance,
Et presque entre ses bras j'ai passé mon enfance:

Là, son fils pareil d'âge & de condition,
S'unissant avec moi d'étroite affection...

ALCANDRE.

Dorante, c'est assez, je fais ce qui l'amène;
Ce fils est aujourd'hui le sujet de sa peine.

Vieillard, n'est-il pas vrai que son éloignement
Par un juste remords te gêne incessamment?

Qu'une obéissance à te montrer sévère

L'a banni de ta vie, & cause ta misère?

Qu'en vain au repentir de ta sévérité

Tu cherches en tous lieux ce fils si maltraité?

PRIDAMANT.

Oracle de nos jours qui connois toutes choses,

En vain de ma douleur je cacherois les causes;

Tu fais trop quelle fut mon injuste rigueur,

Et vois trop clairement les secrets de mon cœur.

Il est vrai, j'ai failli; mais pour mes injustices

Tant de travaux en vain font d'assez grands supplices,

Donne enfin quelque borne à mes regrets cuisans,

Rens-moi l'unique appui de mes débiles ans;

Je le tiendrai rendu si j'en fai des nouvelles,

L'amour pour le trouver me fournira des ailes,

Où fait-il sa retraite? En quels lieux dois-je aller?

Fut-il au bout du monde, on m'y verra voler.

ALCANDRE.

Commencez d'espérer, vous saurez par mes charmes

Ce que le ciel vengeur refusoit à vos larmes,

Vous reverrez ce fils plein de vie & d'honneur,

De son bannissement il tire son bonheur.

C'est peu de vous le dire, en faveur de Dorante;

Je veux vous faire voir sa fortune éclatante.

Les novices de l'art avec tous leurs encens,

Et leurs mots inconnus qu'ils feignent tout-puissans,

Leurs herbes, leurs parfums, & leurs cérémonies,

Apportent au métier des longueurs infinies,

Qui ne sont, après tout, qu'un mystère pipeur
Pour se faire valoir, & pour vous faire peur.
Ma baguette à la main j'en ferai davantage.

[Il donne un coup de baguette, & on tire un rideau,
derrière lequel sont en parade les plus beaux
habits des comédiens.]

Jugez de votre fils par un tel équipage.
Hé bien ? Celui d'un prince a-t-il plus de splendeur,
Et pouvez-vous encor douter de sa grandeur ?

PRIDAMANT.

D'un amour paternel vous flattez les tendresses,
Mon fils n'est point de rang à porter ces richesses,
Et sa condition ne sauroit consentir
Que d'une telle pompe il s'ose revêtir.

ALCANDRE.

Sous un meilleur destin sa fortune rangée,
Et sa condition avec le temps changée,
Personne maintenant n'a de quoi murmurer,
Qu'en public de la sorte il aime à se parer.

PRIDAMANT.

A cet espoir si doux j'abandonne mon ame.
Mais, parmi ces habits, je vois ceux d'une femme ;
Seroit-il marié ?

ALCANDRE.

Je vais de ses amours,
Et de tous ses hazards vous faire les discours.

Toutefois, si votre ame étoit assez hardie,
Sous une illusion vous pourriez voir sa vie,
Et tous ses accidens devant vous exprimés,
Par des spectres pareils à des corps animés ;
Il ne leur manquera ni gestes, ni parole.

PRIDAMANT.

Ne me soupçonnez point d'une crainte frivole
Le portrait de celui que je cherche en tous lieux,
Pourroit-il par sa vue épouvanter mes yeux ?

ALCANDRE d'Orante.

Mon cavalier, de grace, il faut faire retraite ;
Et souffrir qu'entre nous l'histoire en soit secrète.

PRIDAMANT.

Pour un si bon ami je n'ai point de secrets.

DORANTE d'Pridamant.

Il nous faut sans réplique accepter ses arrêts,
Je vous attens chez moi.

ALCANDRE d'Orante.

Ce soir, si bon lui semble,
Il vous apprendra tout quand vous serez ensemble.

SCENE III.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

Votre fils tout d'un coup ne fut pas grand seigneur,
Toutes ses actions ne vous font pas honneur,
Et je serois mari d'exposer sa misère
En spectacle à des yeux autres que ceux d'un pere.

Il vous prit quelque argent, mais ce petit butin
A peine lui dura du soir jusqu'au matin ;
Et pour gagner Paris, il vendit par la plaine
Des brevets à chasser la fièvre & la migraine,
Dit la bonne aventure, & s'y rendit ainsi.
Là comme on vit d'esprit, il en vécut aussi.
Dedans saint Innocent il se fit secretaire,
Après, montant d'état il fut clerc d'un notaire ;
Ennuyé de la plume, il le quitta soudain,
Et fit danser un singe au fauxbourg saint Germain ;
Il se mit sur la rime, & l'essai de sa veine
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine :

Son style prit après de plus beaux ornemens;
 Il se hazarda même à faire des romans,
 Des chansons pour Gautier, des pointes pour Guillaume;
 Depuis il trafiqua de chapelets, de baume,
 Vendit du Mithridate, en maître opérateur,
 Revint dans le palais, & fut solliciteur:
 Enfin jamais Bufcon, Lazarille de Tormes,
 Sayavédre & Gusman ne prirent tant de formes.
 C'étoit là pour Dorante un honnête entretien!

PRIDAMANT.

Que je vous suis tenu, de ce qu'il n'en fait rien!

ALCANDRE.

Sans vous faire rien voir, je vous en fais un conte,
 Dont le peu de longueur épargne votre honte.

Las de tant de métiers sans honneur, & sans fruit,
 Quelque meilleur destin à Bordeaux l'a conduit,
 Et là, comme il pensoit au choix d'un exercice,
 Un brave du pays l'a pris à son service.
 Ce guerrier amoureux en a fait son agent,
 Cette commission l'a remeublé d'argent,
 Il fait avec adresse, en portant les paroles
 De la vaillante dupe attraper les pistoles,
 Même de son agent il s'est fait son rival;
 Et la beauté qu'il sert ne lui veut point de mal.
 Lorsque de ses amours vous aurez vu l'histoire,
 Je vous le veux montrer plein d'éclat & de gloire;
 Et la même action qu'il pratique aujourd'hui.

PRIDAMANT.

Que déjà cet espoir soulage mon ennui!

ALCANDRE.

Il a caché son nom en battant la campagne,
 Et s'est fait de Clindor le sieur de la Montagne;
 C'est ainsi que tantôt vous l'entendrez nommer:
 Voyez tout, sans rien dire, & sans vous alarmer.

Je tarde un peu beaucoup pour votre impatience,
 N'en concevez pourtant aucune défiance;
 C'est qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir
 Sur les spectres parlans qu'il faut vous faire voir.
 Entrons dedans ma grotte, afin que j'y prépare
 Quelques charmes nouveaux pour un effet si rare.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

VOI qui s'offre à vos yeux, n'en ayez point d'effroi,

De ma grotte, sur-tout, ne sortez qu'après moi,
Sinon, vous êtes mort. Voyez déjà paroître
Sous deux fantômes vains votre fils & son maître.

PRIDAMANT.

O dieux ! je sens mon ame après lui s'envoler.

ALCANDRE.

Faites-lui du silence, & l'écoutez parler.

[Alcandre & Pridamant se retirent dans un des côtés du théâtre.]

SCENE II.

MATAMORE, CLINDOR.

CLINDOR.

OUI, Monsieur, vous rêvez ! Et cette ame hautaine,
Après tant de beaux faits semble être encore en peine !
N'êtes-vous point lassé d'abattre des guerriers ?
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers ?

MATAMORE.

MATAMORE.

Il est vrai que je rêve, & ne saurois résoudre
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,
Du grand Sophi de Perse, ou bien du grand Mogor.

CLINDOR.

Et, de grace, Monsieur, laissez les vivre encor.
Qu'ajouteroit leur perte à votre renommée ?
D'ailleurs, quand auriez-vous rassemblé votre armée ?

MATAMORE.

Mon armée ! Ah, poltron ! Ah, traître ! Pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort ?

Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons, & gagne les batailles ;
Mon courage invaincu, contre les empereurs
N'arme que la moitié de ses moindres fureurs ;
D'un seul commandement que je fais aux trois Parques

Je dépeuple l'état des plus heureux monarques ;
Le foudre est mon canon, les destins mes soldats,

Je couche d'un revers mille ennemis à bas,
D'un souffle je réduis leurs projets en fumée ;

Et tu m'oses parler cependant d'une armée !
Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars ;

Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards,
Veillaque. Toutefois, je songe à ma maîtresse,

Ce penser m'adoucit. Va, ma colere cesse,
Et ce petit archer, qui domte tous les dieux,

Vient de chasser la mort qui logeoit dans mes yeux ;
Regarde, j'ai quitté cette effroyable mine,

Qui massacre, détruit, brise, brûle, extermine ;
Et pensant au bel œil qui tient ma liberté,

Je ne suis plus qu'amour, que grace, que beauté.

O dieux ! En un moment, que tout vous est possible !
Je vous vois aussi beau que vous étiez terrible !

Et ne croi point d'objet si ferme en sa rigueur,
Qu'il puisse constamment vous refuser son cœur.

P. Corn. Tome III.

B

MATAMORE.

Je te le dis encoir, ne sois plus en alarme,
Quand je veux, j'épouvante, & quand je veux, je charme;
Et, selon qu'il me plaît, je remplis tout à tour
Les hommes de terreur, & les femmes d'amour.

Du-temps que ma beauté m'étoit inséparable,
Leurs persécutions me rendoient misérable,
Je ne pouvois sortir sans les faire pâmer,
Mille mouroient par jour à force de m'aimer,
J'avois des rendez-vous de toutes les princesses,
Les reines, à Penvi, mendoient mes caresses,
Celle d'Ethiopie, & celle du Japon
Dans leurs soupirs d'amour ne méloient que mon nom;
De passion pour moi deux sultanes troublèrent,
Deux autres pour me voir du sérail s'échappèrent,
J'en fus mal quelque temps avec le grand seigneur.

CLINDOR.

Son mécontentement n'alloit qu'à votre honneur.

MATAMORE.

Ces pratiques nuisoient à mes desseins de guerre;
Et pouvoient m'empêcher de conquérir la terre.
D'ailleurs j'en devins las, & pour les arrêter,
J'envoyai le destin dire à son Jupiter,
Qu'il trouvât un moyen, qui fit cesser les flammes
Et l'importunité dont m'accabloient les dames,
Qu'autrement, ma colere iroit dedans les cieux
Le dégrader soudain de l'empire des dieux,
Et donneroit à Mars à gouverner son foudre;
La frayeur qu'il en eut le fit bien-tôt résoudre,
Ce que je demandois fut prêt en un moment;
Et depuis, je suis beau quand je veux seulement.

CLINDOR.

Que j'aurois sans cela de poulx à vous rendre?

MATAMORE.

De quelle que ce soit, garde-toi bien d'en prendre;

Sinon de... Tu m'entends? Que dit-elle de moi?

CLINDOR.

Que vous êtes des cœurs & le charme & l'effroi;
Et que si quelque effet peut suivre vos promesses,
Son sort est plus heureux que celui des déesses.

MATAMORE.

Écoute. En ce temps-là, dont tantôt je parlois;
Les déesses aussi se rangeoient sous mes loix,
Et je te veux conter une étrange aventure,
Qui jetta du désordre en toute la nature;
Mais désordre aussi grand qu'on en voie arriver.

Le soleil fut un jour sans se pouvoir lever,
Et ce visible dieu que tant de monde adore,
Pour marcher devant lui ne trouvoit point d'aurore.
On la cherchoit par tout, au lit du vieux Titon,
Dans les bois de Céphale, au palais de Memnon,
Et saute de trouver cette belle fourrière,
Le jour jusqu'à midi se passa sans lumière.

CLINDOR.

Où pouvoit être alors la reine des clartés?

MATAMORE.

Au milieu de ma chambre à m'offrir ses beautés;
Elle y perdit son temps, elle y perdit ses larmes,
Mon cœur fut insensible à ses plus puissans charmes,
Et tout ce qu'elle obtint par son frivole amour,
Fut un ordre précis d'aller rendre le jour.

CLINDOR.

Cet étrange accident me revient en mémoire,
J'étois lors en Méxique, où j'en appris l'histoire,
Et j'entendis conter que la Perse en courroux
De l'affront de son dieu murmuroit contre vous.

MATAMORE.

J'en ouïs quelque chose, & je l'eussé punie,
Mais j'étois engagé dans la Transilvanie,
Où ses ambassadeurs, qui vinrent l'excuser,
A force de présents me firent appaiser.

CLINDOR.

Que la clémence est belle en un si grand courage !

MATAMORE.

Contemple, mon ami, contemple ce visage ;

Tu vois un abrégé de toutes les vertus.

D'un monde d'ennemis sous mes pieds abbatu,

Dont la race est périée, & la terre déserte,

Pas un qu'à son orgueil n'a jamais dû sa perte :

Tous ceux qui font hommage à mes perfections,

Conservent leurs états par leurs soumissions.

En Europe, où les rois sont d'une humeur civile,

Je ne leur rase point de château, ni de ville,

Je les souffre régner. Mais chez les Africains,

Par tout où j'ai trouvé des rois un peu trop vains,

J'ai détruit les pays pour punir leurs monarques ;

Et leurs vastes déserts en sont de bonnes marques,

Ces grands sables qu'à peine on passe sans horreur,

Sont d'assez beaux effets de ma juste fureur.

CLINDOR.

Révenons à l'amour, voici votre maîtresse.

MATAMORE.

Ce diable de rival l'accompagne sans cesse.

CLINDOR.

Où vous retirez-vous ?

MATAMORE.

Ce fat n'est pas vaillant ;

Mais il a quelque humeur qui le rend insolent.

Peut-être qu'orgueilleux d'être avec cette belle,

Il seroit assez vain pour me faire querelle.

CLINDOR.

Ce seroit bien courir lui-même à son malheur.

MATAMORE.

Lorsque j'ai ma beauté, je n'ai point ma valeur.

CLINDOR.

Cessez d'être charmant, & faites-vous terrible.

MATAMORE.

Mais tu n'en prévois pas l'accident infaillible.

Je ne saurois me faire effroyable à demi,

Je tuerois ma maîtresse avec mon ennemi.

Attendons en ce coin l'heure qui les sépare.

CLINDOR.

Comme votre valeur, votre prudence est rare.

SCENE III.

ADRASTE, ISABELLE.

ADRASTE.

Hélas ! S'il est ainsi, quel malheur est le mien !

Je soupire, j'endure, & je n'avance rien ;

Et malgré les transports de mon amour extrême,

Vous ne voulez pas croire encor que je vous aime.

ISABELLE.

Je ne sai pas, Monsieur, de quoi vous me blâmez ;

Je me connois aimable, & croi que vous m'aimez,

Dans vos soupirs ardents j'en voi trop d'apparence ;

Et quand bien de leur part j'aurois moins d'assurance,

Pour peu qu'un honnête homme ait vers moi du crédit,

Je lui fais la faveur de croire ce qu'il dit.

Rendez-moi la pareille, & puisqu'à votre flamme

Je ne déguise rien de ce que j'ai dans l'ame,

Faites-moi la faveur de croire sur ce point,

Que bien que vous m'aimiez, je ne vous aime point.

ADRASTE.

Cruelle, est-ce là donc ce que vos injustices

Ont réservé de prix à de si longs services ?

Et mon fidèle amour est-il si criminel

Qu'il doive être puni d'un mépris éternel ?

ISABELLE.

Nous donnons bien souvent de divers noms aux choses;
Des épines pour moi, vous les nommez des roses;
Ce que vous appelez service, affection,
Je l'appelle supplice, & persécution.
Chacun dans sa croyance également s'obstine,
Vous pensez m'obliger d'un feu qui m'assassine,
Et ce que vous jugez digne d'un plus haut prix,
Ne mérite à mon gré que haine & que mépris.

ADRASTE.

N'avoir que du mépris pour des flammes si saintes,
Dont j'ai reçu du ciel les premières atteintes!
Oui, le ciel, au moment qu'il me fit respirer,
Ne me donna de cœur que pour vous adorer,
Mon ame vint au jour pleine de votre idée,
Avant que de vous voir vous l'avez possédée;
Et quand je me rendis à des regards si doux,
Je ne vous donnai rien qui ne fût tout à vous.
Rien que l'ordre du ciel n'eût déjà fait tout vôtre.

ISABELLE.

Le ciel m'eût fait plaisir d'en enrichir une autre.
Il vous fit pour m'aimer, & moi pour vous haïr;
Gardons-nous bien tous deux de lui désobéir.
Vous avez, après tout, bonne part à sa haine,
Où d'un crime secret il vous livre à la peine;
Car je ne pense pas qu'il soit tourment égal
Au supplice d'aimer qui vous traite si mal.

ADRASTE.

La grandeur de mes maux vous étant si connue,
Me refuserez-vous la pitié qui m'est due?

ISABELLE.

Certes, j'en ai beaucoup, & vous plains d'autant plus,
Que je vois ces tourmens tout-à-fait superflus;
Et n'avoir pour tout fruit d'une longue souffrance,
Que l'incommode honneur d'une triste constance.

ADRASTE.

Un pere l'autorise, & mon feu maltraité
Enfin aura recours à son autorité.

ISABELLE.

Ce n'est pas le moyen de trouver votre compte,
Et d'un si beau dessein vous n'aurez que la honte.

ADRASTE.

J'espère voir pourtant, avant la fin du jour,
Ce que peut son vouloir au défaut de l'amour.

ISABELLE.

Et moi, j'espère voir, avant que le jour passe,
Un amant accablé de nouvelle disgrâce.

ADRASTE.

Hé quoi! Cette rigueur ne cessera jamais?

ISABELLE.

Allez trouver mon pere, & me laissez en paix.

ADRASTE.

Votre ame au repentir de sa froideur passée
Ne la veut point quitter sans être un peu forcée,
J'y vais tout de ce pas; mais avec des sermens
Que c'est pour obéir à vos commandemens.

ISABELLE.

Allez continuer une vaine poursuite.

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR.

MATAMORE.

HÉ bien, Dès qu'il m'a vu, comme a-t-il pris la
suite?

M'a-t-il bien su quitter la place au même instant?

ISABELLE.

Ce n'est pas honte à lui, les rois en font autant;

Du moins si ce grand bruit qui court de vos merveilles ;
N'a trompé mon esprit en frappant mes oreilles.

MATAMORE.

Vous le pouvez bien croire, & pour le témoigner,
Choisissez en quels lieux il vous plaît de regner ;
Ce bras tout aussi-tôt vous conquerra un empire ;
J'en jure par lui-même, & cela c'est tout dire.

ISABELLE.

Ne prodiguez pas tant ce bras toujours vainqueur,
Je ne veux point regner que dessus votre cœur ;
Toute l'ambition que me donne ma flamme,
C'est d'avoir pour sujets les desirs de votre ame.

MATAMORE.

Ils vous sont tous acquis, & pour vous faire voir
Que vous avez sur eux un absolu pouvoir,
Je n'écouterai plus cette humeur de conquête ;
Et laissant tous les rois leurs couronnes en tête,
J'en prendrai seulement deux ou trois pour valets,
Qui viendront à genoux vous rendre mes poulets.

ISABELLE.

L'éclat de tels sui-vans attireroit l'envie
Sur le rare bonheur où je coule ma vie ;
Le commerce discret de nos affections
N'a besoin que de lui pour ces commissions.

MATAMORE.

Vous avez, Dieu me salue, un esprit à ma mode,
Vous trouvez comme moi la grandeur incommode.
Les sceptres les plus beaux n'ont rien pour moi d'exquis,
Je les rens aussi-tôt que je les ai conquis,
Et me suis vû charmer quantité de princesses,
Sans que jamais mon cœur les voulût pour maîtresses.

ISABELLE.

Certes, en ce point seul je manque un peu de foi.
Que vous ayez quitté des princesses pour moi !

Que

Que vous leur refusiez un cœur dont je dispose !

MATAMORE montrant Clindor.

Je croi que la Montagne en saura quelque chose.
Vien-ça. Lorsqu'en la Chine, en ce fameux tournoi
Je donnai dans la vûe aux deux filles du roi,
Que te dit-on en cour de cette jalousie
Dont pour moi toutes deux eurent l'ame saisie ?

CLINDOR.

Par vos mépris enfin l'une & l'autre mourut.
J'étois lors en Egypte, où le bruit en courrut,
Et ce fut en ce temps que la peur de vos armes
Fit nager le grand Caire en un fleuve de larmes.
Vous veniez d'assommer dix géans en un jour,
Vous aviez défolé les pays d'alentour,
Razé quinze châteaux, aplani deux montagnes,
Fait passer par le feu villes, bourgs, & campagnes,
Et défait vers Damas cent mille combattans.

MATAMORE.

Que tu remarques bien & les lieux & les temps !
Je l'avois oublié.

ISABELLE.

Des faits si pleins de gloire
Vous peuvent-ils ainsi sortir de la mémoire ?

MATAMORE.

Trop pleine des lauriers remportés sur les rois,
Je ne la charge point de ces menus exploits.

SCENE V.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR;
UN PAGE.

Monsieur.

LE PAGE.

MATAMORE.

Que veux-tu, page?

LE PAGE.

Un courrier vous demande.

MATAMORE.

D'où vient-il?

LE PAGE.

De la part de la reine d'Islande.

MATAMORE.

Ciel, qui fais comme quoi j'en suis persécuté,

Un peu plus de repos avec moins de beauté,

Fai qu'un si long mépris enfin la désabuse.

CLINDOR à Isabelle.

Voyez ce que pour vous ce grand guerrier refuse.

ISABELLE.

Je n'en puis plus douter.

CLINDOR.

Il vous le disoit bien.

MATAMORE.

Elle m'a beau prier, non, je n'en ferai rien;

Et quoiqu'un fol espoir ose encor lui promettre;

Je lui vais envoyer sa mort dans une lettre.

Trouvez-le bon, ma Reine, & souffrez cependant

Une heure d'entretien de ce cher confident,

Qui, comme de ma vie il fait toute l'histoire,

Vous fera voir sur qui vous avez la victoire.

ISABELLE.

Tardez encore moins, & par ce prompt retour,
Je jugerai quel est envers moi votre amour,

SCENE VI.

CLINDOR, ISABELLE.

CLINDOR.

Jugez plutôt par là l'humeur du personnage.
Ce page n'est chez lui que pour ce badinage,

Et venir d'heure en heure avertir sa grandeur
D'un courrier, d'un agent, ou d'un ambassadeur.

ISABELLE.

Ce message me plaît bien plus qu'il ne lui semble,
Il me défait d'un fou, pour nous laisser ensemble.

CLINDOR.

Ce discours favorable enhardira mes feux

A bien user d'un temps si propice à mes vœux.

ISABELLE.

Que m'allez-vous conter?

CLINDOR.

Que j'adore Isabelle.

Que je n'ai plus de cœur, ni d'âme que pour elle;

Que ma vie...

ISABELLE.

Épargnez ces propos superflus;

Je les fais, je les crois, que voulez-vous de plus?

Je néglige à vos yeux l'offre d'un diadème,

Je dédaigne un rival, en un mot, je vous aime.

C'est aux commencemens des foibles passions

A s'amuser encore aux protestations,

Il suffit de nous voir au point où sont les nôtres;

Un coup d'œil vaut pour vous tous les discours des autres.

C ij

ILLUSION.

CLINDOR.

Dieux ! Qui l'eût jamais crû, que mon sort rigoureux
Se rendit si facile à mon cœur amoureux !
Banni de mon pays par la rigueur d'un pere,
Sans support, sans amis, accablé de misère ;
Et réduit à flatter le caprice arrogant,
Et les vaines humeurs d'un maître extravagant ;
Ce pitoyable état de ma triste fortune
N'a rien qui vous déplaîse, ou qui vous importune ;
Et d'un rival puissant les biens & la grandeur
Obtiennent moins sur vous que ma sincère ardeur.

ISABELLE.

C'est comme il faut choisir. Un amour véritable
S'attache seulement à ce qu'il voit aimable.
Qui regarde les biens, ou la condition,
N'a qu'un amour avare, ou plein d'ambition ;
Et souille lâchement par ce mélange infame
Les plus nobles desirs qu'enfante une belle ame.
Je sais bien que mon pere a d'autres sentimens,
Et mettra de l'obstacle à nos contentemens ;
Mais l'amour sur mon cœur a pris trop de puissance,
Pour écouter encor les loix de la naissance.
Mon pere peut beaucoup, mais bien moins que ma foi,
Il a choisi pour lui, je veux choisir pour moi.

CLINDOR.

Confus de voir donner à mon peu de mérite...

ISABELLE.

Voici mon importun, souffrez que je l'évite.

ILLUSION.

SCENE VII.

ADRASTE, CLINDOR.

ADRASTE.

Où vous êtes heureux, & quel malheur me suit !
Ma Maîtresse vous souffre, & l'ingrate me fuit ;
Quelque goût qu'elle prenne en votre compagnie,
Si-tôt que j'ai paru, mon abord l'a bannie.

CLINDOR.

Sans avoir vu vos pas s'adresser en ce lieu,
Lasse de mes discours elle m'a dit adieu.

ADRASTE.

Lasse de vos discours ! Votre humeur est trop bonne,
Et votre esprit trop beau pour ennuyer personne.
Mais que lui contiez-vous qui pût l'importuner ?

CLINDOR.

Des choses qu'àisément vous pouvez deviner,
Les amours de mon maître, ou plutôt ses sortites,
Ses conquêtes en l'air, ses hautes entreprises.

ADRASTE.

Voulez-vous m'obliger ? Votre maître, ni vous
N'êtes pas gens tous deux à me rendre jaloux ;
Mais si vous ne pouvez arrêter ses faillies,
Divertissez ailleurs le cours de ses folies.

CLINDOR.

Que craignez-vous de lui, dont tous les complimens
Ne parlent que de morts, & de saccagemens,
Qu'il bat, terrasse, brise, étrangle, brûle, assomme ?

ADRASTE.

Pour être son valet je vous trouve honnête homme,
Vous n'êtes pas de taille à servir sans dessein
Un fanfaron plus fou que son discours n'est vain.

Quoi qu'il en soit, depuis que je vous vois chez elle,
Toujours de plus en plus je l'éprouve cruelle.

Ou vous servez quelqu'autre, ou votre qualité
Laisse dans vos projets trop de témérité,
Je vous tiens fort suspect de quelque haute adresse.
Que votre maître enfin fasse une autre maîtresse,
Ou s'il ne peut quitter un entretien si doux,
Qu'il se serve du moins d'un autre que de vous.
Ce n'est pas qu'après tout les volontés d'un pere,
Qui sait ce que je suis, ne terminent l'affaire,
Mais purgez-moi l'esprit de ce petit souci,
Et, si vous vous aimez, bannissez-vous d'ici;
Car si je vous vois plus regarder cette porte,
Je fais comme traiter les gens de votre sorte.

CLINDOR.

Me prenez-vous pour homme à nuire à votre feu?

ADRASTE.

Sans réplique, de grace, ou nous verrons beau jeu.
Allez, c'est assez dit.

CLINDOR.

Pour un léger ombrage,
C'est trop indignement traiter un bon courage.
Si le ciel en naissant ne m'a fait grand seigneur,
Il m'a fait le cœur ferme, & sensible à l'honneur,
Et je pourrois bien rendre un jour ce qu'on me prête.

ADRASTE.

Quoi! Vous me menacez,

CLINDOR.

Non, non, je fais retraite.
D'un si cruel affront vous aurez peu de fruit;
Mais ce n'est pas ici qu'il faut faire du bruit.

SCENE VIII.

ADRASTE, LYSE.

ADRASTE.

CE belitre insolent me fait encore bravade.

LYSE.

A ce compte, Monsieur, votre esprit est malade?

ADRASTE.

Malade! Mon esprit!

LYSE.

Oui, puisqu'il est jaloux

Du malheureux agent de ce prince des fous.

ADRASTE.

Je fais ce que je suis, & ce qu'est Isabelle;
Et crains peu qu'un valet me supplane auprès d'elle;
Je ne puis toutefois souffrir sans quelque ennui
Le plaisir qu'elle prend de causer avec lui.

LYSE.

C'est dénier ensemble, & confesser la dette.

ADRASTE.

Nomme, si tu le veux, ma boutade indiscrete;
Et trouve mes soupçons bien ou mal à propos,
Je l'ai chassé d'ici pour me mettre en repos.
En effet, qu'en est-il?

LYSE.

Si j'ose vous le dire;
Ce n'est plus que pour lui qu'Isabelle soupire.

ADRASTE.

Lyse, que me dis-tu?

LYSE.

Qu'il possède son cœur,
Que jamais feux naissans n'eurent tant de vigueur.

C hij

Qu'ils meurent l'un pour l'autre, & n'ont qu'une pensée.

ADRASTE.

Trop ingrate beauté, déloyale, insensée,
Tu m'oses donc ainsi préférer un maraud?

LYSE.

Ce rival orgueilleux le porte bien plus haut,
Et je vous en veux faire entière confidence.
Il se dit gentilhomme, & riche.

ADRASTE.

Ah, l'impudence!

LYSE.

D'un pere rigoureux fuyant l'autorité,
Il a couru long-temps d'un & d'autre côté,
Enfin manque d'argent peut-être, ou par caprice,
De notre fier-à-bras il s'est mis au service,
Et sous ombre d'agir pour ses folles amours,
Il a su pratiquer de si rusés détours,
Et charmer seulement cette pauvre abusée,
Que vous en avez vu votre ardeur méprisée;
Mais parlez à son pere, & bien-tôt son pouvoir
Remettra son esprit aux termes du devoir.

ADRASTE.

Je viens tout maintenant d'en tirer assurance
De recevoir les fruits de ma persévérance;
Et, devant qu'il soit peu, nous en verrons l'effet.
Mais écoute, il me faut obliger tout-à-fait.

LYSE.

Où je vous puis servir, j'ose tout entreprendre.

ADRASTE.

Peux-tu dans leurs amours me les faire surprendre?

LYSE.

Il n'est rien plus aisé, peut-être dès ce soir.

ADRASTE.

Adieu donc. Souviens-toi de me les faire voir.

[lui donnant un diamant.]

Cependant prens ceci seulement par avance.

LYSE.

Que le galant alors soit frotté d'importance.

ADRASTE.

Croï-moi, qu'il se verra, pour te mieux contenter,
Chargé d'autant de bois qu'il en pourra porter.

SCENE IX.

LYSE seule.

L'Arrogant croit déjà tenir ville gagnée;
Mais il sera puni de m'avoir dédaignée.
Parce qu'il est aimable, il fait le petit dieu,
Et ne veut s'adresser qu'aux filles de bon lieu,
Je ne mérite pas l'honneur de ses caresses.
Vraiment c'est pour son nez, il lui faut des maitresses.
Je ne suis que servante, & qu'est-il que valent ?
Si son visage est beau, le mien n'est pas trop laid.
Il se dit riche & noble, & cela me fait rire,
Si loin de son pays qui n'en peut autant dire ?
Qu'il le soit, nous verrons ce soir, si je le tiens,
Danfer sous le cotret sa noblesse & ses biens,

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.
LE cœur vous bat un peu.

PRIDAMANT.

Je crains cette menace.

ALCANDRE.

Lyse aime trop Clindor pour causer sa disgrâce.

PRIDAMANT.

Elle en est méprisée, & cherche à se venger.

ALCANDRE.

Ne craignez point. L'amour la fera bien changer.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, ISABELLE.

GERONTE.
APPAISEZ vos soupirs, & tarissez vos larmes;
Contre ma volonté ce sont de foibles armes;
Mon cœur, quoique sensible à toutes vos douleurs,
Ecoute la raison, & néglige vos pleurs.
Je sais ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous-même,

Vous dédaignez Adrasie à cause que je l'aime,
Et parce qu'il me plaît d'en faire votre époux,
Votre orgueil n'y voit rien qui soit digne de vous.
Quoi, manque-t-il de bien, de cœur, ou de noblesse?
En est-ce le visage, où l'esprit qui vous blesse?
Il vous fait trop d'honneur.

ISABELLE.

Je sais qu'il est parfait,
Et que je répons mal à l'honneur qu'il me fait;
Mais si votre bonté me permet en ma cause
Pour me justifier de dire quelque chose,
Par un secret instinct que je ne puis nommer,
J'en fais beaucoup d'état, & ne le puis aimer.
Souvent je ne sais quoi que le ciel nous inspire,
Soulève tout le cœur contre ce qu'on desire,
Et ne nous laisse pas en état d'obéir,
Quand on choisit pour nous ce qu'il nous fait haïr.
Il attache ici bas avec des sympathies
Les âmes que son ordre à la-haut afforties,

On n'en sauroit unir sans ses avis secrets,
 Et cette chaîne manque où manquent ses decrets,
 Aller contre les loix de cette providence,
 C'est la prendre à partie, & blâmer sa prudence,
 L'attaquer en rebelle, & s'exposer aux coups
 Des plus âpres malheurs qui suivent son courroux.

GÉRONTE.

Insolente, est-ce ainsi que l'on se justifie ?
 Quel maître vous apprend cette philosophie ?
 Vous en savez beaucoup ; mais tout votre savoir
 Ne m'empêchera pas d'user de mon pouvoir.
 Si le ciel pour mon choix vous donne tant de haine,
 Vous a-t-il mise en feu pour ce grand capitaine ?
 Ce guerrier valeureux vous tient-il dans ses fers ?
 Et vous a-t-il domptée avec tout l'univers ?
 Ce fanfaron doit-il relever ma famille ?

ISABELLE.

Et de grace, Monsieur, traitez mieux votre fille.

GÉRONTE.

Quel sujet donc vous porte à me désobéir ?

ISABELLE.

Mon heur & mon repos que je ne puis trahir ;
 Ce que vous appelez un heureux hyménée,
 N'est pour moi qu'un enfer, si j'y suis condamnée.

GÉRONTE.

Ah ! Qu'il en est encor de mieux faites que vous,
 Qui se voudroient bien voir dans un enfer si doux !
 Après tout, je le veux ; cédez à ma puissance.

ISABELLE.

Faites un autre essai de mon obéissance.

GÉRONTE.

Ne me répliquez plus, quand j'ai dit, *je le veux*.
 Rentrez. C'est désormais trop contester nous deux.

SCENE II.

GÉRONTE *seul*.

Qu'à présent la jeunesse a d'étranges manies !
 Les règles du devoir lui sont des tyrannies,
 Et les droits les plus saints deviennent impuissans
 Contre cette fierté qui l'attache à son sens.
 Telle est l'humeur du sexe, il aime à contredire,
 Rejette obstinément le joug de notre empire,
 Ne suit que son caprice en ses affections,
 Et n'est jamais d'accord de nos élections.
 N'espère pas pourtant, aveugle & sans cervelle,
 Que ma prudence cède à ton esprit rebelle.
 Mais ce fou viendra-t-il toujours m'embarasser ?
 Par force, ou par adresse il me le faut chasser.

SCENE III.

GÉRONTE, MATAMORE,
CLINDOR.

MATAMORE à *Clindor*.
 Ne doit-on pas avoir pitié de ma fortune ?
 Le grand visir encor de nouveau m'importune.
 Le Tartare d'ailleurs m'appelle à son secours,
 Narfingue & Calicut m'en pressent tous les jours ;
 Si je ne les refuse, il faut me mettre en quatre.

CLINDOR.

Pour moi, je suis d'avis que vous les laissiez battre.

Vous emploiriez trop mal vos invincibles coups,
Si, pour en servir un, vous saisissez trois jaloux.

MATAMORE.

Tu dis bien, c'est assez de telles courtoisies,
Je ne veux qu'en amour donner des jalousies.

[à GÉRONTE.]

Ah! Monsieur, excusez si faute de vous voir,
Bien que si près de vous, je manquois au devoir.
Mais quelle émotion paroît sur ce visage?

Où sont vos ennemis, que j'en fasse carnage?

GÉRONTE.

Monsieur, grâces aux dieux, je n'ai point d'ennemis.

MATAMORE.

Mais grâces à ce bras qui vous les a soumis.

GÉRONTE.

C'est une grâce encor que j'avois ignorée.

MATAMORE.

Depuis que ma faveur pour vous s'est déclarée,
Ils sont tous morts de peur, ou n'ont osé branler.

GÉRONTE.

C'est ailleurs maintenant qu'il vous faut signaler:
Il fait beau voir ce bras plus craint que le tonnerre;
Demeurer si paisible en un temps plein de guerre;
Et c'est pour acquérir un nom bien relevé,
D'être dans une ville à battre le pavé!
Chacun croit votre gloire à faux titre usurpée,
Et vous ne passez plus que pour traîneur d'épée.

MATAMORE.

Ah, ventre! Il est tout vrai que vous avez raison;
Mais le moyen d'aller, si je suis en prison?

Isabelle m'arrête, & ses yeux pleins de charmes
Ont captivé mon cœur, & suspendu mes armes.

GÉRONTE.

Si rien que son sujet ne vous tient arrêté,
Faites votre équipage en toute liberté,

Elle n'est point pour vous, n'en foyez point en peine.

MATAMORE.

Ventre! Que dites-vous? Je la veux faire reine.

GÉRONTE.

Je ne suis pas d'humeur à rire tant de fois
Du grotesque récit de vos rares exploits,
La fortune ne plait qu'alors qu'elle est nouvelle;
En un mot, faites reine une autre qu'Isabelle.
Si pour l'entretenir vous revenez ici...

MATAMORE.

Il a perdu le sens de me parler ainsi.
Pauvre homme, fais-tu bien que mon nom effroyable
Met le grand turc en fuite, & fait trembler le diable,
Que pour t'énervantir je ne veux qu'un moment?

GÉRONTE.

J'ai chez moi des vœux à mon commandement,
Qui, n'ayant pas l'esprit de faire des bravades,
Répondroient de la main à vos rodomontades.

MATAMORE à Clindor.

Dis-lui ce que j'ai fait en mille & mille lieux.

GÉRONTE.

Adieu. Modérez-vous, il vous en prendra mieux;
Bien que je ne sois pas de ceux qui vous haïssent,
J'ai le sang un peu chaud, & mes gens m'obéissent.

SCENE IV.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

R Espect de ma maîtresse, incommode vertu,
Tyran de ma vaillance, à quoi me réduis-tu?
Que n'ai-je eu cent rivaux en la place d'un pere,
Sur qui, sans s'offenser, laisser choir ma colère!

Ah, visible démon, vieux spectre décharné,
Vrai suppôt de satan, médaille de damné,
Tu m'oses donc bannir, & même avec menaces,
Moi, de qui tous les rois briguent les bonnes grâces!

CLINDOR.

Tandis qu'il est dehors, allez dès aujourd'hui
Causar de vos amours, & vous moquer de lui.

MATAMORE.

Cadediou, ses valets feroient quelque insolence.

CLINDOR.

Ce fer a trop de quoi domter leur violence.

MATAMORE.

Oui, mais les feux qu'il jette en sortant de prison;
Auroient en un moment embrasé la maison,
Dévoré tout-à-l'heure ardoises & gouttières,
Faites, lates, chevrons, montans, courbes, filières,
Entretoises, sommiers, colonnes, soliveaux,
Pannes, soles, appuis, jambages, traveteaux,
Portes, grilles, verroux, serrures, tuiles, pierres,
Plomb, fer, plâtre, ciment, peinture, marbre, verres,
Caves, puits, cours, perrons, salles, chambres, greniers,
Offices, cabinets, terrasses, escaliers.
Juge un peu quel désordre aux yeux de ma charmeuse;
Ces feux étoufferoient son ardeur amoureuse:
Va lui parler pour moi, toi qui n'es pas vaillant,
Tu puniras à moins un valet insolent.

CLINDOR.

C'est m'exposer...

MATAMORE.

Adieu. Je vois ouvrir la porte,
Et crains que sans respect cette canaille sorte.

SCENE

SCENE V.

CLINDOR, seul.

LE souverain poltron, à qui pour faire peur
Il ne faut qu'une feuille, une ombre, une vapeur;
Un vieillard le maltraite, il fuit pour une fille,
Et tremble à tous momens de crainte qu'on l'étrille.

SCENE VI.

CLINDOR, LYSE.

CLINDOR.

LYSE, que ton abord doit être dangereux!
Il donne l'épouvante à ce cœur généreux!
Cet unique vaillant, la fleur des capitaines,
Qui domte autant de tois qu'il captive de reines.

LYSE.

Mon visage est ainsi malheureux en attrait,
D'autres charment de loin, le mien fait peur de près.

CLINDOR.

S'il fait peur à des fous, il charme les plus sages,
Il n'est pas quantité de semblables visages.
Si l'on brûle pour toi, ce n'est pas sans sujet,
Je ne connus jamais un si gentil objet,
L'esprit beau, prompt, accort, l'humeur un peu railleuse,
L'embonpoint ravissant, la taille avantageuse,
Les yeux doux, le teint vif, & les traits délicats,
Qui seroit le brutal qui ne t'aimeroit pas?

P. Corn. Tome III.

D

LYSE.

De grace, & depuis quand me trouvez-vous si belle ?
Voyez bien, je suis Lyse, & non pas Isabelle.

CLINDOR.

Vous partagez vous deux mes inclinations,
J'adore sa fortune, & tes perfections.

LYSE.

Vous en embrassez trop, c'est assez pour vous d'une ;
Et mes perfections cèdent à sa fortune.

CLINDOR.

Quelque effort que je fasse à lui donner ma foi ;
Penses-tu qu'en effet je l'aime plus que toi ?
L'amour & Phémée ont diverse méthode,
L'un court au plus aimable, & l'autre au plus commode ;
Je suis dans la misère, & tu n'as point de bien,
Un rien s'ajuste mal avec un autre rien ;
Et, malgré les douceurs que l'amour y déploie,
Deux malheureux ensemble ont toujours courte joie.
Ainsi j'aspire ailleurs pour vaincre mon malheur,
Mais je ne puis te voir sans un peu de douleur,
Sans qu'un soupir échappe à ce cœur qui murmure
De ce qu'à ses desirs ma raison fait d'injure.
A tes moindres coups d'œil je me laisse charmer.
Ah, que je t'aimerois, s'il ne falloit qu'aimer,
Et que tu me plairois, s'il ne falloit que plaire !

LYSE.

Que vous auriez d'esprit, si vous saviez vous taire,
Ou remettre du moins en quelque autre saison
A montrer tant d'amour avec tant de raison !
Le grand trésor pour moi qu'un amoureux si sage,
Qui par compassion n'ose me rendre hommage,
Et porte ses desirs à des partis meilleurs,
De peur de m'accabler sous nos communs malheurs !
Je n'oublierai jamais de si rares mérites.
Allez continuer cependant vos visites.

CLINDOR.

Que j'aurois avec toi l'esprit bien plus content !

LYSE.

Ma maîtresse là-haut est seule, & vous attend.

CLINDOR.

Tu me chasses ainsi !

LYSE.

Non, mais je vous envoie
Aux lieux où vous aurez une plus longue joie.

CLINDOR.

Que même tes dédains me semblent gracieux !

LYSE.

Ah, que vous prodiguez un temps si précieux !
Allez.

CLINDOR.

Souviens-toi donc que si j'en aime une autre...

LYSE.

C'est de peur d'ajouter ma misère à la vôtre,
Je vous l'ai déjà dit, je ne l'oublierai pas.

CLINDOR.

Adieu. Ta raillerie a pour moi tant d'appas,
Que mon cœur à tes yeux de plus en plus s'engage ;
Et je t'aimerois trop à tarder davantage.

SCENE VII.

LYSE seule.

L'Ingrat, il trouve enfin mon visage charmant,
Et pour se divertir il contrefait l'amant !
Qui néglige mes feux, m'aime par raillerie,
Me prend pour le jouet de sa galanterie,
Et par un libre aveu de me voler sa foi,
Me jure qu'il m'adore, & ne veut point de moi.

Aime en tous lieux , perfide , & partage ton ame ;
 Choisis qui tu voudras pour maîtresse , ou pour femme ;
 Donne à tes intérêts à ménager tes vœux ;
 Mais ne crois plus tromper aucune de nous deux.
 Isabelle vaut mieux qu'un amour politique ,
 Et je vaud mieux qu'un cœur où cet amour s'applique.
 J'ai raillé comme toi , mais c'étoit seulement
 Pour ne t'avertir pas de mon ressentiment.
 Qu'eût produit son éclat , que de la défiance ?
 Qui cache sa colere , assure sa vengeance ;
 Et ma feinte douceur prépare beaucoup mieux
 Ce piège où tu vas choir , & bien-tôt , à mes yeux ;

Toutefois qu'as-tu fait qui te rende coupable ?
 Pour chercher sa fortune , est-on si punissable ?
 Tu m'aimes , mais le bien te fait être inconstant :
 Au siècle où nous vivons qui n'en feroit autant ?
 Oublions des mépris où par force il s'excite ,
 Et laissons-le jouir du bonheur qu'il mérite ;
 S'il m'aime , il se punit en m'osant dédaigner ,
 Et si je l'aime encor , je le dois égargner.
 Dieux ! à quoi me réduit ma folle inquiétude ,
 De vouloir faire grâce à tant d'ingratitude ?
 Digne sois de vengeance , à quoi m'exposez-vous ;
 De laisser affaiblir un si juste courroux ?
 Il m'aime , & de mes yeux je m'en vois méprisée !
 Je l'aime , & ne lui fers que d'objet de risée !
 Silence , amour , silence , il est temps de punir ,
 J'en ai donné ma foi , laisse-moi la tenir ;
 Puisque ton faux espoir ne fait qu'agrir ma peine ,
 Fais céder tes douceurs à celles de la haine.
 Il est temps qu'en mon cœur elle règne à son tour ;
 Et l'amour outragé ne doit plus être amour.

SCENE VIII.

MATAMORE *seul.*

LEs voilà , sauvons-nous. Non , je ne vois personne ,
 Avançons hardiment. Tout le corps me frissonne ,
 Je les entens , fuyons. Le vent faisoit ce bruit.
 Marchons sous la faveur des ombres de la nuit.
 Vieux rêveur , malgré toi , j'attens ici ma reine.

Ces diables de valets me mettent bien en peine ,
 De deux mille ans & plus je ne tremblai si fort.
 C'est trop me hasarder , s'ils sortent , je suis mort ;
 Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille ,
 Et profaner mon bras contre cette canaille.
 Que le courage expose à d'étranges dangers !
 Toutefois , en tout cas , je suis des plus légers ,
 S'il ne faut que courir , leur attente est dupée ,
 J'ai le pied pour le moins aussi bon que l'épée.
 Tout de bon , je les vois , c'est fait , il faut mourir ;
 J'ai le corps si glacé que je ne puis courir.
 Destin , qu'à ma valeur tu te montres contraire !
 C'est ma reine elle-même avec mon secrétaire !
 Tout mon corps se déglace , écoutons leurs discours ;
 Et voyons son adresse à traiter mes amours.

SCENE IX.

CLINDOR, ISABELLE,
MATAMORE *caché dans un coin*
du théâtre.

TOUT se prépare mal du côté de mon pere,
Je ne le vis jamais d'une humeur si sévère,
Il ne souffrira plus votre maître, ni vous :
Votre rival d'ailleurs est devenu jaloux.
C'est par cette raison que je vous fais descendre,
Dedans mon cabinet ils pourroient nous surprendre,
Ici nous parlerons en plus de sûreté,
Vous pourrez vous couler d'un & d'autre côté ;
Et si quelqu'un survient, ma retraite est ouverte.

CLINDOR.

C'est trop prendre de soin pour empêcher ma perte.

ISABELLE.

Je n'en puis prendre trop pour m'assurer un bien ;
Sans qui tous autres biens à mes yeux ne sont rien,
Un bien qui vaut pour moi la terre toute entière,
Et pour qui seul enfin j'aime à voir la lumière.
Un rival par mon pere attaque en vain ma foi,
Votre amour seul a droit de triompher de moi ;
Des discours de tous deux je suis persécutée,
Mais pour vous je me plais à me voir maltraitée,
Et des plus grands malheurs je bénirais les coups,
Si ma fidélité les endureit pour vous.

CLINDOR.

Vous me rendez confus, & mon ame ravie
Ne vous peut en revanche offrir rien que ma vie ;

Mon sang est le seul bien qui me reste en ces lieux,
Trop heureux de le perdre en servant vos beaux yeux.
Mais si mon astre un jour, changeant son influence,
Me donne un accès libre au lieu de ma naissance,
Vous verrez que ce choix n'est pas fort inégal,
Et que tout balancé je vauds bien mon rival.
Mais avec ces douceurs permettez-moi de craindre
Qu'un pere & ce rival ne veuillent vous contraindre.

ISABELLE.

N'en ayez point d'alarme, & croyez qu'en ce cas
L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'appas.
Je ne vous dirai point où je suis résolue,
Il suffit que sur moi je me rens absolue.
Ainsi tous leurs projets sont des projets en l'air.
Ainsi...

MATAMORE.

Je n'en puis plus, il est temps de parler.

ISABELLE.

Dieux ! On nous écoute.

CLINDOR.

C'est notre capitaine,
Je vais bien l'appaiser, n'en foyez point en peine.

SCENE X.

MATAMORE, CLINDOR.

AH, traître ! MATAMORE.

CLINDON.

Parlez bas, ces valets...

MATAMORE.

Hé bien, quoi !

CLINDOR.

Ils fondront tout à l'heure & sur vous & sur moi :

MATAMORE

tirant Clindor d'un côté du théâtre.

Vien-ça. Tu fais ton crime, & qu'a l'objet que j'aime,
Loin de parler pour moi, tu parlois pour toi-même ?

CLINDOR.

Oui, pour me rendre heureux j'ai fait quelques efforts :

MATAMORE.

Je te donne le choix de trois ou quatre morts.

Je vais d'un coup de poing te briser comme un verre :

Ou t'enfoncer tout vif au centre de la terre,

Ou te fendre en dix parts d'un seul coup de revers,

Ou te jeter si haut au-dessus des éclairs,

Que tu sois dévoré des feux élémentaires.

Choisi donc promptement, & pense à tes affaires.

CLINDOR.

Vous-même choisissez.

MATAMORE.

Quel choix proposes-tu ?

CLINDOR.

De fuir en diligence, ou d'être bien battu.

MATAMORE.

Me menacer encore ! Ah, ventre, quelle audace !

Au lieu d'être à genoux & d'implorer ma grace !

Il a donné le mot, ces valets vont partir.

Je m'en vais commander aux mers de s'engloutir.

CLINDOR.

Sans vous chercher si loin un si grand cimetière,

Je vous vais de ce pas jeter dans la rivière.

MATAMORE.

Ils sont d'intelligence. Ah, tête !

CLINDOR.

Point de bruit ;

J'ai déjà massacré dix hommes cette nuit,

Et

Et si vous me fâchez, vous en croîtrez le nombre.

MATAMORE.

Cadédieu, ce coquin a marché dans mon ombre,

Il s'est fait tout vaillant d'avoir suivi mes pas ;

S'il avoit du respect, j'en voudrois faire cas.

Ecoute. Je suis bon, & ce seroit dommage

De priver l'univers d'un homme de courage.

Demande-moi pardon, & cesse par tes feux

De profaner l'objet digne seul de mes vœux ;

Tu connois ma valeur, éprouve ma clémence.

CLINDOR.

Plûtôt, si votre amour a tant de véhémence,

Faisons deux coups d'épée au nom de sa beauté.

MATAMORE.

Parbleu, tu me ravis de générosité.

Va, pour la conquérir n'use plus d'artifices,

Je te la veux donner pour prix de tes services ;

Plains-toi dorénavant d'avoir un maître ingrat.

CLINDOR.

A ce rare présent, d'aïse le cœur me bat.

Protecteur des grands rois, guerrier trop magnanime ;

Puisse tout l'univers bruire de votre estime.

SCENE XI.

ISABELLE, MATAMORE,
CLINDOR.

ISABELLE.

J E rends grâces au ciel de ce qu'il a permis
Qu'à la fin sans combat je vous vois bons amis.

MATAMORE.

Ne pensez plus, ma reine, à l'honneur que ma flamme
Vous devoit faire un jour de vous prendre pour femme,

P. Corn. Tome III,

E

Pour quelque occasion j'ai changé de dessein ;
Mais je vous veux donner un homme de ma main.
Faites-en de l'état, il est vaillant lui-même,
Il commandoit sous moi.

ISABELLE.

Pour vous plaire, je l'aime.

CLINDOR.

Mais il faut du silence à notre affection.

MATAMORE.

Je vous promets silence, & ma protection ;
Avouez-vous de moi par tous les coins du monde,
Je suis craint à Pégas sur la terre & sur l'Onde,
Allez, vivez contents sous une même loi.

ISABELLE.

Pour vous mieux obéir je lui donne ma foi.

CLINDOR.

Commandez que sa foi de quelque effet suivie...

SCENE XII.

GÉRONTE, ADRASTE, MATAMORE,
CLINDOR, ISABELLE, LYSE,
TROUPE de domestiques.

ADRASTE.

Et insolent discours te coûtera la vie,
Suborneur.

MATAMORE.

Ils ont pris mon courage en défaut.
Cette porte est ouverte, allons gagner le haut.
[Il entre chez Isabelle après qu'elle & Lyse y sont
entrées.]

CLINDOR.

Traître, qui te fais sort d'une troupe brigande,

Je te choisirai bien au milieu de la bande.

GÉRONTE.

Dieux ! Adraste est blessé, courez au médecin.
Vous autres cependant arrêtez l'assassin.

CLINDOR.

Hélas ! Je cède au nombre. Adieu, chère Isabelle,
Je tombe au précipice où mon destin m'appelle.

GÉRONTE.

C'en est fait, emportez ce corps à la maison,
Et vous, conduisez tôt ce traître à la prison.

SCENE XIII.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

Hélas ! Mon fils est mort.

ALCANDRE.

Que vous avez d'alarmes !

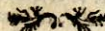
PRIDAMANT.

Ne lui refusez point le secours de vos charmes.

ALCANDRE.

Un peu de patience, & sans un tel secours,
Vous le verrez bien-tôt heureux en ses amours.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

ENFIN le temps approche, un jugement inique
Doit abuser demain d'un pouvoir tyrannique,
A son propre assassin immoler mon amant,
Et faire une vengeance au lieu d'un châtiment.
Par un decret injuste, autant comme sévère,
Demain doit triompher la haine de mon pere,
La faveur du pays, la qualité du mort,
Le malheur d'Isabelle, & la rigueur du sort;
Hélas! Que d'ennemis, & de quelle puissance,
Contre le foible appui que donne l'innocence,
Contre un pauvre inconnu, de qui tout le forçait
Est de m'avoir aimée, & d'être trop parfait!
Oui, Clindor, tes vertus & ton feu légitime,
T'ayant acquis mon cœur, ont fait aussi ton crime;
Mais en vain après toi l'on me laisse le jour,
Je veux perdre la vie en perdant mon amour:
Prononçant ton arrêt, c'est de moi qu'on dispose,
Je veux suivre ta mort, puisque j'en suis la cause,
Et le même moment verra par deux trépas
Nos esprits amoureux se rejoindre là-bas.
Ainsi, pere inhumain, ta cruauté dégie,
De nos saintes ardeurs verra l'heureuse issue;
Et si ma perte alors fait naître tes douleurs,
Après de mon amant je rirai de tes pleurs,
Ce qu'un remords cuisant te coûtera de larmes,
D'un si doux entretien augmentera les charmes;

Ou s'il n'a pas assez de quoi te tourmenter,
Mon ombre chaque jour viendra t'épouvanter,
S'attacher à tes pas dans l'horreur des ténèbres,
Présenter à tes yeux mille images funèbres,
Jeter dans ton esprit un éternel effroi,
Te reprocher ma mort, t'appeler après moi,
Accabler de malheurs ta languissante vie,
Et te réduire au point de me porter envie.
Enfin...

SCENE II.

ISABELLE, LYSE.

O LYSE.
Uoi, chacun dort, & vous êtes ici!

Je vous jure, monsieur en est en grand souci.

ISABELLE.

Quand on n'a plus d'espoir, Lyse, on n'a plus de crainte,
Je trouve des douceurs à faire ici ma plainte,
Ici je vis Clindor pour la dernière fois,
Ce lieu me redit mieux les accens de sa voix,
Et remet plus avant en mon ame éperdue
L'aimable souvenir d'une si chere vûe.

LYSE.

Que vous prenez de peine à grossir vos ennuis!

ISABELLE.

Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis?

LYSE.

De deux amans parfaits dont vous étiez servie;
L'un doit mourir demain, l'autre est déjà sans vie;
Sans perdre plus de temps à soupirer pour eux,
Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

ISABELLE.

De quel front oses-tu me tenir ces paroles?

LYSE.

Quel fruit espérez-vous de vos douleurs frivoles?

Pensez-vous pour pleurer & ternir vos appas,

Rappeller votre amant des portes du trépas?

Songez plutôt à faire une illustre conquête;

Je fais pour vos liens une ame toute prête,

Un homme incomparable.

ISABELLE.

Otes-toi de mes yeux.

LYSE.

Le meilleur jugement ne choisiroit pas mieux.

ISABELLE.

Pour croître mes douleurs faut-il que je te voie?

LYSE.

Et faut-il qu'à vos yeux je déguise ma joie?

ISABELLE.

D'où te vient cette joie ainsi hors de saison?

LYSE.

Quand je vous l'aurez dit, jugez si j'ai raison.

ISABELLE.

Ah! Nè me conte rien.

LYSE.

Mais l'affaire vous touche.

ISABELLE.

Parle-moi de Clindor, ou n'ouvre point la bouche.

LYSE.

Ma belle humeur qui rit au milieu des malheurs,

Fait plus en un moment, qu'un siècle de vos pleurs;

Elle a sauvé Clindor.

ISABELLE.

Sauvé Clindor!

LYSE.

Lui-même.

Jugez après cela comme quoi je vous aime.

ISABELLE.

Et, de grace, où faut-il que je l'aie trouver?

LYSE.

Je n'ai que commencé, c'est à vous d'achever.

ISABELLE.

Ah, Lyse!

LYSE.

Tout de bon, seriez-vous pour le suivre?

ISABELLE.

Si je suivrois celui sans qui je ne puis vivre?

Lyse, si ton esprit ne le tire des fers,

Je l'accompagnerai jusques dans les enfers.

Va, ne demande plus si je suivrois sa fuite.

LYSE.

Puisqu'à ce beau dessein l'amour vous a réduite,

Écoutez où j'en suis, & secondez mes coups;

Si votre amant n'échappe, il ne tiendra qu'à vous,

La prison est toute proche.

ISABELLE.

Hé bien?

LYSE.

Ce voisinage

Au frere du concierge a fait voir mon visage;

Et comme c'est tout un de me voir & m'aimer,

Le pauvre malheureux s'en est laissé charmer.

ISABELLE.

Je n'en avois rien su!

LYSE.

J'en avois tant de honte;

Que je mourois de peur qu'on vous en fit le conte;

Mais depuis quatre jours votre amant arrêté

A fait que l'allant voir je l'ai mieux écouté.

Des yeux & du discours flattant son espérance,

D'un mutuel amour j'ai formé l'apparence.

Quand on aime une fois, & qu'on se croit aimé,

On fait tout pour l'objet dont on est enflammé.

Par là j'ai sur son ame assuré mon empire,
 Et l'ai mis en état de ne m'oser dédire.
 Quand il n'a plus douté de mon affection,
 J'ai fondé mes refus sur sa condition;
 Et lui, pour m'obliger, juroit de s'y défaire,
 Mais que malaisément il s'en pouvoit défaire;
 Que les clés des prisons qu'il gardoit aujourd'hui,
 Étoient le plus grand bien de son frere & de lui.
 Moi, de dire soudain que sa bonne fortune
 Ne lui pouvoit offrir d'heure plus opportune;
 Que pour se faire riche, & pour me posséder,
 Il n'avoit seulement qu'à s'en accommoder;
 Qu'il tenoit dans les fers un seigneur de Bretagne,
 Déguisé sous le nom du sieur de la Montagne;
 Qu'il falloit le sauver, & le suivre chez lui;
 Qu'il nous feroit du bien, & feroit notre appui.
 Il demeure étonné, je le presse, il s'excuse,
 Il me parle d'amour, & moi je le refuse,
 Je le quitte en colere, il me suit tout confus;
 Me fait nouvelle excuse, & moi nouveau refus.

ISABELLE.

Mais enfin?

LYSE.

J'y retourne, & le trouve fort triste,
 Je le juge ébranlé, je l'attaque, il résiste.
Ce matin, en un mot, le péril est pressant.
Ai-je dit, tu peux tout, & ton frere est absent.
Mais il faut de l'argent pour un si long voyage,
M'a-t-il dit, il en faut pour faire l'équipage,
Ce cavalier en manque.

ISABELLE.

Ah! Lyse, tu devois

Lui faire offre aussi-tôt de tout ce que j'avois;
 Perles, bagues, habits.

LYSE.

J'ai bien fait davantage;

J'ai dit qu'à vos beautés ce captif rend hommage,
 Que vous l'aimez de même, & fuirez avec nous.
 Ce mot me l'a rendu si traitable & si doux,
 Que j'ai bien reconnu qu'un peu de jalousie
 Touchant votre Clindor brouilloit sa fantaisie,
 Et que tous ces détours provenoient seulement
 D'une vaine frayeur qu'il ne fût mon amant.
 Il est parti soudain après votre amour sûte,
 A trouvé tout aisé, m'en a promis l'issue,
 Et vous mande par moi qu'environ à minuit
 Vous soyez toute prête à déloger sans bruit.

ISABELLE.

Que tu me rens heureuse!

LYSE.

Ajoutez-y, de grace,

Qu'accepter un mari pour qui je suis de glace,
 C'est me sacrifier à vos contentemens.

ISABELLE.

Aussi...

LYSE.

Je ne veux point de vos remerciemens;
 Allez plier bagage, & pour grossir la somme,
 Joignez à vos bijoux les écus du bon-homme.
 Je vous vens ses trésors, mais à fort bon marché,
 J'ai dérobé ses clés depuis qu'il est couché,
 Je vous les livre.

ISABELLE.

Allons-y travailler ensemble.

LYSE.

Passez-vous de mon aide.

ISABELLE.

Hé quoi, le cœur te tremble?

LYSE.

Non, mais c'est un secret tout propre à l'éveiller,
 Nous ne nous garderions jamais de babiller.

Folle, tu ris toujours.

LYSE.

De peur d'une surprise,
Je dois attendre ici le chef de l'entreprise,
S'il tardoit à la rue, il seroit reconnu,
Nous vous irons trouver dès qu'il sera venu ;
C'est là sans raillerie.

ISABELLE.

Adieu donc. Je te laisse,
Et consens que tu sois aujourd'hui la maîtresse.

LYSE.

C'est du moins.

ISABELLE.

Fai bon guet.

LYSE.

Vous, faites bon butin.

SCENE III.

LYSE *seul.*

A Insi, Clindor, je fais moi seule ton destin,
Des fers où je t'ai mis c'est moi qui te délivre,
Et te puis à mon choix faire mourir, ou vivre.
On me vengeoit de toi par-delà mes desirs,
Je n'avois de dessein que contre tes plaisirs ;
Ton sort trop rigoureux m'a fait changer d'envie ;
Je te veux assurer tes plaisirs & ta vie ;
Et mon amour éteint, te voyant en danger,
Renait pour m'avertir que c'est trop me venger.
J'espère aussi, Clindor, que pour reconnoissance
De ton ingrat amour étouffant la licence...

SCENE IV.

MATAMORE, ISABELLE,

LYSE.

ISABELLE.

Quoi ! Chez nous, & de nuit !

MATAMORE.

L'autre jour...

ISABELLE.

Qu'est-ce ci,

L'autre jour ? Est-il temps que je vous trouve ici ?

LYSE.

C'est ce grand capitaine. Où s'est-il laissé prendre ?

ISABELLE.

En montant l'escalier, je l'en ai vu descendre.

MATAMORE.

L'autre jour au défaut de mon affection,
J'assurai vos appas de ma protection.

ISABELLE.

Après ?

MATAMORE.

On vint ici faire une brouillerie,
Vous rentrâtes voyant cette forfanterie ;
Et pour vous protéger je vous suivis soudain.

ISABELLE.

Votre valeur prit lors un généreux dessein.
Depuis ?

MATAMORE.

Pour conserver une dame si belle ;
Au plus haut du logis j'ai fait la sentinelle.

ISABELLE.

Sans sortir ?

MATAMORE.

Sans sortir.

LYSE.

C'est-à-dire, en deux mots,

Que la peur l'enfermoit dans la chambre aux fagots.

MATAMORE.

La peur?

LYSE.

Oui, vous tremblez, la vôtre est sans égale.

MATAMORE.

Parce qu'elle a bon pas, j'en fais mon bucéphale,

Lorsque je la domtai je lui fis cette loi,

Et depuis, quand je marche, elle tremble sous moi.

LYSE.

Votre caprice est rare à choisir des montures.

MATAMORE.

C'est pour aller plus vite aux grandes aventures.

ISABELLE.

Vous en exploitez bien; mais changeons de discours,

Vous avez demeuré là-dedans quatre jours?

MATAMORE.

Quatre jours.

ISABELLE.

Et vécu?

MATAMORE.

De nectar, d'ambrosie.

LYSE.

Je crois que cette viande aisément rassasie?

MATAMORE.

Aucunement.

ISABELLE.

Enfin, vous étiez descendu...

MATAMORE.

Pour faire qu'un amant en vos bras fût rendu,

Pour rompre sa prison, en fracasser les portes,

Et briser en morceaux ses chaînes les plus fortes.

LYSE.

Avouez franchement que pressé par la faim
 Vous veniez bien plutôt faire la guerre au pain.

MATAMORE.

L'un & l'autre parbleu. Cette ambrosie est fade;
 J'en eus au bout d'un jour l'estomac tout malade.
 C'est un mets délicat, & de peu de soutien,
 A moins que d'être un dieu l'on n'en vivroit pas bien,
 Il cause mille maux, & dès l'heure qu'il entre,
 Il allonge les dents, & rétrécit le ventre.

LYSE.

Enfin, c'est un ragoût qui ne vous plaisoit pas?

MATAMORE.

Quitte pour chaque nuit faire deux tours en bas,
 Et là m'accommodant des reliefs de cuisine,
 Mêler la viande humaine avecque la divine.

ISABELLE.

Vous aviez, après tout, dessein de nous voler.

MATAMORE.

Vous-mêmes, après tout, m'osez-vous quereller?
 Si je laisse une fois échapper ma colere...

ISABELLE.

Lyse, fais-moi sortir les valets de mon pere,

MATAMORE.

Un sot les attendroit.

SCENE V.

ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Vous ne le tenez pas.

ISABELLE.

Il nous avoit bien dit que la peur a bon pas.

LYSE.

Vous n'avez cependant rien fait, ou peu de chose ?

ISABELLE.

Rien du tout. Que veux-tu ? Sa rencontre en est cause.

LYSE.

Mais vous n'aviez alors qu'à le laisser aller.

ISABELLE.

Mais il m'a reconnue, & m'est venu parler.

Moi, qui seule & de nuit craignois son insolence,

Et beaucoup plus encor de troubler le silence,

J'ai crû, pour m'en défaire, & m'ôter de souci,

Que le meilleur étoit de l'amener ici.

Voilà quand j'ai ton secours que je me tiens vaillante,

Puisque j'ose affronter cette humeur violente.

LYSE.

J'en ai ri comme vous, mais non sans murmurer ;

C'est bien du temps perdu.

ISABELLE.

Je vais le réparer.

LYSE.

Voilà le conducteur de notre intelligence,

Sachez auparavant toute sa diligence.

SCENE VI.

ISABELLE, LYSE, LE GEOLIER.

ISABELLE.

Hé bien, mon grand ami, braverons-nous le sort,
Et viens-tu m'apporter, ou la vie, ou la mort ?

LE GEOLIER.

Bannissez vos frayeurs, tout va le mieux du monde,
Il ne faut que partir, j'ai des chevaux tout prêts,
Et vous pourrez bien-tôt vous moquer des arrêts.

ISABELLE.

Je te dois regarder comme un dieu tutélaire,
Et ne fais point pour toi d'assez digne salaire.

LE GEOLIER *montrant Lyse.*

Voilà le prix unique où tout mon cœur prétend.

ISABELLE.

Lyse, il faut te résoudre à le rendre content.

LYSE.

Oui, mais tout son apprêt nous est fort inutile,
Comment ouvrirons-nous les portes de la ville ?

LE GEOLIER.

On nous tient des chevaux en main sûre aux fauxbourgs.
Et je fais un vieux mur qui tombe tous les jours,
Nous pourrions aisément sortir par ses ruines.

ISABELLE.

Ah, que je me trouvois sur d'étranges épines !

LE GEOLIER.

Mais il faut se hâter.

ISABELLE.

Nous partirons soudain ;

Viens nous aider là-haut à faire notre main.

SCENE VII.

CLINDOR en prison.

A Imables souvenirs de mes cheres délices,
 Qu'on va bien-tôt changer en d'infâmes supplices,
 Que malgré les horreurs de ce mortel effroi,
 Vos charmans entretiens ont de douceurs pour moi !
 Ne m'abandonnez point, soyez-moi plus fidèles,
 Que les rigueurs du sort ne se montrent cruelles ;
 Et lorsque du trépas les plus noires couleurs
 Viendront à mon esprit figurer mes malheurs,
 Figurez aussi-tôt à mon ame interdite
 Combien je fus heureux par-delà mon mérite.
 Lorsque je me plaindrai de leur sévérité,
 Redites-moi l'excès de ma témérité ;
 Que d'un si haut dessein ma fortune incapable,
 Rendoit ma flamme injuste & mon espoir coupable ;
 Que je fus criminel quand je devins amant,
 Et que ma mort en est le juste châtement.

Quel bonheur m'accompagne à la fin de ma vie !
 Isabelle, je meurs pour vous avoir servie,
 Et de quelque tranchant que je souffre les coups,
 Je meurs trop glorieux, puisque je meurs pour vous.
 Hélas ! Que je me flatte, & que j'ai d'artifice
 A me dissimuler la honte d'un supplice !
 En est-il de plus grand que de quitter ces yeux
 Dont le fatal amour me rend si glorieux ?
 L'ombre d'un meurtrier creuse ici ma ruine,
 Il succomba vivant, & mort il m'assassine ;
 Son nom fait contre moi ce que n'a pu son bras,
 Mille assassins nouveaux naissent de son trépas,

Et

Et je vois de son sang, fécond en perfidies,
 S'élever contre moi des ames plus hardies,
 De qui les passions s'armant d'autorité,
 Font un meurtre public avec impunité.
 Demain de mon courage on doit faire un grand crime,
 Donner au déloyal ma tête pour victime ;
 Et tous pour le pays prennent tant d'intérêt,
 Qu'il ne m'est pas permis de douter de l'arrêt.
 Ainsi de tous côtés ma perte étoit certaine,
 J'ai repoussé la mort ; je la reçois pour peine,
 D'un péril évité je tombe en un nouveau,
 Et des mains d'un rival en celles d'un bourreau.
 Je frémis à penser à ma triste aventure,
 Dans le sein du repos je suis à la torture,
 Au milieu de la nuit & du temps du sommeil,
 Je vois de mon trépas le honteux appareil,
 J'en ai devant les yeux les funestes ministres,
 On me lit du sénat les mandemens sinistres,
 Je fors les fers aux pieds, j'entens déjà le bruit
 De l'amas insolent d'un peuple qui me suit.
 Je vois le lieu fatal où ma mort se prépare ;
 Là, mon esprit se trouble, & ma raison s'égare,
 Je ne découvre rien qui m'ose secourir,
 Et la peur de la mort me fait déjà mourir.
 Isabelle, toi seule, en réveillant ma flamme,
 Dissipes ces terreurs, & rassures mon ame,
 Et si-tôt que je pense à tes divins attraits,
 Je vois évanouir ces infâmes portraits.
 Quelques rudes assauts que le malheur me livre,
 Garde mon souvenir, & je croirai revivre.
 Mais d'où vient que de nuit on ouvre ma prison ?
 Ami, que viens-tu faire ici hors de saison ?

SCENE VIII.

ISABELLE & LYSE dans le fond du théâtre,
CLINDOR, LE GEOLIER.

L LE GEOLIER.
Es juges assemblés pour punir votre audace,
Mûs de compassion, enfin vous ont fait grâce.

CLINDOR.
M'ont fait grâce, bons dieux !

LE GEOLIER.
Oui, vous mourrez de nuit,

CLINDOR.
De leur compassion est-ce là tout le fruit ?

LE GEOLIER.
Que de cette faveur vous tenez peu de compte !
D'un supplice public c'est vous sauver la honte.

CLINDOR.
Quels encens puis-je offrir aux maîtres de mon sort,
Dont l'arrêt me fait grâce, & m'envoie à la mort ?

LE GEOLIER.
Il faut la recevoir avec meilleur visage.

CLINDOR.
Fais ton office, ami, sans causer davantage.

LE GEOLIER.
Une troupe d'archers là-dehors vous attend,
Peut-être en les voyant serez-vous plus content.

SCENE IX.

CLINDOR, ISABELLE, LYSE,
LE GEOLIER.

ISABELLE
à Lyse pendant que le geolier ouvre la prison
à Clindor.

L Yse, nous l'allons voir.

LYSE.
Que vous êtes ravi !

ISABELLE.
Ne le serois-je pas de recevoir la vie ?
Son destin & le mien prennent un même cours,
Et je mourrois du coup qui trancheroit ses jours.

LE GEOLIER.
Monsieur, connoissez-vous beaucoup d'archers semblables ?

CLINDOR.
Ah ! Madame, est-ce vous ? Surprises adorables !
Trompeur trop obligeant ! Tu disois bien vraiment
Que je mourrois de nuit, mais de contentement.

ISABELLE.
Clindor !

LE GEOLIER.
Ne perdons point le temps à ces caresses,
Nous aurons tout loisir de flatter nos maîtresses.

CLINDOR.
Quoi, Lyse est donc la sienne ?

ISABELLE.
Ecoutez le discours

De votre liberté qu'ont produit leurs amours.

LE GEOLIER.

En lieu de sûreté le babil est de mise ;
Mais ici ne songeons qu'à nous ôter de prise.

ISABELLE.

Sauvons-nous , mais avant promettez-nous tous deux ,
Jusqu'au jour d'un hymen de modérer vos feux ;
Autrement , nous rentrons.

CLINDOR.

Que cela ne vous tienne ,

Je vous donne ma foi.

LE GEOLIER.

Lyse , recoi la mienne.

ISABELLE.

Sur un gage si bon j'ose tout hazarder.

LE GEOLIER.

Nous nous amusons trop , il est temps d'évader.

SCENE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

N E craignez plus pour eux ni périls , ni disgrâces ,
Beaucoup les poursuivront , mais sans trouver leurs traces.

PRIDAMANT.

A la fin je respire.

ALCANDRE.

Après un tel bonheur ,

Deux ans les ont montrés au haut degré d'honneur ,

Je ne vous dirai point le cours de leurs voyages ,

S'ils ont trouvé le calme , ou vaincu les orages ,

Ni par quel art non plus ils se sont élevés ;

Il suffit d'avoir vu comme ils se sont sauvés ,

Et que sans vous en faire une histoire importune ,
Je vous les vais montrer en leur haute fortune ,

Mais , puisqu'il faut passer à des effets plus beaux ;
Rentrons pour évoquer des fantômes nouveaux :
Ceux que vous avez vus représenter de suite ,
A vos yeux étonnés leur amour & leur fuite ,
N'étant pas destinés aux haute fonctions ,
N'ont point assez d'éclat pour leurs conditions.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

Qu'Isabelle est changée, & qu'elle est éclatante!

ALCANDRE.

Lyse marche après elle, & lui sert de suivante.
Mais de rechef sur-tout n'ayez aucun effroi,
Et de ce lieu fatal ne sortez qu'après moi,
Je vous le dis encore, il y va de la vie.

PRIDAMANT.

Cette condition m'en ôte assez l'envie.

SCENE II.

ISABELLE *représentant Hippolyte*,LYSE *représentant Clarine*.

LYSE.

Ce divertissement n'aura-t-il point de fin?
Et voulez-vous passer la nuit dans ce jardin?

ISABELLE.

Je ne puis plus cacher le sujet qui m'amène,
C'est grossir mes douleurs que de taire ma peine.
Le prince Florilame...

LYSE.

Hé bien, il est absent.

ISABELLE.

C'est la source des maux que mon ame ressent;
Nous sommes ses voisins, & l'amour qu'il nous porte
Dedans son grand jardin nous permet cette porte.
La princesse Rosine & mon perfide époux,
Durant qu'il est absent en font leur rendez-vous.
Je l'attens au passage, & lui ferai connoître
Que je ne suis pas femme à rien souffrir d'un traître.

LYSE.

Madame, croyez-moi, loin de le quereller,
Vous ferez beaucoup mieux de tout dissimuler.
Il nous vient peu de fruit de telles jalousies,
Un homme en court plutôt après ses fantaisies,
Il est toujours le maître, & tout notre discours,
Par un contraire effet, l'obstine en ses amours.

ISABELLE.

Je dissimulerai son adultère flamme!
Une autre aura son cœur, & moi le nom de femme!
Sans crime, d'un hymen peut-il rompre la loi?
Et ne rougit-il point d'avoir si peu de foi?

LYSE.

Cela fut bon jadis, mais au temps où nous sommes,
Ni l'hymen, ni la foi n'obligent plus les hommes.
Leur gloire a son brillant & ses règles à part,
Où la notre se perd, la leur est sans hazard,
Elle croît aux dépens de nos lâches foiblesses;
L'honneur d'un galant homme est d'avoir des maîtresses.

ISABELLE.

Ote-moi cet honneur & cette vanité
De se mettre en crédit par l'infidélité.
Si pour haïr le change & vivre sans amie,
Un homme tel que lui tombe dans l'infamie,
Je le tiens glorieux d'être infâme à ce prix,
S'il en est méprisé, j'estime ce mépris.
Le blâme qu'on reçoit d'aimer trop une femme,
Aux maris vertueux est un illustre blâme.

LYSE.

Madame, il vient d'entrer, la porte a fait du bruit.

ISABELLE.

Retirons-nous, qu'il passe.

LYSE.

Il vous voit, & vous suite.

SCENE III.

CLINDOR représentant Théagène ;

ISABELLE représentant Hippolyte ;

LYSE représentant Clarine.

CLINDOR.

Vous fuyez, ma princesse, & cherchez des remises,
Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promises ?

Est-ce ainsi que l'amour ménage un entretien ?

Ne fuyez plus, Madame, & n'appréhendez rien.

Florilame est absent, ma jalouse endormie.

ISABELLE.

En êtes-vous bien sûr ?

CLINDOR.

Ah, fortune ennemie !

ISABELLE.

Je veille, déloyal, ne crois plus m'aveugler,

Au milieu de la nuit je ne vois que trop clair,

Je vois tous mes soupçons passer en certitudes,

Et ne puis plus douter de tes ingraturités,

Toi-même par ta bouche as trahi ton secret.

O l'esprit avisé pour un amant discret !

Et que c'est en amour une haute prudence,

D'en faire avec sa femme entière confiance !

Où sont tant de serment de n'aimer rien que moi ?

Qu'as-tu fait de ton cœur ? Qu'as-tu fait de ta foi ?

Lorsque

Lorsque je la reçus, ingrat, qu'il te souvienne.

De combien différoient ta fortune & la mienne.

De combien de rivaux je dédaignai les vœux,

Ce qu'un simple soldat pouvoit être auprès d'eux,

Quelle tendre amitié je recevois d'un père ;

Je le quittai pourtant pour suivre ta misère,

Et je tendis les bras à mon enlèvement,

Pour soustraire ma main à son commandement.

En quelle extrémité depuis ne m'ont réduite

Les hazards dont le sort a traversé ta fuite,

Et que n'ai-je souffert avant que le bonheur

Elevât ta bassesse à ce haut rang d'honneur ?

Si pour te voir heureux ta foi s'est relâchée,

Remets-moi dans le sein dont tu m'as arrachée ;

L'amour que j'ai pour toi m'a fait tout hasarder,

Non pas pour des grandeurs, mais pour te posséder.

CLINDOR.

Ne me reproche plus ta fuite ni ta flamme ;

Que ne fait point l'amour quand il possède une ame ?

Son pouvoir à ma vûe attachoit tes plaisirs,

Et tu me suivais moins que tes propres desirs.

J'étois lors peu de chose, oui, mais qu'il te souvienne

Que ta fuite égala ta fortune à la mienne,

Et que pour t'enlever c'étoit un foible appas.

Que l'éclat de tes biens qui ne te suivoient pas.

Je n'eus de mon côté que l'épée en partage,

Et ta flamme du tien fut mon seul avantage :

Celle-là m'a fait grand en ces bords étrangers,

L'autre exposa ma tête à cent & cent dangers.

Regrette maintenant ton pere & ses richesses ;

Fâche-toi de marcher à côté des princesses,

Retourne en ton pays chercher avec tes biens

L'honneur d'un rang pareil à celui que tu tiens.

De quel manque après tout as-tu lieu de te plaindre ?

En quelle occasion m'as-tu vu te contraindre ?

P. Corn. Tome III,

G

As-tu reçu de moi ni froideurs ni mépris ?
 Les femmes, à vrai dire, ont d'étranges esprits :
 Qu'un mari les adore, & qu'un amour extrême
 A leur bizarre humeur le soumette lui-même,
 Qu'il les comble d'honneurs & de bons traitemens,
 Qu'il ne refuse rien à leurs contentemens ;
 S'il fait la moindre brèche à la foi conjugale,
 Il n'est point à leur gré de crime qui l'égalé,
 C'est vol, c'est perfidie, assassinat, poison,
 C'est massacrer son pere, & brûler sa maison,
 Et jadis des Titans l'effroyable supplice
 Tomba sur Encélade avec moins de justice.

ISABELLE.

Je te l'ai déjà dit, que toute ta grandeur
 Ne fut jamais l'objet de ma sincère ardeur,
 Je ne suivois que toi quand je quittai mon pere ;
 Mais puisque ces grandeurs t'ont fait l'ame légère,
 Laisse mon intérêt, songe à qui tu les dois.
 Florilame lui seul t'a mis où tu te vois,
 A peine il te connut, qu'il te tira de peine,
 De soldat vagabond il te fit capitaine ;
 Et le rare bonheur qui suivit cet emploi,
 Joignit à ces faveurs les faveurs de son roi.
 Quelle forte amitié n'a-t-il point fait paroître,
 A cultiver depuis ce qu'il avoit fait naître ?
 Par ses soins redoublés n'es-tu pas aujourd'hui
 Un peu moindre de rang, mais plus suffisant que lui ?
 Il eût gagné par là l'esprit le plus farouche ?
 Et pour remerciement tu veux fouiller sa couche !
 Dans ta brutalité trouves quelques raisons,
 Et contre ses faveurs défens tes trahisons.
 Il t'a comblé de biens, tu lui voles son ame !
 Il t'a fait grand seigneur, & tu le rens infame !
 Ingrat, c'est donc ainsi que tu rens les bienfaits ?
 Et ta reconnaissance a produit ces effets ?

Mon ame, car encor ce beau nom te demeure,
 Et te demeurera jusqu'à tant que je meure,
 Crois-tu qu'aucun respect ou crainte du trépas
 Puisse obtenir sur moi ce que tu n'obtiens pas ?
 Dis que je suis ingrat, appelle-moi parjure ;
 Mais à nos feux sacrés ne fais plus tant d'injure :
 Ils conservent encor leur première vigueur,
 Et si le fol amour qui m'a surpris le cœur,
 Avoit pu s'éteindre au point de ta naissance,
 Celui que je te porte eût eu cette puissance.
 Mais en vain mon devoir tâche à lui résister,
 Toi-même as éprouvé qu'on ne le peut domter.
 Ce dieu qui te força d'abandonner ton pere,
 Ton pays & tes biens, pour suivre ma misère,
 Ce dieu même aujourd'hui force tous mes desirs
 A te faire un larcin de deux ou trois soupirs.
 A mon égarement souffre cette échappée,
 Sans craindre que ta place en demeure usurpée.
 L'amour dont la vertu n'est point le fondement,
 Se détruit de soi-même, & passe en un moment ;
 Mais celui qui nous joint est un amour solide,
 Où l'honneur a son lustre, où la vertu préside,
 Sa durée a toujours quelques nouveaux appas,
 Et ses fermes liens durent jusqu'au trépas.
 Mon ame, de rechef pardonne à la surprise,
 Que ce tyran des cœurs a faite à ma franchise ;
 Souffre une folle ardeur qui ne vivra qu'un jour,
 Et qui n'affoiblit point le conjugal amour.

ISABELLE.

Hélas, que j'aide bien à m'abuser moi-même !
 Je vois qu'on me trahit, & veux croire qu'on m'aime,
 Je me laisse charmer à ce discours flatteur,
 Et j'excuse un forfait dont j'adore l'auteur.
 Pardonne, cher époux, au peu de retenue,
 Où d'un premier transport la chaleur est venue :

C'est en ces accidens manquer d'affection,
Que de les voir sans trouble, & sans émotion.
Puisque mon teint se fane, & ma beauté se passe,
Il est bien juste aussi que ton amour se lisse;
Et même je croirai que ce feu passager
En l'amour conjugal ne pourra rien changer.
Songe un peu toutefois à qui ce feu s'adresse,
En quel péril te jette une telle maîtresse.

Disfimule, déguise, & sois maître discret,
Les grands en leur amour n'ont jamais de secret.
Ce grand train qu'à leurs pas leur grandeur propre attache,
N'est qu'un grand corps tout d'yeux à qui rien ne se cache;

Et dont il n'est pas un qui ne fit son effort
A se mettre en faveur par un mauvais rapport.
Tôt ou tard Florilame apprendra tes pratiques,
Ou de sa défiance, ou de ses domestiques,
Et lors, à ce penser je frissonne d'horreur,
A quelle extrémité n'ira point sa fureur?
Puisqu'à ces passetemps ton humeur te convie,
Cours après tes plaisirs, mais assure ta vie,
Sans aucun sentiment je te verrai changer,
Lorsque tu changeras sans te mettre en danger.

CLINDOR.

Encore une fois donc tu veux que je te die,
Qu'après de mon amour je méprise ma vie?
Mon ame est trop atteinte, & mon cœur trop blessé,
Pour craindre les périls dont je suis menacé;
Ma passion m'aveugle, & pour cette conquête
Croît hazarder trop peu de hazarder ma tête.
C'est un feu que le temps pourra seul modérer,
C'est un torrent qui passe, & ne sauroit durer.

ISABELLE.

Hé bien, cours au trépas, puisqu'il a tant de charmes,
Et néglige ta vie aussi bien que mes larmes,

Penses-tu que ce prince, après un tel forfait,
Par ta punition se rienne satisfait?
Qui sera mon appui lorsque ta mort infame
A sa juste vengeance exposera ta femme,
Et que sur la moitié d'un perfide étranger
Une seconde fois il croira se venger?
Non, je n'attendrai pas que ta perte certaine
Puisse attirer sur moi les restes de ta peine,
Et que de mon honneur gardé si chèrement,
Il fasse un sacrifice à son ressentiment.
Je prévienrai la honte où ton malheur me livre;
Et saurai bien mourir, si tu ne veux pas vivre.
Ce corps dont mon amour t'a fait le possesseur,
Ne craindra plus bien-tôt l'effort d'un ravisseur;
J'ai vécu pour t'aimer, mais non pour l'infamie
De servir au mari de ton illustre amie.
Adieu. Je vais du moins, en mourant avant toi,
Diminuer ton crime, & dégager ta foi.

CLINDOR.

Ne meurs pas, chère épouse, & dans un second change
Vois l'effort merveilleux où ta vertu me range.

M'aimer malgré mon crime, & vouloir par ta mort
Eviter le hazard de quelque indigne effort!

Je ne sai qui je dois admirer davantage,
Ou de ce grand amour, ou de ce grand courage.
Tous les deux m'ont vaincu, je reviens sous tes loix;
Et ma brutale ardeur va rendre les abois:
C'en est fait, elle expire, & mon ame plus saine
Vient de rompre les nœuds de sa honteuse chaîne.
Mon cœur, quand il fut pris, s'étoit mal défendu,
Perds-en le souvenir.

ISABELLE.

Je l'ai déjà perdu.

CLINDOR.

Que les plus beaux objets qui soient dessus la terre
Conspirent désormais à me faire la guerre;

G iij

Ce cœur inexpugnable aux assauts de leurs yeux,
N'aura plus que les tiens pour maîtres & pour dieux.

LYSE.

Madame, quelqu'un vient.

SCENE IV.

CLINDOR *représentant Théogène*, ISABELLE
représentant Hippolyte, LYSE *représentant Clarine*,
ÉRASTE, TROUPE de domestiques de
Florilame.

ÉRASTE *poignardant Clindor.*

REçois, traître, avec joie
Les faveurs que par nous ta maîtresse t'envoie.

PRIDAMANT *d'Alcandre.*

On l'assassine, ô dieux ! Daignez le secourir.

ÉRASTE.

Puissent les suborneurs ainsi toujours périr.

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait, bourreaux ?

ÉRASTE.

Un juste & grand exemple,

Qu'il faut qu'avec effroi tout l'avenir contemple,
Pour apprendre aux ingrats aux dépens de son sang,
A n'attaquer jamais l'honneur d'un si haut rang.
Notre main à vengé le prince Florilame,
La princesse outragée, & vous-même, Madame ;
Imolant à tous trois un déloyal époux,
Qui ne méritoit pas la gloire d'être à vous.
D'un si lâche attentat souffrez le prompt supplice ;
Et ne vous plaignez point quand on vous rend justice.
Adieu.

Vous ne l'avez massacré qu'à demi,

Il vit encore en moi, saoulez son ennemi,
Achevez, assassins, de m'arracher la vie.

Cher époux, en mes bras, on te l'a donc ravie,
Et de mon cœur jaloux les secrets mouvemens
N'ont pu rompre ce coup par leurs pressentimens !

O clarté trop fidèle, hélas, & trop tardive,
Qui ne fait voir le mal qu'au moment qu'il arrive !
Falloit-il... Mais j'étouffe, & dans un tel malheur
Mes forces & ma voix cèdent à ma douleur,
Son vif excès me tue ensemble & me console,
Et puisqu'il nous rejoint...

LYSE.

Elle perd la parole.

Madame. Elle se meurt, épargnons les discours,
Et courons au logis appeler du secours.

[Ici on rabaisse une toile qui couvre le jardin, & les corps
de Clindor & d'Isabelle, & le magicien sort
de la grotte avec Pridamant.]

SCENE V.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Ainsi de notre espoir la fortune se joue,
Tout s'élève, ou s'abaisse au branle de sa roue,
Et son ordre inégal qui régit l'univers,
Au milieu du bonheur a ses plus grands revers.

PRIDAMANT.

Cette réflexion mal propre pour un pere,
Consoleroit peut-être une douleur légère ;

Mais après avoir vu mon fils assassiné,
 Mes plaisirs foudroyés, mon espoir ruiné,
 J'aurois d'un si grand coup l'ame bien peu blessée;
 Si de pareils discours m'entroient dans la pensée.
 Hélas ! Dans sa misère il ne pouvoit périr,
 Et son bonheur fatal lui seul l'a fait mourir.

N'attendez pas de moi des plaintes davantage ;
 La douleur qui se plaint cherche qu'on la soulage,
 La mienne court après son déplorable sort.
 Adieu. Je vais mourir, puisque mon fils est mort.

A L C A N D R E.

D'un juste désespoir l'effort est légitime,
 Et de le détourner je croirois faire un crime.
 Oui, suivez ce cher fils sans attendre à demain :
 Mais épargnez du moins ce coup à votre main.
 Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles ;
 Et pour les redoubler, voyez ses funérailles.

[Ici on relève la toile, & tous les comédiens paroissent
 avec leur portier : ils comptent de l'argent sur une
 table, & prennent chacun leur part.]

P R I D A M A N T.

Que vois-je ? Chez les morts comptez-vous de l'argent ?

A L C A N D R E.

Voyez si pas un d'eux si montre négligent.

P R I D A M A N T.

Je vois Clindor ! Ah dieux ! Quelle étrange surprise !
 Je vois ses assassins, je vois sa femme & Lyse !
 Quel charme en un moment étouffe leurs discords,
 Pour assembler ainsi les vivans & les morts ?

A L C A N D R E.

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique ;
 Leur poëme récité, partagent leur pratique ;
 L'un tue, & l'autre meurt, l'autre vous fait pitié ;
 Mais la scène préside à leur inimitié.

Leurs vers sont leurs combats, leur mort suit leurs paroles,

Et sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,
 Le traître & le trahi, le mort & le vivant,
 Se trouvent à la fin amis comme devant.

Votre fils & son train ont bien su par leur fuite
 D'un pere & d'un prévôt éviter la poursuite,
 Mais tombant dans les mains de la nécessité,
 Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

P R I D A M A N T.

Mon fils comédien !

A L C A N D R E.

D'un art si difficile

Tous les quatre au besoin ont fait un doux asyle,
 Et depuis sa prison, ce que vous avez vu,
 Son adulateur amour, son trépas imprévu,
 N'est que la triste fin d'une pièce tragique,
 Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique,
 Par où ses compagnons en ce noble métier
 Ravissent à Paris un peuple tout entier.
 Le gain leur en demeure, & ce grand équipage,
 Dont je vous ai fait voir le superbe étalage,
 Est bien à votre fils, mais non pour s'en parer ;
 Qu'alors que sur la scène il se fait admirer.

P R I D A M A N T.

J'ai pris sa mort pour vraie, & ce n'étoit que feinte ;
 Mais je trouve par-tout mêmes sujets de plainte.
 Est-ce là cette gloire, & ce haut rang d'honneur,
 Où le devoit monter l'excès de son bonheur ?

A L C A N D R E.

Cessez de vous en plaindre. A présent le théâtre
 Est en un point si haut que chacun l'idolâtre ;
 Et ce que votre temps voyoit avec mépris,
 Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits ;
 L'entretien de Paris, le souhait des provinces,
 Le divertissement le plus doux de nos princes,

Les délices du peuple, & le plaisir des grands;
 Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps,
 Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde
 Par ses illustres soins conserver tout le monde,
 Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau,
 De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.
 Même notre grand roi, ce foudre de la guerre,
 Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,
 Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois,
 Prêter l'œil & l'oreille au Théâtre François.
 C'est là que le Parnasse étale ses merveilles,
 Les plus rares esprits lui consacrent leurs veilles,
 Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard,
 De leurs doctes travaux lui donnent quelque part.

D'ailleurs, si par les biens on prise les personnes,
 Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes,
 Et votre fils rencontre en un métier si doux
 Plus d'accommodement qu'il n'eût trouvé chez vous.
 Défaites-vous enfin de cette erreur commune,
 Et ne vous plaignez plus de sa bonae fortune.

PRIDAMANT.

Je n'ose plus m'en plaindre, & vois trop de combien
 Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.
 Il est vrai que d'abord mon ame s'est émue,
 J'ai crû la comédie au point où je l'ai vûe,
 J'en ignorois l'éclat, l'utilité, l'appas,
 Et la blâmois ainsi ne la connoissant pas.
 Mais depuis vos discours, mon cœur plein d'allégresse
 A banni cette erreur avecque sa tristesse.
 Clindor a fort bien fait.

ALCANDRE.

N'en croyez que vos yeux.

PRIDAMANT.

Demain pour ce sujet j'abandonne ces lieux,
 Je vole vers Paris. Cependant, grand Alcandre,
 Quelles grâces ici ne vous dois-je point rendre?

ALCANDRE.

Servir les gens d'honneur est mon plus grand desir,
 J'ai pris ma récompense en vous faisant plaisir.
 Adieu. Je suis content puisque je vous vois l'être.

PRIDAMANT.

Un si rare bienfait ne se peut reconnoître,
 Mais, grand mage, du moins croyez qu'à l'avenir
 Mon ame en gardera l'éternel souvenir.

FIN.

EXAMEN DE L'ILLUSION.

JE dirai peu de chose de cette pièce. C'est une galanterie extravagante, qui a tant d'irrégularités qu'elle ne vaut pas la peine de la considérer, bien que la nouveauté de ce caprice en ait rendu le succès assez favorable, pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque temps. Le premier acte ne semble qu'un prologue; les trois suivans forment une pièce que je ne fai comment nommer : le succès en est tragique, Adrasle y est tué, & Clindor en péril de mort, mais le style & les personnages sont entièrement de la comédie. Il y en a même un qui n'a d'être que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, & dont il ne se trouve point d'original parmi les hommes. C'est un capitain qui soutient assez son caractère de sanfaron, pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu dans quelque langue que ce soit qui s'en acquitte mieux. L'action n'y est pas complete, puisqu'on ne fait à la fin du quatrième acte qui la termine, ce que deviennent les principaux acteurs, & qu'ils se dérobent plutôt au péril qu'ils n'en triomphent. Le lieu y est assez régulier, mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquième est une tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote, & que j'ai tâché d'expliquer. Clindor & Isabelle étant devenus comédiens sans qu'on le sache, y représentent une histoire qui a du rapport avec la leur, & semble en être la suite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention; mais c'est un trait d'art pour mieux abuser par une fausse mort le pere de Clindor qui les regarde, & rendre

son retour de la douleur à la joie plus surprenant & plus agréable.

Tout cela cousu ensemble fait une comédie, dont l'action n'a pour durée que celle de sa représentation, mais sur quoi il ne seroit pas sûr de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne se hazardent qu'une fois; & quand l'original auroit passé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le style semble assez proportionné aux matieres, si ce n'est que Lyse, en la sixième scène du troisième acte, semble s'élever un peu trop haut au-dessus du caractère de servante. Ces deux vers d'Horace lui serviront d'excuse, aussi-bien qu'au pere du menteur, quand il se met en colere contre son fils au cinquième acte :

*Interdum tamen & vocem comœdia tollit,
Iratuſque Chremes tumido diligit ore.*

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce poëme : tout irrégulier qu'il est, il faut qu'il ait quelque mérite, puisqu'il a surmonté l'injure des temps, & qu'il paroît encore sur nos théâtres, bien qu'il y ait plus de trente années qu'il est au monde, & qu'une si longue révolution en ait enseveli beaucoup sous la poussière, qui sembloient avoir plus de droit que lui de prétendre à une si heureuse durée.

M É D É E ,
TRAGÉDIE.

A M O N S I E U R
P. T. N. G.



ONSIEUR;

Je vous donne Médée toute méchante qu'elle
est, & ne vous dirai rien pour sa justification. Je
vous la donne pour telle que vous la voudrez
prendre, sans tâcher à prévenir ou violenter vos
sentimens par un étalage des préceptes de l'art
qui doivent être fort mal entendus & fort mal
pratiqués quand ils ne nous font pas arriver au
but que l'art se propose. Celui de la poésie dra-

P. Corn. Tome III.

H

A

EPISTRE.

matique est de plaire, & les règles qu'elle nous prescrit ne sont que des adresses pour en faciliter les moyens au poëte, & non pas des raisons qui puissent persuader aux spectateurs qu'une chose soit agréable, quand elle leur déplaît. Ici vous trouverez le crime en son char de triomphe, & peu de personnages sur la scène dont les mœurs ne soient plus mauvaises que bonnes; mais la peinture & la poésie ont cela de commun entre beaucoup d'autres choses, que l'une fait souvent de beaux portraits d'une femme laide, & l'autre de belles imitations d'une action qu'il ne faut pas imiter. Dans la portraiture il n'est pas question si un visage est beau, mais s'il ressemble, & dans la poésie il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit. Aussi nous décrit-elle indifféremment les bonnes & les mauvaises actions, sans nous proposer les dernières pour exemple; & si elle nous en veut faire quelque horreur, ce n'est point par leur punition qu'elle n'affecte pas de nous faire voir, mais par leur laideur qu'elle s'efforce de nous représenter au naturel. Il n'est pas besoin d'avertir ici le public, que celles de cette tragédie ne sont pas à imiter.

EPISTRE.

elles paroissent assez à découvert pour n'en faire envie à personne. Je n'examine point si elles sont vraisemblables ou non, cette difficulté qui est la plus délicate de la poésie, & peut-être la moins entendue, demanderoit un discours trop long pour une épître: il me suffit qu'elles sont autorisées ou par la vérité de l'histoire, ou par l'opinion commune des anciens. Elles vous ont agréé autrefois sur le théâtre, j'espère qu'elles vous satisferont encore aucunement sur le papier, & demeure.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
CORNEILLE.

H ij

ACTEURS.

CRÉON, roi de Corinthe.

ÆGÉE, roi d'Athènes.

JASON, mari de Médée.

POLLUX, Argonaute, ami de Jason.

CRÉUSE, fille de Créon.

MÉDÉE, femme de Jason.

CLÉONE, gouvernante de Créuse.

NÉRINE, suivante de Médée.

THEUDAS, domestique de Créon.

TROUPE des gardes de Créon.

La scène est à Corinthe.



MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLLUX, JASON.

POLLUX.



UE je sens à la fois de surprise & de joie !
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous re-
voie,
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Ja-
son ?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure saison ;
Et pour vous rendre encor l'ame plus étonnée,
Préparez-vous à voir mon second hyménée.

POLLUX.

Quoi ! Médée est donc morte, ami ?

Non, elle vit.

Mais un objet plus beau la chasse de mon lit.

P O L L U X.

Dieux ! Et que sera-t-elle ?

J A S O N.

Et que fit Hypsipile.

Que pousser les éclats d'un courroux inutile !

Elle jeta des cris, elle versa des pleurs,

Elle me souhaita mille & mille malheurs,

Dit que j'étois sans foi, sans cœur, sans conscience,

Et laisse de le dire, elle prit patience.

Médée en son malheur en pourra faire autant :

Qu'elle soupire, pleure, & me nomme inconstant,

Je la quitte à regret, mais je n'ai point d'excuse

Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créuse.

P O L L U X.

Créuse est donc l'objet qui vous vient d'enflammer ?

Je l'aurois deviné, sans l'entendre nommer.

Jason ne fit jamais de communes maîtresses,

Il est né seulement pour charmer les princesses,

Et haïroit l'amour, s'il avoit sous sa loi

Rangé de moindres cœurs que des filles de roi.

Hypsipile à Lemnos, sur le Phaxe Médée,

Et Créuse à Corinthe, autant vaut, possédée,

Font bien voir qu'en tous lieux sans le secours de Mars

Les sceptres sont acquis à ses moindres regards.

J A S O N.

Aussi je ne suis pas de ces amans vulgaires,

J'accorde ma flamme au bien de mes affaires,

Et sous quelque climat que me jette le sort,

Par maxime d'état je me fais cet effort.

Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la ville,

Qu'eussions-nous fait, Pollux, sans l'amour d'Hypsipile ?

Et depuis, à Colchos que fit votre Jason

Que cajoler Médée, & gagner la toison ?

Alors sans mon amour qu'eût fait votre vaillance ?

Eût-elle du dragon trompé la vigilance ?

Ce peuple que la terre enfantoit tout armé,

Qui de vous l'eût défait, si Jason n'eût aimé ?

Maintenant qu'un exil m'interdit ma patrie,

Créuse est le sujet de mon idolâtrie ;

Et j'ai trouvé l'adresse, en lui faisant la cour,

De relever mon sort sur les ailes d'amour.

P O L L U X.

Que parlez-vous d'exil ? La haine de Pélie...

J A S O N.

Me fait, tout mort qu'il est, fuir de la Thessalie.

P O L L U X.

Il est mort ?

J A S O N.

Écoutez, & vous saurez comment
Son trépas seul m'oblige à cet éloignement.Après six ans passés depuis notre voyage
Dans les plus grands plaisirs qu'on goûte au mariage,
Mon pere tout caduc émuant ma pitié,
Je conjurai Médée au nom de l'amitié...

P O L L U X.

J'ai su comme son art forçant les destinées
Lui rendit la vigueur de ses jeunes années ;
Ce fut, s'il m'en souvient, ici que je l'appris,
D'où soudain un voyage en Afrique entrepris
Fait que nos deux séjours divisés par Neptune,
Je n'ai point su depuis quelle est votre fortune.
Je n'en fais qu'arriver.

J A S O N.

Apprenez donc de moi
Le sujet qui m'oblige à lui manquer de foi,
Malgré l'aversion d'entre nos deux familles
De mon tyran Pélie elle gagne les filles ;
Et leur feint de ma part tant d'outrages reçus,
Que ces foibles esprits sont aisément déçus.

Elle fait amitié, leur promettre des merveilles;
 Du pouvoir de son art leur remplit les oreilles;
 Et pour mieux leur montrer comme il est infini,
 Leur étale sur-tout mon pere rajeuni.
 Pour épreuve, elle égorge un bétier à leurs vûes;
 Le plonge en un bain d'eaux & d'herbes inconnues,
 Lui forme un nouveau sang avec cette liqueur,
 Et lui rend d'un agneau la taille & la vigueur.
 Les sœurs crient miracle, & chacune ravie
 Conçoit pour son vieux pere une pareille envie;
 Veut un effet pareil, le demande, & l'obtient;
 Mais chacune à son but. Cependant la nuit vient;
 Médée après le coup d'une si belle amorce,
 Prépare de l'eau pure, & des herbes sans force;
 Redouble le sommeil des gardes & du roi,
 La suite au seul récit me fait trembler d'effroi.
 A force de pitié ces filles inhumaines,
 De leur pere endormi vont épuiser les veines;
 Leur tendresse crédule à grands coups de couteau
 Prodigue ce vieux sang, & fait place au nouveau;
 Le coup le plus mortel s'impute à grand service,
 On nomme pitié ce cruel sacrifice,
 Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras,
 Croiroit commettre un crime à n'en commettre pas.
 Médée est éloquente à leur donner courage,
 Chacune toutefois tourne ailleurs son visage,
 Une secrète horreur condamne leur dessein,
 Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

POLLUX.

A me représenter ce tragique spectacle,
 Qui fait un parricide, & promet un miracle,
 J'ai de l'horreur moi-même, & ne puis concevoir
 Qu'un esprit jusques-là se laisse décevoir.

JASON.

Ainsi mon pere Jason recouvra sa jeunesse;
 Mais oyez le surplus. Ce grand ourage cesse,
 L'épouvante

L'épouvante les prend, Médée en raille, & suit.
 Le jour découvre à tous les crimes de la nuit,
 Et pour vous épargner un discours inutile,
 Acaste nouveau roi fait mutiner la ville,
 Nomme Jason l'auteur de cette trahison,
 Et pour venger son pere assiéger ma maison.
 Mais j'étois déjà loin aussi bien que Médée,
 Et ma famille enfin à Corinthe abordée,
 Nous saluons Créon, dont la bénignité
 Nous promet contre Acaste un lieu de sûreté.
 Que vous dirai-je plus? Mon bonheur ordinaire
 M'acquiert les volontés de la fille & du pere,
 Si bien que de tous deux également chéri,
 L'un me veut pour son gendre, & l'autre pour mari.
 D'un rival couronné les grandeurs souveraines,
 La majesté d'Agée, & le sceptre d'Athènes,
 N'ont rien à leur avis de comparable à moi,
 Et banni que je suis, je leur suis plus qu'un roi.
 Je vois trop ce bonheur, mais je le dissimule,
 Et bien que pour Créuse un pareil feu me brûle,
 Du devoir conjugal je combats mon amour,
 Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.
 Acaste cependant menace d'une guerre,
 Qui doit perdre Créon & dépeupler sa terre;
 Puis changeant tout-à-coup ses résolutions,
 Il propose la paix sous des conditions.
 Il demande d'abord & Jason & Médée,
 On lui refuse l'un, & l'autre est accordée;
 Je l'empêche, on débat, & je fais tellement
 Qu'enfin il se réduit à son bannissement.
 De nouveau je l'empêche, & Créon me refuse,
 Et pour m'en consoler il m'offre sa Créuse.
 Qu'eussé-je fait, Pollux, en cette extrémité
 Qui commettoit ma vie avec ma loyauté?
 Car sans doute, à quitter l'utile pour l'honnête,
 La paix alloit se faire aux dépens de ma tête,
 P. Corn. Tome III.

Ce mépris insolent des offres d'un grand roi
 Aux mains d'un ennemi livroit Médée & moi.
 Je l'eusse fait pourtant si je n'eusse été pere,
 L'amour de mes enfans m'a fait l'ame légère,
 Ma perte étoit la leur, & cet hymen nouveau
 Avec Médée & moi les tire du tombeau,
 Eux seuls m'ont fait résoudre, & la paix s'est conclue.

POLLUX.

Bien que de tous côtés l'affaire résolue,
 Ne laisse aucune place aux conseils d'un ami,
 Je ne puis toutefois l'approuver qu'à demi.
 Sur quoi que vous fondiez un traitement si rude,
 C'est montrer pour Médée un peu d'ingratitude;
 Ce qu'elle a fait pour vous est mal récompensé.
 Il faut craindre après tout son courage offensé,
 Vous savez mieux que moi ce que peuvent ses charmes.

JASON.

Ce sont à sa fureur d'épouvantables armes;
 Mais son bannissement nous en va garantir.

POLLUX.

Gardez d'avoir sujet de vous en repentir.

JASON.

Quoi qu'il puisse arriver, ami, c'est chose faite.

POLLUX.

La termine le ciel comme je le souhaite.
 Permettez cependant qu'afin de m'acquitter
 J'aie trouver le roi pour l'en féliciter.

JASON.

Je vous y conduirois, mais j'attens ma princesse
 Qui va sortir du temple.

POLLUX.

Adieu. L'amour vous presse;
 Et je serois marri qu'un soin officieux
 Vous fit perdre pour moi des temps si précieux.

SCENE II.

JASON seul.

D E puis que mon esprit est capable de flamme,
 Jamais un trouble égal n'a confondu mon ame.
 Mon cœur qui se partage en deux affections,
 Se laisse déchirer à mille passions.
 Je dois tout à Médée, & je ne puis sans honte
 Et d'elle & de ma foi tenir si peu de compte:
 Je dois tout à Créon, & d'un si puissant roi
 Je fais un ennemi si je garde ma foi:
 Je regrette Médée, & j'adore Créuse,
 Je vois mon crime en l'une, en l'autre mon excuse,
 Et dessus mon regret mes desirs triomphans
 Ont encor le secours du soin de mes enfans.
 Mais la princesse vient, l'éclat d'un tel visage
 Du plus constant du monde attireroit l'hommage,
 Et semble reprocher à ma fidélité
 D'avoir osé tenir contre tant de beauté.

SCENE III.

CRÉUSE, JASON, CLÉONE.

JASON.

O Ue votre zèle est long, & que d'impatience
 Il donne à votre amant qui meurt en votre absence!

CRÉUSE.

Je n'ai pas fait pourtant au ciel beaucoup de vœux;
 Ayant Jason à moi, j'ai tout ce que je veux.

Et moi, puis-je espérer l'effet d'une priere ;
 Que ma flamme tiendrait à saveur singuliere ?
 Au nom de votre amour sauvez deux jeunes fruits ;
 Que d'un premier hymen la couche m'a produits,
 Employez-vous pour eux, faites auprès d'un pere
 Qu'ils ne soient point compris dans l'exil de leur mere ;
 C'est lui seul qui bannit ces petits malheureux ;
 Puisque dans les traités il n'est point parlé d'eux.

C R É U S E.

J'avois déjà parlé de leur tendre innocence,
 Et vous y servirez de toute ma puissance,
 Pourvu qu'à votre tour vous m'accordiez un point
 Que jusques à tantôt je ne vous dirai point.

J A S O N.

Dites, & quel qu'il soit, que ma reine en dispose.

C R É U S E.

Si je puis sur mon pere obtenir quelque chose,
 Vous le saurez après, je ne veux rien pour rien.

C L É O N E.

Vous pourrez au palais suivre cet entretien,
 On ouvre chez Médée, ôtez-vous de sa vue,
 Vos présences rendroient sa douleur plus émue,
 Et vous seriez marris que cet esprit jaloux
 Mêlât son amertume à des plaisirs si doux.

S C E N E I V.

M E D É E seule.

Souverains protecteurs des loix de l'hyménée,
 Dieux, garans de la foi que Jason m'a donnée,
 Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur,
 Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,

Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
 Et m'aidez à venger cette commune injure :
 S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
 Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment.

Et vous, troupe savante en noires barbaries,
 Filles de l'Achéron, pestes, larves, furies,
 Fieres sœurs, si jamais notre commerce étroit
 Sur vous & vos serpens me donna quelque droit,
 Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes,
 Et les mêmes tourmens dont vous génez les ames :
 Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers,
 Pour mieux agir pour moi faites trêve aux enfers,
 Apportez-moi du fond des antres de Mégere
 La mort de ma rivale & celle de son pere ;
 Et si vous ne voulez mal servir mon courroux,
 Quelque chose de pis pour mon perfide époux.
 Qu'il coure vagabond de province en province,
 Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince,
 Banni de tous côtés, sans biens & sans appui,
 Accablé de frayer, de misère, d'ennui,
 Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse ;
 Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice,
 Et que mon souvenir, jusques dans le tombeau,
 Attache à son esprit un éternel bourreau.
 Jason me répudie ! Et qui l'auroit pu croire ?
 S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire ?
 Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?
 M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?
 Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
 Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?
 Quoi ? Mon pere trahi, les élémens forcés,
 D'un frere dans la mer les membres dispersés,
 Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?
 Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
 Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir,
 Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?

Tu t'abusas, Jason, je suis encore moi-même,
 Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
 Je le ferai par haine, & je veux pour le moins,
 Qu'un forfait nous sépare ainsi qu'il nous a joints,
 Que mon sanglant divorce en meurtres, en carnage,
 S'égale aux premiers jours de notre mariage:
 Et que notre union que rompt ton changement
 Trouve une fin pareille à son commencement.
 Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du pere,
 N'est que le moindre effet qui suivra ma colere;
 Des crimes si légers furent mes coups d'essai,
 Il faut bien autrement montrer ce que je fais,
 Il faut faire un chef-d'œuvre, & qu'un dernier ouvrage
 Surpasse de bien loin ce foible apprentissage.

Mais pour exécuter tout ce que j'entreprends
 Quels dieux me fourniront des secours assez grands?
 Ce n'est plus vous, enfers, qu'ici je sollicite,
 Vos feux sont impuissans pour ce que je médite.
 Auteur de ma naissance, aussi bien que du jour,
 Qu'à regret tu dépars à ce fatal séjour,
 Soleil, qui vois l'adroit qu'on va faire à ta race,
 Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place,
 Accorde cette grâce à mon desir bouillant,
 Je veux cheoir sur Corinthe avec ton char brûlant.
 Mais ne crains pas de chute à l'univers funeste,
 Corinthe consumé garantira le reste,
 De mon juste courroux les implacables vœux
 Dans ses odieux murs arrêteront tes feux,
 Créon en est le prince, & prend Jason pour gendre:
 C'est assez mériter d'être réduit en cendre,
 D'y voir réduit tout l'Isthme afin de l'en punir,
 Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

S C E N E V.

M E D E E , N É R I N E.

M E D E E.

HÉ bien, Nérine, à quand, à quand cet hyménée?
 En ont-ils choisi l'heure? En fais-tu la journée?
 N'en as-tu rien appris? N'as-tu point vu Jason?
 N'appréhende-t-il rien après sa trahison?
 Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre?
 S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre;
 Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
 De mes ressentimens peut monter la fureur.

N É R I N E.

Modérez les bouillons de cette violence,
 Et laissez déguiser vos douleurs au silence.
 Quoi, Madame! Est-ce ainsi qu'il faut dissimuler;
 Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air?
 Les plus ardens transports d'une haine connue
 Ne sont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue,
 Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir
 Pour repousser vos coups, ou pour les prévenir.
 Qui peut sans s'émouvoir supporter une offense,
 Peut mieux prendre à son point le temps de sa vengeance;
 Et sa feinte douceur sous un appas mortel,
 Méne insensiblement sa victime à l'autel.

M E D E E.

Tu veux que je me taise & que je dissimule!
 Nérine, porte ailleurs ce conseil ridicule,
 L'ame en est incapable de moindres malheurs,
 Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.

Jaton m'a fait trahir mon pays & mon pere ;
Et me laisse au milieu d'une terre étrangère ;
Sans support, sans amis, sans retraite, sans bien ;
La haine de son peuple, & la haine du mien ;
Nérine, après cela veux-tu que je me taise ?
Ne dois-je point encor en témoigner de la haine,
De ce royal hymen souhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes soins à servir son amour ?

NÉRINE.

Madame, pensez mieux à l'éclat que vous faites,
Quelque juste qu'il soit, regardez où vous êtes,
Considérez qu'à peine un esprit plus remis
Vous tient en sûreté parmi vos ennemis.

MÉDÉE.

L'ame doit se roidir plus elle est menacée ;
Et contre la fortune aller tête baissée,
La choquer hardiment, & sans craindre la mort
Se présenter de front à son plus rude effort.
Cette lâche ennemie a peur des grands courages ;
Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

NÉRINE.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir ?

MÉDÉE.

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi,
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Moi, dis-je, & c'est assez.

NÉRINE.

Quoi ? Vous seule, Madame ?

MÉDÉE.

Oui, tu vois en moi seule & le fer, & la flamme,

Moi,

Et la terre, & la mer, & l'enfer, & les cieux,
Et le sceptre des rois, & le foudre des dieux.

NÉRINE.

L'impétueuse ardeur d'un courage sensible
A vos ressentimens figure tout possible ;
Mais il faut craindre un roi fort de tant de sujets.

MÉDÉE.

Mon pere qui l'étoit rompit-il mes projets ?

NÉRINE.

Non, mais il fut surpris, & Créon se défie.
Fuyez, qu'à ses soupçons il ne vous sacrifie.

MÉDÉE.

Las ! Je n'ai que trop fui ; cette infidélité
D'un juste châtement punit ma lâcheté.
Si je n'eusse point fui pour la mort de Pélée ;
Si j'eusse tenu bon dedans la Thessalie,
Il n'eût point vu Créuse, & cet objet nouveau
N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

NÉRINE.

Fuyez encor, de grace.

MÉDÉE.

Oui, je fuirai, Nérine ;

Mais avant de Créon on verra la ruine.
Je brave la fortune, & toute sa rigueur
En m'ôtant un mari ne m'ôte pas le cœur.
Sois seulement fidèle, & sans te mettre en peine,
Laisse agir pleinement mon savoir & ma haine.

NÉRINE.

[seule.]

Madame... Elle me quitte au lieu de m'écouter ;
Ces violens transports la vont précipiter,
D'une trop juste ardeur l'Inexorable envie
Lui fait abandonner le fouci de sa vie.
Tâchons encore un coup d'en divertir le cours,
Apaiser sa fureur c'est conserver ses jours.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, NÉRINE.

NÉRINE.

B IEN qu'un péril certain suive votre entreprise,
Assurez-vous sur moi, je vous suis toute acquise,
Employez mon service aux flammes, au poison,
Je ne refuse rien, mais épargnez Jason.
Votre aveugle vengeance une fois assouvie,
Le regret de sa mort vous coûtera la vie,
Et les coups violens d'un rigoureux ennui...

MÉDÉE.

Cesse de m'en parler, & ne crains rien pour lui,
Ma fureur jusques-là n'oseroit me séduire,
Jason m'a trop coûté pour le vouloir détruire,
Mon courroux lui fait grâce, & ma première ardeur
Soutient son intérêt au milieu de mon cœur.
Je crois qu'il m'aime encore, & qu'il nourrit en l'âme
Quelques restes secrets d'une si belle flamme,
Il ne fait qu'obéir aux volontés d'un roi,
Qui l'arrache à Médée en dépit de sa foi.
Qu'il vive, & s'il se peut, que l'ingrat me demeure,
Sinon, ce m'est assez que sa Créuse meure,
Qu'il vive cependant, & jouisse du jour
Que lui conserve encor mon immuable amour.
Créon seul & sa fille ont fait la perfidie,
Eux seuls termineront toute la tragédie,
Leur perte achèvera cette fatale paix.

NÉRINE.

Contenez-vous, Madame, il sort de son palais.

SCÈNE II.

CRÉON, MÉDÉE, NÉRINE,
SOLDATS.

CRÉON.

Q uoi ! Je te vois encore ! Avec quelle impudence
Peux-tu sans t'effrayer soutenir ma présence ?
Ignorez-tu l'arrêt de ton bannissement ?
Fais-tu si peu de cas de mon commandement ?
Voyez comme elle s'enfle & d'orgueil, & d'audace,
Ses yeux ne sont que feu, ses regards que menace.
Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.
Va, purge mes états d'un tel monstre que toi,
Délivre mes sujets & moi-même de crainte.

MÉDÉE.

De quoi m'accuse-t-on ? Quel crime, quelle plainte
Pour mon bannissement vous donne tant d'ardeur ?

CRÉON.

Ah ! L'innocence même, & la même candeur !
Médée est un miroir de vertu signalée,
Quelle inhumanité de l'avoir exilée !
Barbare, as-tu si-tôt oublié tant d'horreurs ?
Repasse tes forfaits, repasse tes fureurs,
Et de tant de pays nomme quelque contrée,
Dont tes méchanchetés te permettent l'entrée.
Toute la Thessalie en armes te poursuit,
Ton père te déteste, & l'univers te fuit :
Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines,
Et sur mon peuple & moi faire tomber tes peines ?

Va pratiquer ailleurs tes noires actions,
J'ai racheté la paix à ces conditions.

M E D E E.

Lâche paix, qu'entre vous, sans m'avoir écoutée ;
Pour m'arracher mon bien, vous avez complotée,
Paix, dont le déshonneur vous demeure éternel.
Quiconque sans l'ouïr condamne un criminel,
Son crime eût-il cent fois mérité le supplice,
D'un juste châtement il fait une injustice.

C R É O N.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité,
Avant que l'égorger tu l'avois écouté ?

M E D E E.

Écoute-t-il Jason, quand sa haine couverte
L'envoya sur nos bords se livrer à sa perte ?
Car comment voulez-vous que je nomme un dessein
Au-dessus de sa force & du pouvoir humain ?
Apprenez qu'elle étoit cette illustre conquête,
Et de combien de morts j'ai garanti sa tête.

Il falloit mettre au joug deux taureaux furieux ;
Des tourbillons de feu s'élançoient de leurs yeux,
Et leur maître Vulcain pouffoit par leur haieine
Un long embrasement dessus toute la plaine :
Eux domtés, on entroit en de nouveaux hazards,
Il falloit labourer les tristes champs de Mars,
Et des dents d'un serpent ensenecrer la terre,
Dont la stérilité fertile pour la guerre
Produisoit à l'instant des escadrons armés
Contre la même main qui les avoit semés.
Mais quoi qu'eût fait contre eux une valeur parfaite ;
La toison n'étoit pas au bout de leur désaite :
Un dragon enivré des plus mortels poisons,
Qu'ensafant les péchés de toutes les saisons,
Vomissant mille traits de sa gorge enflammée,
La gardoit beaucoup mieux que toute cette armée.

Jamais étoile, lune, aurore, ni soleil
Ne virent abaïsser sa paupière au sommeil.
Je l'ai seule assoupi, seule j'ai par mes charmes
Mis au joug les taureaux, & défait les gendarmes.
Si lors à mon devoir mon desir limité
Eût conservé ma gloire & ma fidélité,
Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenoit Jason & tous vos Argonautes ?
Sans moi ce vaillant chef que vous m'avez ravi,
Fût péri le premier, & tous l'auroient suivi.
Je ne me repens point d'avoir par mon adresse
Sauvé le sang des dieux & la fleur de la Grèce ;
Zéthés, & Calais, & Pollux, & Castor,
Et le charmant Orphée, & le sage Nestor,
Tous vos héros enfin tiennent de moi la vie :
Je vous les verrai tous posséder sans envie,
Je vous les ai sauvés, je vous les cède tous ;
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en soyez point jaloux ;
Pour de si bons effets laissez-moi l'infidèle,
Il est mon crime seul, si je suis criminelle,
Aimer cet inconstant, c'est tout ce que j'ai fait ;
Si vous me punissiez, rendez-moi mon forfait.
Est-ce user comme il faut d'un pouvoir légitime,
Que me faire coupable, & jouir de mon crime ?

C R É O N.

Va te plaindre à Colchos.

M E D E E.

Le retour m'y plaira,
Que Jason m'y remette ainsi qu'il m'en tira,
Je suis prête à partir sous la même conduite
Qui de ces lieux aimés précipita ma fuite.
O d'un injuste affront les coups les plus cruels !
Vous faites différence entre deux criminels !
Vous voulez qu'on l'honore, & que de deux complices
L'un ait votre couronne, & l'autre des supplices.

Cesse de plus mêler ton intérêt au sien,
 Ton Jason pris à part est trop homme de bien,
 Le séparant de toi sa défense est facile,
 Jamais il n'a trahi son pere ni sa ville,
 Jamais sang innocent n'a fait rougir ses mains,
 Jamais il n'a prêté son bras à tes desseins,
 Son crime, s'il en a, est de t'avoir pour femme;
 Laisse-le s'affranchir d'une honteuse flamme,
 Rens-lui son innocence en t'éloignant de nous,
 Porte en d'autres climats ton insolent courroux,
 Tes herbes, tes poisons, ton cœur impitoyable,
 Et tout ce qui jamais a fait Jason coupable.

M E D E E.

Peignez mes actions plus noires que la nuit,
 Je n'en ai que la honte, il en a tout le fruit.
 Ce fut en sa faveur que ma savante audace
 Immola son tyran par les mains de sa race,
 Joignez-y mon pays & mon frere, il suffit
 Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à son profit.
 Mais vous les saviez tous quand vous m'avez reçue,
 Votre simplicité n'a point été déguée;
 En ignoriez-vous un, quand vous m'avez promis
 Un rempart assuré contre mes ennemis?
 Ma main saignante encor du meurtre de Pélée,
 Soulevait contre moi toute la Thessalie,
 Quand votre cœur sensible à la compassion,
 Malgré tous mes forfaits, prit ma protection.
 Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,
 C'est trop peu que l'exil, ma mort est légitime:
 Sinon à quel propos me traitez-vous ainsi?
 Je suis coupable ailleurs, mais innocent ici.

CRÉON.

Je ne veux plus ici d'une telle innocence,
 Ni souffrir en ma cour ta fatale présence.
 Va...

Dieux, justes vengeurs!

CRÉON.

Va, dis-je, en d'autres lieux,
 Par tes cris importuns solliciter les dieux.
 Laisse-nous tes enfans, je serois trop sévère
 Si je les punissois des crimes de leur mere;
 Et bien que je le pusse avec juste raison,
 Ma fille les demande en faveur de Jason.

M E D E E.

Barbare humanité qui m'arrache à moi-même,
 Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime!
 Si Jason & Créuse ainsi l'ont ordonné,
 Qu'ils me rendent le sang que je leur ai donné.

CRÉON.

Ne me réplique plus, suis la loi qui t'est faite,
 Prépare ton départ, & pense à ta retraite.
 Pour en délibérer, & choisir le quartier,
 De grace, ma bonté te donne un jour entier,

M E D E E.

Quelle grace!

CRÉON.

Soldats, remettez-la chez elle.
 Sa contestation deviendroit éternelle.

SCENE III.

CRÉON seul.

Quel indomtable esprit! Quel arrogant maintien
 Accompagnait l'orgueil d'un si long entretien!
 A-t-elle rien fléchi de son humeur altière?
 A-t-elle pu descendre à la moindre prière?

Et le sacré respect de ma condition
En a-t-il arraché quelque soumission?

SCENE IV.

CRÉON, JASON, CRÉUSE,
CLÉONE.

TE voilà sans rivale, & mon pays sans guerres,
Ma fille, c'est demain qu'elle sort de nos terres,
Nous n'avons désormais que craindre de sa part;
Acalte est satisfait d'un si proche départ,
Et si tu peux calmer le courage d'Égée,
Qui voit par notre choix son ardeur négligée,
Fais état que demain nous assure à jamais,
Et dedans & dehors, une profonde paix.

CRÉUSE.

Je ne crois pas, Seigneur, que ce vieux roi d'Athènes,
Voyant aux mains d'autrui, le fruit de tant de peines,
Mêle tant de foiblesse à son ressentiment,
Que son premier courroux se dissipe aisément.
J'espère toutefois qu'avec un peu d'adresse
Je pourrai le résoudre à perdre une maîtresse,
Dont l'âge peu sortable & l'inclination
Répondoient assez mal à son affection.

JASON.

Il doit vous témoigner par son obéissance
Combien sur son esprit vous avez de puissance,
Et s'il s'obstine à suivre un injuste courroux,
Nous saurons, ma Princesse, en rabattre les coups,
Et nos préparatifs contre la Thessalie
Ont trop de quoi punir sa flamme & sa folie.

CRÉON.

Nous n'en viendrons pas là. Regarde seulement
A le payer d'estime & de remerciement.
Je voudrais pour tout autre un peu de raillerie,
Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie :
Mais le trône soutient la majesté des rois
Au-dessus du mépris, comme au-dessus des loix.
On doit toujours respect au sceptre, à la couronne;
Remets tout, si tu veux, aux ordres que je donne,
Je saurai l'appaiser avec facilité,
Si tu ne te défends qu'avec civilité.

SCENE V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE.

JASON.

Ou ne vous dois-je point pour cette préférence
Où mes desirs n'osoient porter mon espérance ?
C'est bien me témoigner un amour infini,
De mépriser un roi pour un pauvre banni.
A toutes ses grandeurs préférer ma misère !
Tourner en ma faveur les volontés d'un père !
Garantir mes enfans d'un exil rigoureux !

CRÉUSE.

Qu'a pu faire de moindre un courage amoureux ?
La fortune a montré dedans votre naissance
Un trait de son envie, ou de son impuissance,
Elle devoit un sceptre au sang dont vous naîsez,
Et sans lui vos vertus le méritoient assez.
L'amour qui n'a pu voir une telle injustice,
Supplée à son défaut, ou punit sa malice,
Et vous donne au plus fort de vos adversités
Le sceptre que j'attens ; & que vous méritez.

P. Corn. Tome III.

K

La gloire m'en demeure, & les races futures
Comptant notre hyménée entre vos aventures,
Vanteront à jamais mon amour généreux
Qui d'un si grand héros rompt le sort malheureux.

Après tout cependant riez de ma foiblesse.
Prête de posséder le phénix de la Grèce,
La fleur de nos guerriers, le sang de tant de dieux,
La robe de Médée a donné dans mes yeux;
Mon caprice à son lustre attachant mon envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie;
C'est ce qu'ont prétendu mes desseins relevés
Pour le prix des enfans que je vous ai sauvés.

JASON.

Que ce prix est léger pour un si bon office!
Il y faut toutefois employer l'artifice,
Ma jalouse en fureur n'est pas femme à souffrir
Que ma main l'en dépouille afin de vous l'offrir;
Des trésors dont son pere épuise la Scythie
C'est tout ce qu'elle a pris quand elle en est sortie.

CRÉUSE.

Qu'elle a fait un beau choix! Jamais éclat pareil
Ne sema dans la nuit les clartés du soleil.
Les perles avec l'or confusément mêlées,
Mille pierres de prix sur ses bords étalées,
D'un mélange divin éblouissent les yeux;
Jamais rien d'approchant ne se fit en ces lieux.
Pour moi, tout aussi-tôt que je l'en vis parée,
Je ne fis plus d'état de la toison dorée,
Et dûs-je vous vous-même en être un peu jaloux,
J'en eus presque envie aussi-tôt que de vous.
Pour apaiser Médée & réparer sa perte,
L'épargne de mon pere entièrement ouverte
Lui met à l'abandon tous les trésors du roi,
Pourvu que cette robe & Jason soient à moi.

N'en doutez point, ma reine, elle vous est acquise,
Je vais chercher Nérine, & par son entremise
Obtenir de Médée avec dextérité
Ce que refuseroit son courage irrité.
Pour elle, vous savez que j'en suis les approches,
J'aurois peine à souffrir l'orgueil de ses reproches,
Et je me connois mal, ou dans notre entretien
Son courroux s'allumant allumeroit le mien.
Je n'ai point un esprit complaisant à sa rage,
Jusques à supporter sans réplique un outrage,
Et ce seroient pour moi d'éternels déplaisirs
De reculer par là l'effet de vos desirs.

Mais sans plus de discours, d'une maison voisine
Je vais prendre le temps que sortira Nérine;
Souffrez, pour avancer votre contentement,
Que malgré mon amour je vous quitte un moment.

CLÉONE.

Madame, j'apperçois venir le roi d'Athènes.

CRÉUSE.

Allez donc, votre vûe augmenteroit ses peines.

CLÉONE.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

CRÉUSE.

Ma bouche accortement saura s'en acquitter.

SCÈNE VI.

ÆGÉE, CRÉUSE, CLÉONE.

ÆGÉE.

Sur un bruit qui m'étonne & que je ne puis croire;
Madame, mon amour jaloux de votre gloire,

K ij.

Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord ;
 Par un honteux hymen , de l'arrêt de ma mort.
 Votre peuple en frémit , votre cour en murmure ,
 Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure ,
 Qu'un fugitif , un traître , un meurtrier de rois
 Lui donne à l'avenir des princes & des loix.
 Il ne peut endurer que l'horreur de la Grece
 Pour prix de ses forfaits épouse sa princesse ,
 Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur ,
 Femme d'un assassin & d'un empoisonneur.

CRÉUSE.

Laissez agir , grand roi , la raison sur votre ame ,
 Et ne le chargez point des crimes de sa femme.
 J'épouse un malheureux , & mon pere y consent ;
 Mais prince , mais vaillant , & sur-tout innocent.
 Non pas que je ne faille en cette préférence ,
 De votre rang au sien je fais la différence :
 Mais si vous connoissez l'amour & ses ardeurs ,
 Jamais pour son objet il ne prend les grandeurs ;
 Avouez que son feu n'en veut qu'à la personne ,
 Et qu'en moi vous n'aimiez rien moins que ma couronne.
 Souvent je ne sai quoi qu'on ne peut exprimer
 Nous surprend , nous emporte , & nous force d'aimer ,
 Et souvent sans raison les objets de nos flammes
 Frappent nos yeux ensemble , & faisoient nos ames.
 Ainsi nous avons vu le souverain des dieux
 Au mépris de Junon aimer en ces bas lieux ;
 Vénus quitter son Mars , & négliger sa prise ,
 Tantôt pour Adonis , & tantôt pour Anchise ,
 Et c'est peut-être encore avec moins de raison
 Que , bien que vous m'aimiez , je me donne à Jason.
 D'abord dans mon esprit vous eûtes ce partage ,
 Je vous estimai plus , & l'aimai davantage.

ÆGÉE.

Gardez ces complimens pour de moins enflammés ;
 Et ne m'estimez point qu'autant que vous m'aimez.

Que me sert cet aveu d'une erreur volontaire ?
 Si vous croyez faillir , qui vous force à le faire ?
 N'accusez point l'amour ni son aveuglement ,
 Quand on connoît sa faute , on manque doublement.

CRÉUSE.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcusable ,
 Je ne veux plus , Seigneur me confesser coupable.
 L'amour de mon pays & le bien de l'état
 Me défendoient l'hymen d'un si grand potentat.
 Il m'eût fallu soudain vous suivre en vos provinces ,
 Et priver mes sujets de l'aspect de leurs princes ;
 Votre sceptre pour moi n'est qu'un pompeux exil.
 Que me sert son éclat , & que me donne-t-il ?
 M'élève-t-il d'un rang plus haut que souveraine ,
 Et sans le posséder ne me vois-je pas reine ?
 Graces aux immortels , dans ma condition
 J'ai de quoi m'assouvir de cette ambition ,
 Je ne veux point changer mon sceptre contre un autre ,
 Je perdrais ma couronne en acceptant la vôtre ,
 Corinthe est bon sujet , mais il veut voir son roi ,
 Et d'un prince éloigné rejetteroit la loi.
 Joignez à ces raisons qu'un pere un peu sur l'âge ,
 Dont ma seule présence adoucit le vœuage ,
 Ne sauroit se résoudre à séparer de lui ,
 De ses débiles ans l'espérance & l'appui ,
 Et vous reconnoîtrez que je ne vous préfère
 Que le bien de l'état , mon pays & mon pere.
 Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux ;
 Mais comme ces raisons sont peu d'effet sur vous ,
 Afin de redonner le repos à votre ame ,
 Souffrez que je vous quitte.

SCENE VII.

E G È E *seul.***A**llez, allez, Madame:

Étaler vos appas, & vanter vos mépris
 A l'infame forcier qui charme vos esprits.
 De cette indignité faites un mauvais conte,
 Riez de mon ardeur, riez de votre honte,
 Favorisez celui de tous vos courtisans
 Qui raillera le mieux le déclin de mes ans.
 Vous jouerez fort peu d'une telle insolence;
 Mon amour outragé court à la violence,
 Mes vaisseaux à la rade assez proches du port
 N'ont que trop de soldats à faire un coup d'effort.
 La jeunesse me manque, & non pas le courage:
 Les rois ne perdent point les forces avec l'âge,
 Et l'on verra peut-être avant ce jour fini
 Ma passion vengée, & votre orgueil puni.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

N É R I N E.

MALHEUREUX instrument du malheur qui nous
 presse,

Que j'ai pitié de toi, déplorable princesse!
 Avant que le soleil ait fait encore un tour,
 Ta perte inévitable achève ton amour.

Ton destin te trahit, & ta beauté fatale
 Sous l'appas d'un hymen t'expose à ta rivale;
 Ton sceptre est impuissant à vaincre son effort,
 Et le jour de sa fuite est celui de ta mort.
 Sa vengeance à la main elle n'a qu'à résoudre,
 Un mor du haut des cieux fait descendre la foudre,
 Les mers pour noyer tout n'attendent que sa loi,
 La terre offre à s'ouvrir sous le palais du roi,
 L'air tient les vents tout prêts à suivre sa colere,
 Tant la nature esclave a peur de lui déplaire:
 Et si ce n'est assez de tous les éléments,
 Les enfers vont sortir à ses commandemens.

Moi, bien que mon devoir m'attache à son service,
 Je lui prête à regret un silence complice,
 D'un louable desir mon cœur sollicité
 Lui feroit avec joie une infidélité:
 Mais loin de s'arrêter sa rage découverte
 A celle de Créuse ajouterait ma perte,
 Et mon funeste avis ne serviroit de rien,
 Qu'à confondre mon sang dans les bouillons du sien.

D'un mouvement contraire à celui de mon ame
La crainte de la mort m'ôte celle du blâme,
Et ma timidité s'efforce d'avancer
Ce que hors du péril je voudrois traverser.

S C E N E I I.

J A S O N , N É R I N E.

NÉRINE, hé bien, que dit, que fait notre exilée ?
Dans ton cher entretien s'est-elle consolée ?
Veut-elle bien céder à la nécessité ?

N É R I N E.

Je trouve en son chagrin moins d'animosité.
De moment en moment son ame plus humaine
Abaisse sa colere, & rabat de sa haine,
Déjà son déplaisir ne nous veut plus de mal.

J A S O N.

Fais-lui prendre pour tous un sentiment égal.
Toi, qui de mon amour connoissois la tendresse ;
Tu peux connoître aussi quelle douleur me presse ;
Je me sens déchirer le cœur à son départ,
Créuse en ses malheurs prend même quelque part,
Ses pleurs en ont coulé, Créon même en soupire,
Lui préfère à regret le bien de son empire :
Et si dans son adieu son cœur moins irrité
En vouloit mériter la libéralité,
Si jusques-là Médée appaisoit ses menaces,
Qu'elle eût soin de partir avec ses bonnes grâces ;
Je sai, comme il est bon, que ses trésors ouverts
Lui seroient sans réserve entièrement offerts,
Et malgré les malheurs où le sort l'a réduite,
Soulageroient sa peine, & soutiendroient sa fuite.

N É R I N E.

Puisqu'il faut se résoudre à ce bannissement,
Il faut en adoucir le mécontentement,
Cette offre y peut servir, & par elle j'espère
Avec un peu d'adresse apaiser sa colere.
Mais d'ailleurs toutefois n'attendez rien de moi,
S'il faut prendre congé de Créuse & du roi :
L'objet de votre amour & de sa jalousie
De toutes ses fureurs l'auroient tôt ressaisie.

J A S O N.

Pour montrer sans les voir son courage apaisé,
Je te dirai, Nérine, un moyen fort aisé,
Et de si longue main je connois ta prudence,
Que je t'en fais sans peine entière confidence.
Créon bannit Médée, & ses ordres précis
Dans son bannissement enveloppoient ses fils ;
La pitié de Créuse a tant fait vers son pere,
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mere.
Elle lui doit par eux quelque remerciement ;
Qu'un présent de sa part suive leur compliment :
Sa robe dont l'éclat sied mal à sa fortune,
Et n'est à son exil qu'une charge importune,
Lui gagneroit le cœur d'un prince libéral,
Et de tous ses trésors l'abandon général.
D'une vaine parure inutile à sa peine
Elle peut acquérir de quoi faire la reine :
Créuse, ou je me trompe, en a quelque désir,
Et je ne pense pas qu'elle pût mieux choisir.
Mais la voici qui sort, souffrez que je l'évite.
Ma rencontre la trouble, & mon aspect l'irrite.

S C E N E I I I.

MÈDÉE, JASON, NÉRINE.

NE fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux;
 C'est à moi d'en partir, recevez mes adieux.
 Accoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose.
 Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que sa cause.
 C'est pour vous que j'ai fui, c'est vous qui me chassez;
 Où me renvoyez-vous, si vous me bannissez?
 Irai-je sur le Phase, où j'ai trahi mon père;
 Apaiser de mon sang les manes de mon frère?
 Irai-je en Thessalie, où le meurtre d'un roi
 Pour victime aujourd'hui ne demande que moi?
 Il n'est point de climat, dont mon amour fatal
 N'ait acquis à mon nom la haine générale;
 Et ce qu'ont fait pour vous mon savoir & ma main,
 M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
 Ressouviens-t-en, ingrat, remers-toi dans la plaine
 Que ces taureaux affreux brûloient de leur haleine,
 Revois ce champ guerrier dont les sacrés sillons
 Élevoient contre toi de soudains bataillons;
 Ce dragon qui jamais n'eut les paupières closes;
 Et lors présente-moi Créuse, si tu l'oses.
 Qu'ai-je épargné depuis qui fût en mon pouvoir?
 Ai-je auprès de l'amour écouté mon devoir?
 Pour jeter un obstacle à l'ardente poursuite
 Dont mon pere en fureur touchoit déjà ta fuite;
 Semai-je avec regret mon frere par morceaux?
 A ce funeste objet répandu sur les eaux,
 Mon pere trop sensible aux droits de la nature,
 Quitta tous autres soins que de sa sépulture;

Et par ce nouveau crime émuant la pitié,
 J'arrêtai les effets de son inimitié.
 Prodigue de mon sang, honte de ma famille,
 Aussi cruelle sœur que déloyale fille:
 Ces titres glorieux plaisoient à mes amours,
 Je les pris sans horreur pour conserver tes jours.
 Alors certes, alors mon mérite étoit rare;
 Tu n'étois point honteux d'une femme barbare:
 Quand à ton pere usé je rendis la vigueur,
 J'avois encor tes vœux, j'étois encor ton cœur;
 Mais cette affection mourant avec Pélée,
 Dans le même tombeau se vit ensevelie:
 L'ingratitude en l'ame, & l'impudence au front;
 Une Scythe en ton lit te fut lors un affront,
 Et moi, que tes desirs avoient tant souhaitée,
 Le dragon assoupi, la toison emportée,
 Ton tyran massacré, ton pere rajeuni,
 Je devins un objet digne d'être banni.
 Tes desseins achevés, j'ai mérité ta haine,
 Il t'a fallu fortir d'une honteuse chaîne,
 Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moi
 Que le bandeau royal que j'ai quitté pour toi.

J A S O N.

Ah! Que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
 Et voir les purs motifs de ma nouvelle flamme!
 Les tendres sentimens d'un amour paternel,
 Pour sauver mes enfans me rendent criminel,
 Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce,
 Où le soin que j'ai d'eux me réduit & me force.
 Toi-même, furieuse, ai-je fait peu pour toi,
 D'arracher ton trépas aux vengances d'un roi?
 Sans moi ton insolence alloit être punie,
 A ma seule priere on ne t'a que bannie:
 C'est rendre la pareille à tes grands coups d'effort;
 Tu m'as sauvé la vie, & j'empêche ta mort.

L ij

On ne m'a que bannie ! O bonté souveraine !
C'est donc une faveur, & non pas une peine !
Je reçois une grace au lieu d'un châtiment !
Et mon exil encor doit un remerciement !

Ainsi Favare soif d'un brigand assouvie,
Il s'impute à pitié de nous laisser la vie,
Quand il n'égorge point il croit nous pardonner,
Et ce qu'il n'ôte pas il pense le donner.

J A S O N.

Tes discours dont Créon de plus en plus s'offense,
Le forceroient enfin à quelque violence.
Eloigne-toi d'ici tandis qu'il t'est permis,
Les rois ne sont jamais de foibles ennemis.

M É D É E.

A travers tes conseils je vois assez ta ruse,
Ce n'est là m'en donner qu'en faveur de Créuse ;
Ton amour déguisé d'un soin officieux
D'un objet importun veut délivrer ses yeux.

J A S O N.

N'appelle point amour un change inévitable,
Ou Créuse fait moins que le sort qui m'accable.

M É D É E.

Peux-tu bien, sans rougir, défavouer tes feux ?

J A S O N.

Hé bien, soit, ses attraits captivent tous mes vœux.
Toi, qu'un amour furtif souilla de tant de crimes,
M'oses-tu reprocher des ardeurs légitimes ?

M É D É E.

Oui, je te les reproche, & de plus...

J A S O N.

Quels forfaits ?

M É D É E.

La trahison, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.

Il manque encor ce point à mon sort déplorable,
Que de tes cruautés on me fasse coupable.

M É D É E.

Tu présumes en vain de t'en mettre à couvrir,
Celui-là fait le crime à qui le crime sert.
Que chacun indigné contre ceux de ta femme,
La traite en ses discours de méchante & d'infame :
Toi seul, dont ses forfaits ont fait tout le bonheur,
Tiens-la pour innocente, & défends son honneur.

J A S O N.

J'ai honte de ma vie, & je hais son usage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

M É D É E.

La honre généreuse & la haute vertu !
Puisque tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu ?

J A S O N.

Au bien de nos enfans, dont l'âge foible & tendre
Contre tant de malheurs ne sauroit se défendre,
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

M É D É E.

Mon ame à leur sujet redouble son courroux,
Faut-il ce déshonneur pour comble à mes misères,
Qu'à mes enfans Créuse enfin donne des freres ?
Tu vas mêler, impie, & mettre en rang pareil
Des neveux de Syphis avec ceux du soleil !

J A S O N.

Leur grandeur soutiendra la fortune des autres,
Créuse & ses enfans conserveront les nôtres.

M É D É E.

Je l'empêcherai bien, ce mélange odieux
Qui déshonore ensemble & ma race & les dieux.

J A S O N.

Lassés de tant de maux, cédon's à la fortune.

M É D É E.

Ce corps n'enferme pas une ame si commune,

Je n'ai jamais souffert qu'elle me fit la loi,
Et toujours ma fortune a dépendu de moi.

JASON.

La peur que j'ai d'un scéptre...

MÉDÉE.

Ah, cœur rempli de feinte !

Tu masques tes desirs d'un faux titre de crainte,
Un scéptre est l'objet seul qui fait ton nouveau choix.

JASON.

Veux-tu que je m'expose aux haines des deux rois,
Et que mon imprudence attire sur nos têtes,
D'un & d'autre côté, de nouvelles tempêtes ?

MÉDÉE.

Fuis-les, fuis-les tous deux, fuis Médée à ton tour,
Et gardes au moins ta foi, si tu n'as plus d'amour.

JASON.

Il est aisé de fuir, mais il n'est pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un asyle.
Qui leur résistera, s'ils viennent à s'unir ?

MÉDÉE.

Qui me résistera, si je te veux punir ?
Déloyal, auprès d'eux crains-tu si peu Médée,
Que toute leur puissance en armes débordée
Dispute contre moi ton cœur qu'ils m'ont surpris,
Et ne sois du combat que le juge & le prix :
Joins-leur, si tu le veux, mon pere & la Scythie,
En moi seule ils n'auront que trop forte partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celui des humains ?
Contre eux, quand il me plaît, j'arme leurs propres
mains,

Tu le fais, tu l'as vu, quand ces fils de la tette
Par leurs coups mutuels terminèrent leur guerre.

Misérable ! Je puis adoucir des taureaux,
La flamme m'obéit, & je commande aux eaux,
La terre tremble & les cieux, si-tôt que je les nomme ;
Et je ne puis toucher les volontés d'un homme.

Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté,
Je ne m'offense plus de ta légèreté ;
Je sens, à tes regards, décroître ma colere,
De moment en moment ma fureur se modere,
Et je cours sans regret à mon bannissement,
Puisque j'en vois sortir ton établissement.
Je n'ai plus qu'une grace à demander ensuite.
Souffre que mes enfans accompagnent ma fuite,
Que je t'admire encore en chacun de leurs traits,
Que je t'aime, & te baise en ces petits portraits,
Et que leur cher objet entretenant ma flamme,
Te présente à mes yeux aussi-bien qu'à mon ame.

JASON.

Ah ! Reprends ta colere, elle a moins de rigueur,
M'enlever mes enfans, c'est m'arracher le cœur,
Et Jupiter tout prêt à m'écraser du foudre,
Mon trépas à la main, ne pourroit m'y résoudre.
C'est pour eux que je change, & la Parque, sans eux,
Seule de notre hymen pourroit rompre les nœuds.

MÉDÉE.

Cet amour paternel qui te fournit d'excuses,
Me fait souffrir aussi que tu me les refuses,
Je ne t'en presse plus, & prête à me bannir,
Je ne veux plus de toi qu'un léger souvenir.

JASON.

Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire,
Ce seroit me trahir qu'en perdre la mémoire,
Et le mien envers toi qui demeure éternel,
T'en laisse en cet adieu le serment solennel.
Puisse briser mon chef les traits les plus sévères,
Que lancent des grands dieux les plus âpres coleres ;
Qu'ils s'unissent ensemble afin de me punir,
Si je ne perds la vie avant ton fouveuir.

SCENE IV.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

J'Y donnerai bon ordre, il est en ta puissance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance;
Je la saurai graver en tes esprits glacés,
Par des coups trop profonds pour en être effacés.

Il aime ses enfans, ce courage inflexible,
Son foible est découvert : par eux il est sensible,
Par eux mon bras armé d'une juste rigueur,
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

NÉRINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles,
N'avancez point par-là vos propres funérailles,
Contre un sang innocent pourquoi vous irriter,
Si Créuse en vos mains se vient précipiter ?
Elle-même s'y jette, & Jason vous la livre.

MÉDÉE.

Tu flattes mes desirs.

NÉRINE.

Que je cesse de vivre ;

Si ce que je vous dis n'est pure vérité.

MÉDÉE.

Ah ! Ne me tiens donc plus l'âme en perplexité.

NÉRINE.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne nous voie,
Et du palais du roi découvre notre joie :
Un dessein éventé succède rarement.

MÉDÉE.

Rentrons donc, & mettons nos secrets sûrement.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE dans sa grotte magique.

C'EST trop peu de Jason que ton œil me dérobe ;
C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale insatiable, & c'est encor trop peu,
Si, la force à la main, tu l'as sans mon aveu ;
Il faut que par moi-même elle te soit offerte,
Que perdant mes enfans j'achete encor leur perte ;
Il en faut un hommage à tes divins attraits,
Et des remerciemens au vol que tu me fais.
Tu l'auras, mon refus seroit un nouveau crime,
Mais je t'en veux parer pour être ma victime,
Et sous un faux semblant de libéralité
Solûler & ma vengeance & ton avidité.

SCENE II.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE

LE charme est achevé, tu peux entrer, Nérine ;
Mes maux dans ces poisons trouvent leur médecine ;
Vois combien de serpens à mon commandement
D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment,
Et contrains d'obéir à mes clameurs funestes,
Ont, sur ce don fatal, vomit toutes leurs pestes.

L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux,
 Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.
 Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune,
 Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
 Quand , les cheveux flottans , le bras & le pied nud,
 J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
 Vois mille autres venins ; cette liqueur épaissie
 Mêlé du sang de l'hydre avec celui de Nèsse ;
 Python eut cette langue , & ce plumage noir
 Est celui qu'une harpie en fuyant laissa choir :
 Par ce tison Althée assouvit sa colere ,
 Trop pitoyable sœur , & trop cruelle mere.
 Ce feu tomba du ciel avecque Phaëton ,
 Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéton ,
 Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
 Des taureaux de Vulcain les gorges ensouffrées,
 Enfin tu ne vois là poudres , racines , eaux ,
 Dont le pouvoir mortel n'ouvrit mille tombeaux ;
 Ce présent déceptif a bû toute leur force ,
 Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.
 Mes tyrans par leur perte apprendront que jamais...
 Mais d'où vient ce grand bruit que j'entens au palais ?

NÉRINE.

Du bonheur de Jason , & du malheur d'Agée,
 Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vengée.
 Ce généreux vieillard ne pouvant supporter
 Qu'on lui vole à ses yeux ce qu'il croit mériter,
 Et que sur sa couronne & sa persévérance
 L'exil de votre époux ait eu la préférence,
 A tâché par la force à repousser l'affront
 Que ce nouvel hymen lui porte sur le front.
 Comme cette beauté , pour lui toute de glace,
 Sur les bords de la mer contemplot la bonace,
 Il la voit mal suivie , & prend un si beau temps
 A rendre ses desirs & les vôtres contents.

De ses meilleurs soldats une troupe choisie
 Enferme la princesse , & sert sa jalousie ;
 L'effroi qui la surprend la jette en pamoison ,
 Et tout ce qu'elle peut , c'est de nommer Jason.
 Ses gardes à l'abord font quelque résistance ,
 Et le peuple leur prête une foible assistance ;
 Mais l'obstacle léger de ces débiles cœurs
 Laissoit honteusement Créuse à leurs vainqueurs,
 Déjà presque en leur bord elle étoit enlevée...

M E D E E.

Je devine la fin , mon traître Pa sauvée.

NÉRINE.

Oui, Madame , & de plus Agée est prisonnier ,
 Votre époux à son myrthe ajoute ce laurier ;
 Mais apprenez comment.

M E D E E.

N'en di pas davantage,

Je ne veux point savoir ce qu'a fait son courage ;
 Il suffit que son bras a travaillé pour nous ,
 Et rend une victime à mon juste courroux.
 Nérine , mes douleurs auroient peu d'allégeance ,
 Si cet enlèvement l'étoit à ma vengeance :
 Pour quitter son pays en est-on malheureux ?
 Ce n'est pas son exil , c'est sa mort que je veux ,
 Elle auroit trop d'honneur de n'avoir que ma peine ,
 Et de verser des pleurs pour être deux fois reine.
 Tant d'invisibles feux enfermés dans ce don ,
 Que d'un titre plus vrai j'appelle ma rançon ,
 Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

NÉRINE.

Par là vous vous vengez , & sa perte est certaine ,
 Mais contre la fureur de son pere irrité
 Où pensez-vous trouver un lieu de sûreté ?

M E D E E.

Si la prison d'Agée a suivi sa défaite ,
 Tu peux voir qu'en Pourvrant je m'ouvre une retraite.

Et que ses fers brisés, malgré leurs attentats,
 A ma protection engagent ses états.
 Dépêche seulement, & cours vers ma rivale
 Lui porter de ma part cette robe fatale.
 Mene-lui mes enfans, & fais-les, si tu peux,
 Présenter par leur pere à l'objet de ses vœux.

NÉRINE.

Mais, Madame, porter cette robe empestée
 Que de tant de poisons vous avez infectée,
 C'est pour votre Nérine un trop funeste emploi,
 Avant que sur Créuse ils agiroient sur moi.

MÉDÉE.

Ne crains pas leur vertu, mon charme la modère,
 Et lui défend d'agir que sur elle & son pere.
 Pour un si grand effet prens un cœur plus hardi,
 Et sans me répliquer fais ce que je te di,

SCENE III.

CRÉON, POLLUX, Soldats.

CRÉON.

Nous devons bien chérir cette valeur parfaite
 Qui de nos ravisseurs nous donne la défaire.
 Invincible héros, c'est à votre secours
 Que je dois désormais le bonheur de mes jours,
 C'est vous seul aujourd'hui dont la main vengeresse
 Rend à Créon sa fille, à Jason sa maîtresse,
 Met Égée en prison, & son orgueil à bas,
 Et fait mordre la terre à ses meilleurs soldats.

POLLUX.

Grand Roi, l'heureux succès de cette délivrance
 Vous est beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance.

C'est vous seul & Jason dont les bras indomtés
 Portent avec effroi la mort de tous côtés,
 Pareils à deux lions, dont l'ardente furie
 Dépeuple en un moment toute une bergerie.
 L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
 Échauffoit mon courage, & conduisoit mes mains:
 J'ai suivi, mais de loin, des actions si belles
 Qui laissoient à mon bras tant d'illustres modèles.
 Pourroit-on reculer en combattant sous vous,
 Et n'avoir point de cœur à seconder vos coups?

CRÉON.

Votre valeur qui souffre en cette repartie,
 Ote toute croyance à votre modestie;
 Mais puisque le refus d'un honneur mérité
 N'est pas un petit trait de générosité,
 Je vous laisse en jouir. Auteur de la victoire,
 Ainsi qu'il vous plaira départez-en la gloire,
 Comme elle est votre bien, vous pouvez la donner.
 Que prudemment les dieux savent tout ordonner!
 Voyez, brave guerrier, comme votre arrivée
 Au jour de nos malheurs se trouve réservée,
 Et qu'au point que le sort osoit nous menacer,
 Ils nous ont envoyé de quoi le terrasser.

Digne sang de leur roi, demi-dieu magnanime,
 Dont la vertu ne peut recevoir trop d'estime,
 Qu'avons-nous plus à craindre, & quel destin jaloux,
 Tant que nous vous aurons, s'osera prendre à nous?

POLLUX.

Appréhendez pourtant, grand prince.

CRÉON.

Et quoi?

POLLUX.

Médée;

Qui par vous de son lit se voit dépossédée.
 Je crains qu'il ne vous soit malaisé d'empêcher
 Qu'un gendre malheureux ne vous coûte bien cher.

Après l'assassinat d'un monarque & d'un frere,
 Peut-il être de sang qu'elle épargne, ou révere ?
 Accoutumée au meurtre, & savante en poison,
 Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jason,
 Et ne présumez pas, quoique Jason vous die,
 Que pour le conserver elle soit moins hardie.

CRÉON.

C'est de quoi mon esprit n'est plus inquiété,
 Par son bannissement j'ai fait ma sûreté,
 Elle n'a que fureur & que vengeance en l'ame,
 Mais en si peu de temps que peut faire une femme ?
 Je n'ai prescrit qu'un jour de terme à son départ.

POLLUX.

C'est peu pour une femme, & beaucoup pour son art,
 Sur le pouvoir humain ne réglez pas ses charmes.

CRÉON.

Quelque puissans qu'ils soient, je n'en ai point d'alarmes,
 Et quand bien ce délai devroit tout hazarder,
 Ma parole est donnée, & je la veux garder.

SCENE IV.

CRÉON, POLLUX, CLÉONE.

CRÉON.

Que font nos deux amans, Cléone ?

CLÉONE.

La princesse ;

Seigneur, près de Jason reprend son allégresse ;
 Et ce qui sert beaucoup à son contentement,
 C'est de voir que Médée est sans ressentiment.

CRÉON.

Et quel dieu si propice a calmé son courage ?

Jason, & ses enfans qu'elle vous laisse en gage.
 La grace que pour eux Créuse obtient de vous,
 A calmé les transports de son esprit jaloux.
 Le plus riche présent qui fût en sa puissance
 A ses remerciemens joint sa reconnoissance.
 Sa robe sans pareille, & sur qui nous voyons
 Du soleil son ayeul briller mille rayons,
 Que la princesse même avoit tant souhaitée,
 Par ces petits héros lui vient d'être apportée,
 Et fait voir clairement les merveilleux effets
 Qu'en un cœur irrité produisent les bienfaits.

CRÉON.

Hé bien, qu'en dites-vous ? Qu'avons-nous plus à craindre ?

POLLUX.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre !

CRÉON.

Un si rare présent montre un esprit remis.

POLLUX.

J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis ;
 Ils font assez souvent ce que n'ont pu leurs armées ;
 Je connois de Médée & l'esprit, & les charmes,
 Et veux bien m'exposer au plus cruel trépas,
 Si ce rare présent n'est un mortel appas.

CRÉON.

Ses enfans si chéris qui nous servent d'otages,
 Nous peuvent-ils laisser quelque sorte d'ombrages ?

POLLUX.

Peut-être que contre eux s'étend sa trahison,
 Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jason,
 Et qu'elle s'imagine, en haine de leur pere,
 Que n'étant plus sa femme, elle n'est plus leur mere.
 Renvoyez-lui, Seigneur, ce don pernicieux,
 Et ne vous chargez point d'un poison précieux.

Créuse cependant en est toute ravie,
Et de s'en voir parée elle brûle d'envie.

Où le péril égale & passe le plaisir,
Il faut se faire force, & vaincre son desir,
Jason dans son amour a trop de complaisance
De souffrir qu'un tel don s'accepte en sa présence.

Sans rien mettre au hazard, je saurai dextrement
Accorder vos soupçons & son contentement.
Nous verrons dès ce soir sur une criminelle
Si ce présent nous cache une embûche mortelle.
Nise, pour ses forfaits destinée à mourir,
Ne peut par cette épreuve injustement périr;
Heureuse, si sa mort nous rendoit ce service,
De nous en découvrir le funeste artifice.
Allons-y de ce pas, & ne consomons plus
De temps ni de discours en débats superflus.

SCENE V.

ÆGÉE en prison.

Demeure affreuse des coupables,
Lieux maudits, funeste séjour,
Dont jamais avant mon amour
Les sceptres n'ont été capables,

Redoublez puissamment votre mortel effroi,
Et joignez à mes maux une si vive atteinte,
Que mon ame chassée, ou s'enfuyant de crainte,
Dérobe à mes vainqueurs le supplice d'un roi.

Le triste bonheur où j'aspire!

Je

Je ne veux que hâter ma mort,
Et n'accuse mon mauvais sort,
Que de souffrir que je respire.

Puisqu'il me faut mourir, que je meure à mon choix,
Le coup m'en sera doux, s'il est sans infamie;
Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
C'est mourir, pour un roi, beaucoup plus d'une fois.

Malheureux prince, on te méprise
Quand tu t'arrêtes à servir,
Si tu t'efforces de ravir,
Ta prison suit ton entreprise.

Ton amour qu'on dédaigne, & ton vain attentat,
D'un éternel affront vont souiller ta mémoire;
L'un t'a déjà coûté ton repos & ta gloire,
L'autre va te coûter ta vie & ton état.

Destin, qui punis mon audace,
Tu n'as que de justes rigueurs,
Et s'il est d'assez tendres cœurs
Pour comparir à ma disgrâce,

Mon feu de leur tendresse étouffe la moitié,
Puisqu'à bien comparer mes fers avec ma flamme,
Un vieillard amoureux mérite plus de blâme,
Qu'un monarque en prison n'est digne de pitié.

Cruel auteur de ma misère,
Peste des cœurs, tyran des rois,
Dont les impérieuses loix
N'épargnent pas même ta mère,

Amour, contre Jason tourne ton trait fatal,
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance,
Atterre son orgueil, & montre ta puissance
A perdre également l'un & l'autre rival.

Qu'une implacable jalousie
E. Corn. Tome III.

M.

Suive son nuptial flambeau,
Que sans cesse un objet nouveau
S'empare de sa fantaisie,

Que Corinthe à sa vûe accepte un autre roi,
Qu'il puisse voir sa race à ses yeux égoëe,
Et pour dernier malheur, qu'il ait le sort d'Ægée,
Et devienne à mon âge amoureux comme moi.

Mais d'où vient ce bruit sourd ? Quelle pâle lumière
Dissipe ces horreurs, & frappe ma paupière ?

SCÈNE VI.

MÉDÉE, ÆGÉE.

ÆGÉE.

Mortel, qui que tu sois, détourne ici tes pas,
Et, de grace, m'apprens l'arrêt de mon trépas,
L'heure, le lieu, le genre, & si ton cœur sensible
À la compassion peut se rendre accessible,
Donne-moi les moyens d'un généreux effort,
Qui des mains des bourreaux affranchisse ma mort.

MÉDÉE.

Je viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand Prince,
Ne pensez qu'à revoir votre chère province.

[Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison
qui s'ouvre aussitôt, & en ayant tiré Ægée, elle en
donne encore un sur ses fers qui tombent.]

Ni grilles ni verroux ne t'enient contre moi.
Cessez, indigne fers, de captiver un roi,
Est-ce à vous à presser les bras d'un tel monarque ?
Et vous, reconnoissez Médée à cette marque,

Et fuyez un tyran, dont le forcement
Joindroit votre supplice à mon bannissement ;
Avec la liberté reprenez le courage.

ÆGÉE.

Je les reprens tous deux pour vous en faire hommage,
Princesse, de qui l'art propice aux malheureux,
Oppose un tel miracle à mon sort rigoureux.
Disposez de ma vie, & du sceptre d'Athènes,
Je dois & l'un & l'autre à qui brise mes chaînes :
Si votre heureux secours me tire de danger,
Je ne veux en sortir qu'afin de vous venger ;
Et si je puis jamais avec votre assistance
Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,
Vous me verrez suivi de mille bataillons
Sur ces murs renversés planter mes pavillons ;
Punir leur traître roi de vous avoir bannie,
Dedans le sang des siens noyer sa tyrannie ;
Et remettre en vos mains & Créuse & Jason,
Pour venger votre exil plutôt que ma prison.

MÉDÉE.

Je veux une vengeance & plus haute & plus prompte,
Ne l'entreprenez pas, votre offre m'eût fait honte :
Emprunter du secours d'aucun pouvoir humain
D'un reproche éternel dissimulerai ma main.
En est-il après tout aucun qui ne me cède ?
Qui force la nature à ce besoin qu'on l'aide ?
Laissez-moi le foud de venger mes ennuis,
Et par ce que j'ai fait, jugez ce que je puis.
L'ordre en est tout donné, n'en soyez point en peine,
C'est demain que mon art fait triompher ma haine,
Demain je suis Médée, & je tire raison
De mon bannissement & de votre prison.

ÆGÉE.

Quoi ! Madame, faut-il que mon peu de puissance
Empêche les devoirs de ma reconnaissance ?

M ij

Mon sceptre ne peut-il être employé pour vous;
Et vous serai-je ingrat autant que votre époux?

M E D E E.

Si je vous ai servi, tout ce que j'en souhaite,
C'est de trouver chez vous une sûre retraite,
Où de mes ennemis, ni menaces ni présens,
Ne puissent plus troubler le repos de mes ans.
Non pas que je les craigne, eux & toute la terre,
A leur confusion me livreroient la guerre;
Mais je hais ce désordre, & n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre user de mon savoir.

Æ G E E.

L'honneur de recevoir une si grande hôtesse
De mes malheurs passés efface la tristesse.
Disposez d'un pays qui vivra sous vos loix,
Si vous l'aimez assez pour lui donner des rois,
Si mes ans ne vous font mépriser ma personne,
Vous y partagerez mon lit & ma couronne:
Sinon, sur mes suiets faites état d'avoir,
Ainsi que sur moi-même, un absolu pouvoir.
Allons, Madame, allons, & par votre conduite
Faites la sûreté que demande ma fuite.

M E D E E.

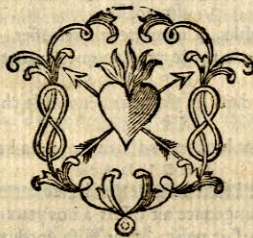
Ma vengeance n'auroit qu'un succès imparfait;
Je ne me venge pas, si je n'en vois l'effet;
Je dois à mon courroux l'heur d'un si doux spectacle.
Allez, Prince, & sans moi ne craignez point d'obstacle,
Je vous suivrai demain par un chemin nouveau,
Pour votre sûreté conservez cet anneau,
Sa secrète vertu; qui vous fait invisible,
Rendra votre départ de tous côtés paisible.
Ici, pour empêcher l'alarme que le bruit
De votre délivrance auroit bien-tôt produit,
Un fantôme pareil & de taille & de face,
Tandis que vous fuirez, remplira votre place.

Partez sans plus tarder, Prince chéri des dieux,
Et quittez pour jamais ces détestables lieux.

Æ G E E.

J'obéis sans réplique, & je pars sans remise.
Puisse d'un prompt succès votre grande entreprise
Cambler nos ennemis d'un mortel désespoir,
Et me donner bien-tôt le bien de vous revoir.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, THEUDAS.

AH, THEUDAS sans voir Médée.
 H, déplorable prince ! Ah, fortune cruelle !
 Que je porte à Jason une triste nouvelle !

MÉDÉE

lui donnant un coup de baguette qui le fait demeurer immobile.

Arrête, misérable, & m'apprens quel effet
 A produit chez le roi le présent que j'ai fait.

THEUDAS.

Dieux ! Je suis dans les fers d'une invisible chaîne !

MÉDÉE.

Dépêche, ou ces longueurs t'attireront ma haine.

THEUDAS.

Apprenez donc l'effet le plus prodigieux
 Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.

Votre robe a fait peur, & sur Nise éprouvée,
 En dépit des soupçons, sans péril s'est trouvée,
 Et cette épreuve a su si bien les assurer,
 Qu'incontinent Créuse a voulu s'en parer.
 Mais cette infortunée à peine l'a vêtue,
 Qu'elle sent aussitôt une ardeur qui la tue,
 Un feu subtil s'allume, & ses brandons épars
 Sur votre don fatal courent de toutes parts,
 Et Cléone, & le roi s'y jettent pour l'éteindre ;
 Mais, ô nouveau sujet de pleurer & de plaindre !
 Ce feu saisit le roi, ce prince en un moment
 Se trouve enveloppé du même embrasement.

MÉDÉE.

Courage, enfin il faut que l'un & l'autre meure.

THEUDAS.

La flamme disparaît, mais l'ardeur leur demeure ;
 Et leurs habits charmés, malgré nos vains efforts,
 Sont des brasiers secrets attachés à leurs corps.
 Qui veut les dépouiller lui-même les déchire,
 Et ce nouveau secours est un nouveau martyre.

MÉDÉE.

Que dit mon déloyal ? Que fait-il là-dedans ?

THEUDAS.

Jason, sans rien savoir de tous ces accidents,
 S'acquitte des devoirs d'une amitié civile,
 A conduire Pollux hors des murs de la ville,
 Qui va se rendre en hâte aux noces de sa sœur,
 Dont bien-tôt Ménélas doit être possesseur,
 Et j'allois lui porter ce funeste message.

MÉDÉE

lui donne un autre coup de baguette.

Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

SCÈNE II.

MÉDÉE seule.

Est-ce assez, ma vengeance, est-ce assez de deux morts ?
 Consulte avec loisir tes plus ardens transports.
 Des bras de mon perfide arracher une femme,
 Est-ce pour assouvir les fureurs de mon ame ?
 Que n'a-t-elle déjà des enfans de Jason,
 Sur qui plus pleinement venger sa trahison ?
 Suppléons-y des miens, immolons avec joie
 Ceux qu'à me dire adieu Créuse me renvoie,

Nature, je le puis sans violer ta loi,
 Ils viennent de sa part, & ne sont plus à moi.
 Mais ils sont innocens : aussi l'étoit mon frere,
 Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour pere,
 Il faut que leur trépas redouble son tourment,
 Il faut qu'il souffre en pere, aussi bien qu'en amant.
 Mais quoi ! J'ai beau contre eux animer mon audace,
 La pitié la combat & se met en sa place,
 Puis cédant tout-à-coup la place à ma fureur,
 J'adore les projets qui me faisoient horreur :
 De l'amour aussi-tôt je passe à la colere,
 Des sentimens de femme aux tendresses de mere.

Cessez dorénavant, penfers irréfolus,
 D'épargner des enfans que je ne verrai plus.
 Chers fruits de mon amour, si je vous ai fait naître,
 Ce n'est pas seulement pour caresser un traître,
 Il me prive de vous, & je l'en vais priver.
 Mais ma pitié renaît, & revient me braver,
 Je n'exécute rien, & mon ame éperdue
 Entre deux passions demeure suspendue.
 N'en délibérons plus, mon bras en résoudra,
 Je vous perds, mes enfans, mais Jason vous perdra,
 Il ne vous verra plus. Créon sort tout en rage,
 Allons à son trépas joindre ce triste ouvrage.

SCENE III.

CRÉON, Domestiques.

CRÉON.

L'Oin de me soulager, vous croissez mes tourmens,
 Le poison à mon corps unit mes vêtemens,
 Et ma peau qu'avec eux votre secours m'arrache,
 Pour suivre votre main de mes os se détache.

Voyez

Voyez comme mon sang en coule à gros ruisseaux,
 Ne me déchirez plus, officieux bourreaux,
 Votre pitié pour moi s'est assez hazardée,
 Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée;
 C'est avancer ma mort que de me secourir,
 Je ne veux que moi-même à m'aider à mourir.
 Quoi ! Vous continuez, canailles infidèles !
 Plus je vous le défens, plus vous m'êtes rebelles !
 Traîtres, vous sentirez encor ce que je puis,
 Je ferai votre roi tout mourant que je suis ;
 Si mes commandemens ont trop peu d'efficace,
 Ma rage pour le moins me fera faire place,
 Il faut ainsi payer votre cruel secours.

[Il se défait d'eux, & les chasse à coups d'épée.]

SCENE IV.

CRÉON, CRÉUSE, CLÉONE.

CRÉUSE.

Où fuyez-vous de moi, cher auteur de mes jours ?
 Fuyez-vous l'innocente & malheureuse source
 D'où prennent tant de maux leur effroyable course ?
 Ce feu qui me consume & dehors & dedans,
 Vous venge-t-il trop peu de mes vœux imprudens ?

Je ne puis excuser mon indiscrette envie
 Qui donne le trépas à qui je dois la vie ;
 Mais soyez satisfait des rigueurs de mon sort,
 Et cessez d'ajouter votre haine à ma mort.
 L'ardeur qui me dévore, & que j'ai méritée,
 Surpasse en cruauté l'aigle de Prométhée,
 Et je crois qu'Ixion, au choix des châtimens,
 Préférerait sa roue à mes embrasemens.

P. Corn. Tome III.

N

Si ton jeune desir eut beaucoup d'imprudence,
 Ma fille, j'y devois opposer ma défense,
 Je n'impute qu'à moi l'excès de mes malheurs,
 Et j'ai part à ta faute ainsi qu'à tes douleurs.
 Si j'ai quelque regret, ce n'est pas à ma vie
 Que le déclin des ans m'aurait bien-tôt ravie;
 La jeunesse des tiens, si beaux, si florissans,
 Me porte au fond du cœur des coups bien plus pressans.
 Ma fille, c'est donc là ce royal hyménée
 Dont nous pensions toucher la pompeuse journée!
 La Parque impitoyable en éteint le flambeau,
 Et pour lit nuptial il te faut un tombeau!
 Ah! rage, désespoir, destins, feux, poisons, charmes,
 Tournez tous contre moi vos plus cruelles armes;
 S'il faut vous assouvir par la mort de deux rois,
 Faites en ma faveur que je meure deux fois,
 Pourvu que mes deux morts emportent cette grace
 De laisser ma couronne à mon unique race,
 Et cet espoir si doux qui m'a toujours flatté
 De revivre à jamais en sa postérité.

Cléone, soutenez, je chancelle, je tombe,
 Mon reste de vigueur sous mes douleurs succombe,
 Je sens que je n'ai plus à souffrir qu'un moment.
 Ne me refusez pas ce triste allègement,
 Seigneur, & si pour moi quelque amour vous demeure,
 Entre vos bras mourans permettez que je meure.
 Mes pleurs arroseront vos mortels déplaîsirs,
 Je mêlerai leurs eaux à vos brûlans soupîrs.
 Ah! Je brûle, je meurs, je ne suis plus que flamme;
 De grace, hâtez-vous de recevoir mon âme.
 Quoi! Vous vous éloignez!

Oui. Je ne verrai pas,
 Comme un lâche témoin, ton indigne trépas,

Il faut, ma fille, il faut que ma main me délivre
 De l'infame regret de t'avoir pu survivre.
 Invisible ennemi, fors avecque mon sang.

[Il se tue avec un poignard.]

Courez à lui, Cléone, il se perce le flanc.

Retourne, c'en est fait. Ma fille, adieu, j'expire;
 Et ce dernier soupir met fin à mon martyre,
 Je laisse à ton Jason le soin de nous venger.

Vain & triste confort! Soulagement léger!
 Mon pere...

Il ne vit plus, sa grande âme est partie.

Donnez donc à la mienne une même sortie,
 Apportez-moi ce fer qui de ses maux vainqueur
 Est déjà si savant à traverser le cœur,
 Ah! Je sens fers & feux, & poison tout ensemble;
 Ce que souffrir mon pere à mes peines s'assemble.
 Hélas, que de douceurs auroit un prompt trépas!
 Dépêchez-vous, Cléone, aidez mon foible bras.

Ne désespérez point. Les dieux plus pitoyables
 A nos justes clameurs se rendront exorables,
 Et vous conserveront, en dépit du poison,
 Et pour reine à Corinthe, & pour femme à Jason.
 Il arrive, & surpris il change de visage,
 Je lis dans sa pâleur une secrète rage,
 Et son étonnement va passer en fureur.

S C E N E V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE,
THEUDAS.

JASON.

Que vois-je ici, grands dieux ! Quel spectacle d'horreur !

Où que puissent mes yeux porter ma vûe errante,
Je vois ou Créon mort, ou Créuse mourante.
Ne t'en vas pas, belle âme, attends encore un peu,
Et le sang de Médée éteindra tout ce feu,
Prens le triste plaisir de voir punir son crime,
De te voir immoler cette infame victime,
Et que ce scorpion sur la plaie écrasé
Fournisse le remède au mal qu'il a causé.

CRÉUSE.

Il n'en faut point chercher au poison qui me tue,
Laisse-moi le bonheur d'expirer à ta vûe,
Soutiens que j'en jouisse en ce dernier moment ;
Mon trépas fera place à ton ressentiment,
Le mien cède à l'ardeur dont je suis possédée,
J'aime mieux voir Jason, que la mort de Médée.
Approche, cher amant, & retiens ces transports,
Mais garde de toucher ce misérable corps :
Ce brasier que le charme, ou répand, ou modere,
A négligé Cléone, & dévoré mon pere,
Au gré de ma rivale il est contagieux ;
Jason, ce m'est assez de mourir à tes yeux,
Empêche les plaisirs qu'elle attend de ta peine,
N'attire point ces feux esclaves de sa haine.
Ah, quel âpre tourment ! Quels douloureux abois !
Et que je sens de morts sans mourir une fois !

JASON.

Quoi ! Vous m'estimez donc si lâche que de vivre,
Et de si beaux chemins sont ouverts pour vous suivre ?
Ma reine, si Phymen n'a pû joindre nos corps,
Nous joindrons nos esprits, nous joindrons nos deux
morts,

Et l'on verra Caron passer chez Radamante,
Dans une même barque, & l'amant, & l'amante.
Hélas ! Vous recevez par ce présent charmé
Le déplorable prix de m'avoir trop aimé ;
Et puisque cette robe a causé votre perte,
Je dois être puni de vous l'avoir offerte.
Quoi ! Ce poison m'épargne, & ces feux impuissans
Refusent de finir les douleurs que je sens ?
Il faut donc que je vive, & vous m'êtes ravie !
Justes dieux ! Quel forfait me condamne à la vie ?
Est-il quelque tourment plus grand pour mon amour
Que de la voir mourir, & de souffrir le jour ?
Non, non, si par ces feux mon attente est trompée,
J'ai de quoi m'affranchir au bout de mon épée,
Et l'exemple du roi, de sa main transpercée,
Qui nage dans les flots du sang qu'il a versé,
Instruit suffisamment un généreux courage
Des moyens de braver le destin qui l'outrage.

CRÉUSE.

Si Créuse eut jamais sur toi quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du désespoir.
Vis pour sauver ton nom de cette ignominie,
Que Créuse soit morte, & Médée impunie ;
Vis pour garder le mien en ton cœur assilé,
Et du moins ne meurs point que tu ne sois vengé.
Adieu. Donne la main, que malgré ta jalouse
J'emporte chez Pluton le nom de ton épouse.
Ah, douleurs ! C'en est fait, je meurs à cette fois,
Et perds en ce moment la vie avec la voix.
Si tu m'aimes...

Ce mot lui coupe la parole;

Et je ne suivrai pas son ame qui s'envole!

Mon esprit retenu par ses commandemens

Réserve encore ma vie à de pires tourmens!

Pardonne, chère épouse, à mon obéissance;

Mon déplaisir mortel déferé à ta puissance;

Et de mes jours maudits tout prêt de triompher,

De peur de te déplaire, il n'ose m'étrangler.

Ne perdons point de temps, courons chez la forcere

Délivrer par sa mort mon ame prisonniere.

Vous autres, cependant enlevez ces deux corps,

Contre tous ses démons mes bras sont assez forts,

Et la part que votre aide auroit en ma vengeance,

Ne m'en permettroit pas une entiere allégeance.

Préparez seulement des gênes, des bourreaux,

Devenez inventifs en supplices nouveaux,

Qui la fassent mourir tant de fois sur leur tombe,

Que son coupable sang leur vaille un hécatombe;

Et si cette vidame, en mourant mille fois,

N'apaise point encor les mânes de deux rois,

Je ferai la seconde, & mon esprit fidèle

Ira gêner là-bas son ame criminelle,

Ira faire assembler pour sa punition

Les peines de Titye à celles d'Ixion.

[On emporte les corps de Créon & de Créuse.]

SCENE VI.

JASON seul.

Mais leur puis-je imputer ma mort en sacrifice?
Elle m'est un plaisir, & non pas un supplice,

Mourir, c'est seulement auprès d'eux me ranger,

C'est rejoindre Créuse, & non pas la venger.

Instrumens des fureurs d'une mere insensée,

Indignes rejettons de mon amour passée,

Quel malheureux destin vous avoit réservés

A porter le trépas à qui vous a sauvés?

C'est vous, petits ingrats, que malgré la nature

Il me faut immoler dessus leur sépulture;

Que la forcere en vous commence de souffrir,

Que son premier tourment soit de vous voir mourir:

Toutefois, qu'ont-ils fait, qu'obéir à leur mere?

SCENE VII.

MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE sur un balcon.

L'Asche, ton désespoir encore en délibere?

Leve les yeux, perfide, & reconnois ce bras

Qui t'a déjà vengé de ces petit ingrats.

Qu'il poignard que tu vois vient de chasser leurs ames,

Et noyer dans leur sang les restes de nos flammes.

Heureux pere & mari, ma fuite & leur tombeau

Laissent la place vuide à ton hymen nouveau,

Réjouis-t-en, Jason, va posséder Créuse,

Tu n'auras plus ici personne qui t'accuse,

Ces gages de nos feux ne seront plus pour moi

Des reproches secrets à ton manque de foi.

JASON.

Horreur de la nature, exécration tigreffe.

MÉDÉE.

Va, bienheureux amant, cajoler ta maitresse,

A cet objet si cher tu dois tous tes discours,

Parler encore à moi, c'est trahir tes amours.

Va lui, va lui conter tes rares aventures,
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

J A S O N.

Quoi ? Tu m'oses braver, & ta brutalité
Pense encore échapper à mon bras irrité ?
Tu redoubles ta peine avec cette insolence.

M E D E E.

Et que peut contre moi ta débile vaillance ?
Mon art faisoit ta force, & tes exploits guerriers
Tiennent de mon secours ce qu'ils ont de lauriers.

J A S O N.

Ah ! C'est trop en souffrir, il faut qu'un prompt supplice
De tant de cruautés à la fin te punisse.

Sus, sus, brisons la porte, enfonçons la maison,
Que des bourreaux soudain m'en fassent la raison.
Ta tête répondra de tant de barbaries.

M E D E E

en l'air dans un char tiré par deux dragons.

Que sert de t'emporter à ces vaines furies ?
Épargne, cher époux, des efforts que tu perds,
Vois les chemins de l'air qui me sont tous ouverts,
C'est par là que je suis, & que je t'abandonne,
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Sui-moi, Jason, & trouve en ces lieux désolés
Des postillons pareils à mes dragons ailés.

Enfin je n'ai pas mal employé la journée
Que la bonté du roi de grace m'a donnée,
Mes desirs sont contens. Mon pere, & mon pays,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis,
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure, apprends à connoître ta femme,
Souviens-toi de sa fuite, & songe une autre fois
Lequel est plus à craindre, ou d'elle, ou de deux rois.

SCENE DERNIERE.

J A S O N *seul.*

O Dieux ! Ce char volant, disparu dans la nue,
La dérobe à sa peine aussi-bien qu'à ma vue,
Et son impunité triomphe arrogamment
Des projets avortés de mou ressentiment.
Créuse, enfans, Médée, amour, haine, vengeance,
Où dois-je désormais chercher quelque alléance ?
Où suivre l'inhumaine, & dessous quels climats
Porter les châtimens de tant d'assassinats ?
Va, furie exécration, en quelque coin de terre,
Que t'emporte ton char, j'y porterai la guerre,
J'apprendrai ton séjour de tes sanglans effets,
Et te suivrai par tout au bruit de tes forfaits.
Mais que me servira cette vaine poursuite,
Si l'air est un chemin toujours libre à ta fuite,
Si toujours tes dragons sont prêts à t'enlever,
Si toujours tes forfaits ont de quoi me braver ?
Malheureux, ne perds point, contre une telle audace,
De ta juste fureur l'impuissante menace,
Ne cours point à ta honte, & fuis l'occasion
D'accroître sa victoire & ta confusion.
Misérable, perfide, ainsi donc ta foiblesse
Épargne la forcere, & trahit ta princesse !
Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toi ses desirs,
Et ton obéissance à ses derniers soupirs ?
Venge-toi, pauvre amant, Créuse le commande.
Ne lui refuse point un sang qu'elle demande,
Ecoute les accens de sa mourante voix,
Et vole sans rien craindre à ce que tu lui dois.

A qui fait bien aimer il n'est rien d'impossible ;
 Eusses-tu pour retraite un roc inaccessible,
 Tigresse, tu mourras, & malgré ton savoir
 Mon amour te verra soumise à son pouvoir,
 Mes yeux se repaîtront des horreurs de ta peine,
 Ainsi le veut Créuse, ainsi le veut ma haine.
 Mais, quoi, je vous écoute, impuissantes chaleurs ?
 Allez, n'ajoutez plus de comble à mes malheurs.
 Entreprendre une mort que le ciel s'est gardée,
 C'est préparer encore un triomphe à Médée,
 Tourne avec plus d'effet sur toi-même ton bras,
 Et punis-toi, Jason, de ne la punir pas.

Vains transports, où sans fruit mon désespoir s'amuse,
 Cessez de m'empêcher de rejoindre Créuse.
 Ma reine, ta belle ame, en partant de ces lieux,
 M'a laissé la vengeance, & je la laisse aux dieux :
 Eux seuls, dont le pouvoir égale la justice,
 Peuvent de la forcere achever le supplice,
 Trouves-le bon, chere ombre, & pardonnez à mes feux
 Si je vais te revoir plutôt que tu ne veux.

(Il se tue.)

F I N.

EXAMEN DE MEDEE.

CETTE tragédie a été traitée en grec par Euripide, & en latin par Sénèque, & c'est sur leur exemple que je me suis autorisé à en mettre le lieu dans une place publique, quelque peu de vraisemblance qu'il y ait à y faire parler des rois, & à y voir Médée prendre les desseins de sa vengeance. Elle en fait confidence chez Euripide à tout le chœur composé de Corinthiennes, sujettes de Créon, & qui devoient être du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera périr leur roi, leur princesse & son mari, sans qu'aucune d'elles ait la moindre pensée d'en donner avis à ce prince.

Pour Sénèque, il y a quelque apparence qu'il ne lui fait pas prendre ces résolutions violentes en présence du chœur, qui n'est pas toujours sur le théâtre, & n'y parle jamais aux autres acteurs : mais je ne puis comprendre comme dans son quatrième acte il lui fait achever ses enchantemens en place publique : & j'ai mieux aimé rompre l'unité exacte du lieu pour faire voir Médée dans le même cabinet où elle a fait ses charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont semblé donner trop peu de défiance à Créon des présens de cette magicienne, offensée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un & chez l'autre, & dont il a d'autant plus de lieu de se défier, qu'elle lui demande instamment un jour de délai pour se préparer à partir, & qu'il croit qu'elle ne le demande que pour machiner quelque chose contre lui, & troubler les nœces de sa fille.

J'ai crû mettre la chose dans un peu plus de justesse par quelques précautions que j'y ai apportées. La première, en ce que Créuse souhaite avec passion cette robe que Médée empoisonne, & qu'elle oblige Jason à la tirer d'elle par adresse. Ainsi, bien que les présens des ennemis doivent être suspects, celui-ci ne le doit pas être, parce que ce n'est pas tant un don qu'elle fait, qu'un paiement qu'on lui arrache de la grace que ses enfans reçoivent. La seconde, en ce que ce n'est pas Médée qui demande ce jour de délai qu'elle emploie à sa vengeance, mais Créon qui le lui donne de son mouvement, comme pour diminuer quelque chose de l'injuste violence qu'il lui fait, dont il semble avoir honte lui-même. Et la troisième enfin, en ce qu'après les défiances que Pollux lui en fait prendre presque par force, il en fait faire l'épreuve sur une autre avant que de permettre à sa fille de s'en parer.

L'épisode d'Ægée n'est pas tout-à-fait de mon invention : Euripide l'introduit en son troisième acte, mais seulement comme un passant, à qui Médée a ses plaintes, & qui l'assure d'une retraite chez lui à Athènes, en considération d'un service qu'elle promet de lui rendre. En quoi je trouve deux choses à dire. L'une, qu'Ægée étant dans la cour de Créon ne parle point du tout de le voir. L'autre, que bien qu'il promette à Médée de la recevoir & protéger à Athènes après qu'elle se sera vengée, ce qu'elle fait dès ce jour-là même, il lui témoigne toutefois qu'au sortir de Corinthe il va trouver Pithéus à Trésène, pour consulter avec lui sur le sens de l'oracle qu'on venoit de lui rendre à Delphes, & qu'ainsi Médée seroit demeurée en assez mauvaise posture dans Athènes en l'attendant, puisqu'il tarda manifestement quelque temps chez Pithéus, où il fit l'amour à sa fille Æthra, qu'il laissa grosse de Thésée, & n'en parut point que sa grossesse ne fût constante. Pour donner un peu plus d'intérêt à ce monarque dans l'action de cette tragédie, je la

fais amoureux de Créuse, qui lui préfère Jason ; & je porte ses ressentimens à l'enlever, afin qu'en cette entreprise demeurant prisonnier de ceux qui la sauvent de ses mains, il ait obligation à Médée de sa délivrance, & que la reconnaissance qu'il lui en doit l'engage plus fortement à sa protection, & même à l'épouser, comme l'histoire le marque.

Pollux est de ces personnages protatiques, qui ne sont introduits que pour écouter la narration du sujet. Je pense l'avoir déjà dit, & j'ajoute que ces personnages sont d'ordinaire assez difficiles à imaginer dans la tragédie, parce que les événemens publics & éclatans dont elle est composée sont connus de tout le monde, & que s'il est aisé de trouver des gens qui les sachent pour les raconter, il n'est pas aisé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre ; c'est ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que Pollux depuis son retour de Colchos avoit toujours été en Asie, où il n'avoit rien appris de ce qui s'étoit passé dans la Grèce que la mer en sépare. Le contraire arrive dans la comédie : comme elle n'est que d'intrigues particulières, il n'est rien si facile que de trouver des gens qui les ignorent, mais souvent il n'y a qu'une seule personne qui les puisse expliquer ; ainsi l'on n'y manque jamais de confident, quand il y a matière de confidence.

Dans la narration que fait Nérine au quatrième acte, on peut considérer que quand ceux qui écoutent ont quelque chose d'important dans l'esprit, ils n'ont pas assez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, & c'est assez pour eux d'en apprendre l'événement en un mot : c'est ce que fait voir ici Médée, qui ayant su que Jason a arraché Créuse à ses ravisseurs, & pris Ægée prisonnier, ne veut point qu'on lui explique comme cela s'est fait. Lorsqu'on a affaire à un esprit tranquille, comme Achorée à Cléopatre dans la mort de Pompée, pour qu'il elle ne s'intéresse que par un sentiment

d'honneur, on prend le loisir d'exprimer toutes les particularités; mais avant que d'y descendre, j'estime qu'il est bon, même alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Sur-tout dans les narrations ornées & pathétiques, il faut très-soigneusement prendre garde en quelle assiette est l'ame de celui qui parle, & de celui qui écoute, & se passer de cet ornement qui ne va guère sans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre apparence que l'un des deux soit trop en péril, ou dans une passion trop violente, pour avoir toute la patience nécessaire au récit qu'on se propose.

J'oubliois à remarquer que la prison où je mets *Ægée* est un spectacle désagréable, que je conseillerois d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'acteur du spectateur, & lui cachent toujours plus de la moitié de sa personne, ne manquent jamais à rendre son action fort languissante. Il arrive que quelquefois des occasions indispensables de faire arrêter prisonnier sur nos théâtres quelques-uns de nos principaux acteurs; mais alors il vaut mieux se contenter de leur donner des gardes qui les suivent, & qui n'affoiblissent ni le spectacle, ni l'action, comme dans *Polyeugée* & dans *Héraclius*. J'ai voulu rendre visible ici l'obligation qu'*Ægée* avoit à *Médée*, mais cela se fût mieux fait par un récit.

Je serai bien aise encore qu'on remarque la civilité de *Jason* envers *Pollux* à son départ. Il l'accompagne jusques hors de la ville, & c'est une adresse de théâtre assez heureusement pratiquée pour l'éloigner de *Créon* & de *Créuse* mourans, & n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un auteur est bien embarrassé quand il en a trois, & qu'ils ont tous trois une assez forte passion dans l'ame pour leur donner une juste impatience de la pousser au-dehors. C'est ce qui m'a obligé à faire mourir ce roi malheureux avant l'arrivée de *Jason*, afin qu'il n'eût à parler qu'à *Créuse*; j'ai fait aussi mourir cette princesse avant

que *Médée* fe montre sur le balcon, afin que cet amant en colere n'ait plus à qui s'adresser qu'à elle; mais on auroit eu lieu de trouver à dire qu'il ne fût pas auprès de sa maîtresse dans un si grand malheur, si je n'eusse rendu raison de son éloignement.

J'ai feint que les feux que produit la robe de *Médée*, & qui font périr *Créon* & *Créuse*, étoient invisibles, parce que j'ai mis leurs personnes sur la scène dans la catastrophe. Ce spectacle de mourans m'étoit nécessaire pour remplir mon cinquième acte, qui sans cela n'eût pu atteindre à la longueur ordinaire des nôtres: mais, à dire vrai, il n'a pas l'effet que demande la tragédie, & ces deux mourans importunent plus par leurs cris & par leurs gémissemens, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raison en est, qu'ils semblent l'avoir mérité par l'injustice qu'ils ont faite à *Médée*, qui attire si bien de son côté toute la faveur de l'auditoire, qu'on excuse sa vengeance après l'indigne traitement qu'elle a reçu de *Créon* & de son mari, & qu'on a plus de compassion du désespoir où ils l'ont réduite, que de tout ce qu'elle leur fait souffrir.

Quant au style, il est fort inégal en ce poëme, & ce que j'y ai mêlé du mien approche si peu de ce que j'ai traduit de *Séneque*, qu'il n'est point besoin d'en mettre le texte en marge, pour faire discerner au lecteur ce qui est de lui ou de moi. Le temps m'a donné le moyen d'amasser assez de forces pour ne laisser pas cette différence si visible dans *Pompée*, où j'ai beaucoup pris de *Lucain*, & ne crois pas être demeuré fort au-dessous de lui, quand il a fallu me passer de son secours.

382 SENTIMENS SUR LE CID:

a été assez libérale pour excuser la fortune si elle lui a été prodigue.

Fin du tome troisième.



LE CID,

TRAGÉDIE.

A M A D A M E
DE COMBALET.



A D A M E,

*Ce portrait vivant que je vous offre, représente
un héros assez reconnoissable aux lauriers dont il
est couvert. Sa vie a été une suite continuelle de
victoires, son corps porté dans son armée a gagné
des batailles après sa mort, & son nom au bout de
six cens ans vient encore de triompher en France.*

ÉPISTRE.

Il y a trouvé une réception trop favorable pour se repentir d'être sorti de son pays, & d'avoir appris à parler une autre langue que la sienne. Ce succès a passé mes plus ambitieuses espérances, & m'a surpris d'abord ; mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vu la satisfaction que vous avez témoignée quand il a paru devant vous ; alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est arrivé, & j'ai crû qu'après les éloges dont vous l'avez honoré, cet applaudissement universel ne lui pouvoit manquer. Et véritablement, MADAME, on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire : le jugement que vous en faites est la marque assurée de son prix ; & comme vous donnez toujours libéralement aux véritables beautés l'estime qu'elles méritent, les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre générosité ne s'arrête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agréent, elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent, & ne dédaigne point d'employer en leur faveur ce grand crédit que votre qualité & vos vertus vous ont acquis. J'en ai ressenti des effets qui me sont trop avantageux pour m'en taire, & je ne vous

ÉPISTRE.

dois pas moins de remerciemens pour moi que pour le Cid. C'est une reconnaissance qui m'est glorieuse, puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations, sans publier en même temps que vous m'avez assez estimé pour vouloir que je vous en eusse. Aussi, MADAME, si je souhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume, ce n'est point pour apprendre mon nom à la postérité, mais seulement pour laisser des marques éternelles de ce que je vous dois, & faire lire à ceux qui naîtront dans les autres siècles la protestation que je fais d'être toute ma vie,

MADAME.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.
CORNEILLE.

ACTEURS.

D. FERNAND, premier roi de Castille.
D. URRACQUE, infante de Castille.
D. DIEGUE, pere de Rodrigue.
D. GOMÈS, comte de Gormas, pere de Chimène.
D. RODRIGUE, amant de Chimène.
D. SANCHE, amoureux de Chimène.
D. ARIAS, } gentilshommes Castillans.
D. ALONSE, }
CHIMÈNE, fille de Gomès.
LÉONOR, gouvernante de l'Infante.
ELVIRE, gouvernante de Chimène.
UN PAGE de l'Infante.

La scène est à Séville.



LE CID,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

ELVIRE, m'as-tu fait un rapport bien sincère?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon pere?

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en sont encore
charmés,

Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez;
Et si je ne m'abuse à lire dans son ame,
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMÈNE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois,
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix,

Apprens-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre;
 Un si charmant discours ne se peut trop entendre,
 Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
 La douce liberté de se montrer au jour.
 Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue
 Que font auprès de toi D. Sanche & D. Rodrigue?
 N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
 Entre ces deux amans me panche d'un côté?

ELVIRE.

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence
 Qui n'enfle d'aucun d'eux, ni détruit l'espérance;
 Et sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
 Attend l'ordre d'un pere à choisir un époux.
 Ce respect l'a ravi, sa bouche & son visage
 M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage;
 Et puisqu'il faut encor vous en faire un récit,
 Voici d'eux & de vous ce qu'en hâte il m'a dit.
*Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,
 Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,
 Jeunes, mais qui sont lire aisément dans leurs yeux
 L'éclatante vertu de leurs braves yeux.*
 D. Rodrigue sur-tout n'a trait en son visage
 Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
 Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
 Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
 La valeur de son pere en son temps sans pareille,
 Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille.
 Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
 Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
 Je me promets du fils ce que j'ai vu du pere;
 Et ma fille, en un mot, peut l'aimer & me plaire.
 Il alloit au conseil, dont l'heure qui pressoit
 A tranché ce discours qu'à peine il commençoit;
 Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée
 Entre vos deux amans n'est pas fort balancée.

Le:

Le roi doit à son fils élire un gouverneur,
 Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur,
 Ce choix n'est pas douteux, & sa rare vaillance
 Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
 Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
 Dans un espoir si juste il fera sans rival:
 Et puisque D. Rodrigue a résolu son pere
 Au sortir du conseil a proposer l'affaire,
 Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps;
 Et si tous vos desirs seront bien-tôt contents.

CHIMENE

Il semble toutefois que mon ame troublée
 Refuse cette joie, & s'en trouve accablée.
 Un moment donne au fort des visages divers,
 Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers;

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMENE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

SCENE II.

L'INFANTE, LÉONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

Age, allez avertir Chimène de ma part
 Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
 Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

S C E N E I I I.

L'INFANTE, LÉONOR.

MADAME, chaque jour même desir vous presse,
Et dans son entretien je vous vois chaque jour
Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet, je l'ai presque forcée
A recevoir les traits dont son ame est blessée,
Elle aime D. Rodrigue, & le tient de ma main
Et par moi D. Rodrigue a vaincu son dédain:
Ainsi de ces amans ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LÉONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons succès
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
Cet amour qui tous deux les comble d'allégresse,
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse,
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux,
Vous rend-il malheureuse, alors qu'ils sont heureux?
Mais je vais trop avant, & deviens indiscrette.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.
Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu,
Ecoute quels assauts brave encor ma vertu.
L'amour est un tyran qui n'épargne personne;
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LÉONOR.

Vous l'aimez!

Mets la main sur mon cœur,
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnoît.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, Madame,
Si je fors du respect pour blâmer certe flamme.
Une grande princesse à ce point s'oublier,
Que d'admettre en son cœur un simple cavalier!
Et que diroit le roi? Que diroit la Castille?
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien, que j'épandrai mon sang,
Avant que je m'abaïsse à démentir mon rang.
Je te répondrais bien que dans les belles ames
Le seul mérite a droit de produire des flammes,
Et si ma passion cherchoit à s'excuser,
Mille exemples fameux pourroient l'autoriser:
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage,
La surprise des sens n'abat point mon courage,
Et je me dis toujours, qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvoit défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osois prendre,
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ces liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon ame gênée
Avec impatience attend leur hyménée,
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui;
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui,
C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture,
Et malgré la rigueur de ma triste aventure,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon espérance est morte, & mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable;
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable,

P ij

Je travaille à le perdre, & le perds à regret,
 Et de-là prend son cours mon déplaisir secret.
 Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
 A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne;
 Je sens en deux partis mon esprit divisé,
 Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé;
 Cet hymen m'est fatal, je le crains, & souhaite,
 Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite,
 Ma gloire & mon amour ont pour moi tant d'appas;
 Que je meurs s'il s'acheve, ou ne s'acheve pas.

LÉONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
 Sinon que de vos maux avec vous je soupire:
 Je vous blâmois tantôt, je vous plains à présent;
 Mais puisque dans un mal si doux & si cuisant,
 Votre vertu combat & son charme & sa force,
 En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
 Elle rendra le calme à vos esprits flottans.
 Espérez donc tout d'elle, & du secours du temps;
 Espérez tout du ciel, il a trop de justice
 Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

SCENE IV.

L'INFANTE, LÉONOR, UN PAGE.

LE PAGE.

PAr vos commandemens Chiméne vous vient voir,
 L'INFANTE à Léonor.
 Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
 Remettre mon visage un peu plus à loisir.
 Je vous suis.

SCENE V.

L'INFANTE seule.

Juste ciel, d'où j'attens mon remède;
 Mets enfin quelque borne au mal qui me possède,
 Assure mon repos, assure mon honneur,
 Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur,
 Cet hyménée à trois également importe;
 Rens son esset plus prompt, ou mon ame plus forte:
 D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
 C'est briser tous mes fers, & finir mes tourmens.
 Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chiméne;
 Et par son entretien soulager notre peine.

SCENE VI.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

ENfin vous l'emportez, & la faveur du roi
 Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moi,
 Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille,
 Montre à tous qu'il est juste, & fait connoître assez
 Qu'il sait récompenser les services passés.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes,

Ils peuvent se tromper comme les autres hommes,
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans,
Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite,
La faveur l'a pu faire autant que le mérite;
Ma's on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoutez-en un autre,
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre:
Vous n'avez qu'une fille, & moi je n'ai qu'un fils,
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis,
Faites-nous cette grâce, & l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre,
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enser le cœur d'une autre vanité.

Exercez-la, Monsieur, & gouvernez le prince,
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler par-tout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, & les méchants d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine,
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers & les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille,
Instruisez-le d'exemple, & rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIEGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut domter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans sont d'un autre pouvoir,
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom sert de rempart à toute la Castille,
Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix,
Et vous auriez bien-tôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire;
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.
Le prince à mes côtés feroit dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire,
Et pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verroit...

D. DIEGUE.

Je le fais, vous servez bien le roi,
Je vous ai vu combattre & commander sous moi:
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;
Enfin, pour épargner des discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieus mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne ;

D. DIEGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue étant vieux courtisan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pû l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas ! Moi ?

D. DIEGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudescence ;

Téméraire vieillard, aura sa récompense.

[Il lui donne un soufflet.]

D. DIEGUE, mettant l'épée à la main,

Acheve, & prens ma vie après un tel affront,

Le premier dont ma race ait vû rougir son front.

LE COMTE.

Et que penSES-tu faire après tant de foiblesse ?

D. DIEGUE

après que son épée est tombée.

O Dieu ! Ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais tu serois trop vain,

Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.

Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie,
D'un insolent discours ce juste châtement
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCENE VII.

D. DIEGUE seul.

O Rage ! O désespoir ! O vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers ;
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire ;
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi ?
O cruel souvenir de ma gloire passée !
Œuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
Comte, fois de mon prince à présent gouverneur,
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offense
M'as servi de parade, & non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe pour me venger en de meilleures mains.

SCENE VIII.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

RODRIGUE, as-tu du cœur ?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père

L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIEGUE.

Agréable colere !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !

Je reconnois mon sang à ce noble courroux,

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte,

Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte,

Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi ?

D. DIEGUE.

D'un affront si cruel,

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,

D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,

Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,

Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,

Je le remets au tien pour venger & punir.

Va contre un arrogant éprouver ton courage,

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage,

Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,

Je te donne à combattre un homme à redouter,

Je l'ai vu tout couvert de sang & de poussière

Porter par-tout l'effroi dans une armée entière,

J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;

Et pour t'en dire encor quelque chose de plus ;

Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est...

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEGUE.

Le pere de Chimène ;

D. RODRIGUE.

Le...

D. DIEGUE.

Ne replique point, je connois ton amour,

Mais qui peut vivre infame est indigne du jour,

Plus l'offenseur est cher, & plus grande est l'offense ;

Enfin tu fais l'affront, & tu tiens la vengeance ;

Je ne te dis plus rien, venge-moi, venge-toi,

Montre-toi digne fils d'un pere tel que moi ;

Accablé de malheurs où le destin me range,

Je vais les déplorer. Va, cours, vole & nous venge.

SCENE IX.

D. RODRIGUE seul.

Percé jusques au fond du cœur,
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, & mon ame abattue

Cède au coup qui me tue.

Si près de voir mon feu récompensé,

O Dieu ! l'étrange peine !

En cet affront mon pere est l'offensé,

Et l'offenseur le pere de Chimène !

Que je sens de rudes combats !

Contre mon propre bonheur mon amour s'intéresse,
 Il faut venger un pere & perdre une maîtresse,
 L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
 Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme,
 Ou de vivre en infame,
 Des deux côtés mon mal est infini.
 O Dieu! l'étrange peine!
 Faut-il laisser un affront impuni?
 Faut-il punir le pere de Chiméne?

Pere, maîtresse, honneur, amour,
 Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
 Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie;
 L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
 Cher & cruel espoir d'une ame généreuse,
 Mais ensemble amoureuse,
 Digne ennemi de mon plus grand bonheur;
 Fer, qui causes ma peine,
 M'es-tu donné pour venger mon honneur?
 M'es-tu donné pour perdre ma Chiméne?

Il vaut mieux courir au trépas,
 Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon pere,
 J'attire en me vengeant sa haine & sa colere,
 J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
 A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
 Et l'autre, indigne d'elle.
 Mon mal augmente à le vouloir guérir,
 Tout redouble ma peine,
 Allons, mon ame, & puisqu'il faut mourir,
 Mourons du moins sans offenser Chiméne.

Mourir sans tirer ma raison!
 Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
 Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
 D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!

Respecter un amour dont mon ame égarée
 Voit la perte assurée!
 N'écoutons plus ce penser suborneur
 Qui ne sert qu'à ma peine;
 Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur;
 Puisqu'après tout il faut perdre Chiméne.

Où, mon esprit s'étoit déçu,
 Je dois tout à mon pere avant qu'à ma maîtresse;
 Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
 Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.
 Je m'accuse déjà de trop de négligence,
 Courons à la vengeance;
 Et tout honteux d'avoir tant balancé,
 Ne soyons plus en peine,
 Puisqu'aujourd'hui mon pere est l'offensé,
 Si l'offenseur est pere de Chiméne.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ARIAS, LE COMTE.

JE l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot, & l'a porté trop haut;
Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède,
Il y prend grande part, & son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense:
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense;
Demandent des devoirs & des soumissions,
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.
Le roi vous aime encore, apaisez son courroux,
Il a dit: *Je le veux*, désobéirez-vous?

LE COMTE.

Monseigneur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime;
Et quelque grand qu'il soit, mes services présents,
Pour le faire abolir, sont plus que suffisans.

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre & de considérable,
Jamais à son sujet un roi n'est redevable;

Vous vous flattez beaucoup, & vous devez savoir
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'état périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoi? Vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
Et ma tête en tombant seroit cheoir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits,
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? Je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le fort en est jetté, Monseigneur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

LE CID.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet;

LE COMTE.

Nous verrons donc par là Dom Diégué satisfait,

[seul.]

Qui ne craint point la mort, ne craint point les menaces;

J'ai le cœur au-dessus des plus fieres disgrâces;

Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,

Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCENE II.

D. RODRIGUE, LE COMTE.

A D. RODRIGUE.
Moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute:
Connois-tu bien D. Diégué?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas, écoute;

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de son temps? Le fais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte;

Sais-tu que c'est c'est son sang? Le fais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

D.

LE CID.

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux ames bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain?

Toi, qu'on n'a jamais vû les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connoître;
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi.

Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte,
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur,
Mais j'ai trop de force ayant assez de cœur,
A qui venge son pere il n'est rien d'impossible,
Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît aux discours que tu tiens;
Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens,
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon ame avec plaisir te destinoit ma fille.
Je fais ta passion, & suis ravi de voir
Que tous ses mouvemens cèdent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.

P. Corn. Tome III.

Q

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;
 J'admire ton courage , & je plains ta jeunesse.
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
 Dispense ma valeur d'un combat inégal,
 Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire,
 A vaincre sans péril on triomphe sans gloire,
 On te croiroit toujours abattu sans effort,
 Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
 Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, & le fils dégénère
 Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCENE III.

L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR.

L'INFANTE.

A Ppaise, ma Chimène, apaise ta douleur,
 Fais agir ta constance en ce coup de malheur,
 Tu reverras le calme après ce foible orage,
 Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage,
 Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMENE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.
 Un orage si prompt qui trouble une bonace,
 D'un naufrage certain nous porte la menace,
 Je n'en saurois douter, je pérís dans le port.
 J'aimois, j'étois aimée, & nos peres d'accord,
 Et je vous en contoís la première nouvelle
 Au malheureux moment que naissoit leur querelle,
 Dont le récit fatal, si-tôt qu'on vous l'a fait,
 D'une si douce attente a ruiné l'effet.

Maudite ambition, détestable manie,
 Dont les plus généreux souffrent la tyrannie,
 Honneur impitoyable à mes plus chers desirs,
 Que tu me vas coûter de pleurs & de soupirs !

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre,
 Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre,
 Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
 Puisque déjà le roi les veut accommoder :
 Et tu sais que mon ame à tes ennuis sensible,
 Pour en tarir la source, y fera l'impossible.

CHIMENE.

Les accommodemens ne font rien en ce point,
 De si mortels affronts ne se réparent point.
 En vain on fait agir la force ou la prudence,
 Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence,
 La haine que les cœurs conservent au-dedans,
 Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra D. Rodrigue & Chimène,
 Des peres ennemis dissipera la haine :
 Et nous verrons bien-tôt votre amour le plus fort,
 Par un heureux hymen, étouffer ce discord.

CHIMENE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espere,
 D. Diégue est trop altier, & je connois mon pere.

Je sens couler des pleurs que je veux retenir;
Le passé me tourmente, & je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu? D'un vieillard l'impuissante foiblesse?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le font du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup,
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire,
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colere.

CHIMENE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui?
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui?
Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage!
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage,
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux, ou confus;
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimène, a l'ame haute, &, quoiqu'intéressée,
Elle ne peut souffrir une basse pensée:
Mais, si jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

CHIMENE.

Ah, Madame! En ce cas je n'ai plus de souci.

SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR;
UN PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, & l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas & lui...

CHIMENE.

Bon Dieu! Je tremble!

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMENE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, & qui sembloient tout bas se quereller;

CHIMENE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler;
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCENE V.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Hélas! Que dans l'esprit je sens d'inquiétude;
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit,
Mon repos m'abandonne, & ma flamme revit.

Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène,
Fait renaitre à la fois mon espoir & ma peine,
Et leur division que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret,

LÉONOR.

Cette haute vertu qui régné dans votre ame,
Se rend-elle si-tôt à cette lâche flamme?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi
Pompeuse & triomphante elle me fait la loi,
Porte-lui du respect puisqu'elle m'est si chère;
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'espère;
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu,
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR.

Vous laissez cheoir ainsi ce glorieux courage,
Et la raison chez vous perd ainsi son usage?

L'INFANTE.

Ah, qu'avec peu d'effort on entend la raison,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison!
Et lorsque le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie!

LÉONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux,
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le fais que trop; mais si ma vertu cède,
Apprens, comme l'amour flatte un cœur qu'il possède.

Si Rodrigue une fois fort vainqueur du combat,
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte,
Que ne fera-t-il point s'il peut vaincre le comte?
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses loix;
Et mon amour flatteur déjà me persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade,

Les Mores subjugués trembler en l'adorant,
L'Arragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal se tendre, & ses nobles journées
Porter de-là les mers ses hautes destinées,
Du sang des Afriquains arroser ses lauriers;
Enfin, tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attens de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras
En suite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le comte a fait l'outrage,
Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage?

LÉONOR.

Hé bien, ils se battront, puisque vous le voulez;
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez?

L'INFANTE.

Que veux-tu? Je suis folle, & mon esprit s'égare,
Tu vois par-là quels maux cet amour me prépare.
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis,
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCENE VI.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE;
D. ALONSE.

D. FERNAND.
Le comte est donc si vain & si peu raisonnable?
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable?

D. ARIAS.

Je l'ai, de votre part, long-temps entretenu,
J'ai fait mon pouvoir, Sire, & n'ai rien obtenu,

D. FERNAND.

Justes cieus ! Ainsi donc un sujer téméraire
 A si peu de respect & de soin de me plaire !
 Il offense D. Diégué, & méprise son roi !
 Au milieu de ma cour il me donne la loi !
 Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine ;
 Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine ;
 Fût-il la valeur même, & le dieu des combats,
 Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
 Quoi qu'aït pû mériter une telle insolence,
 Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence :

[à D. Alonse.]

Mais, puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
 Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. SANCHE,
D. ARIAS.

D. SANCHE.

PEut-être un peu de temps le rendroit moins rebelle ;
 On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle ;
 Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
 Un cœur si généreux se rend malaisément :
 Il voit bien qu'il a tort, mais une ame si haute
 N'est pas si-tôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

D. Sanche, taisez-vous, & soyez averti
 Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis & me tais, mais, de grace, encor, Sire,
 Deux mots en sa défense.

D. FERNAND,

D. FERNAND.

Et que pourriez-vous dire ?

D. SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
 Ne se peut abaisser à des soumissions.
 Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte,
 Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte.
 Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
 Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.
 Commandez que son bras nourri dans les alarmes,
 Répare cette injure à la pointe des armes ;
 Il satisfera, Sire, & vienne qui voudra,
 Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,
 Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.
 Un roi dont la prudence a de meilleurs objets,
 Est meilleur ménager du sang de ses sujets ;
 Je veille pour les miens, mes foudres les conservent,
 Comme le chef a soin des membres qui le servent :
 Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi,
 Vous parlez en soldat, je dois agir en roi ;
 Et quoi qu'on veuille dire, & quoi qu'il ose croire,
 Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
 D'ailleurs, l'affront me touche, il a perdu d'honneur
 Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur.
 S'attaquer à mon thoir, c'est se prendre à moi-même,
 Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
 N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux
 De nos vieux ennemis arborer les drapeaux ;
 Vers la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

D. ARIAS.

Les Mores ont appris par force à vous connoître,
 Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
 De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

P. Corn. Tome III.

R

Ils ne verront jamais, sans quelque jalousie,
 Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie;
 Et ce pays si beau qu'ils ont trop possédé,
 Avec un œil d'envie est toujours regardé.
 C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
 Placer depuis dix ans le trône de Castille,
 Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus prompt
 Renverser aussi-tôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes,
 Combien votre présence assure vos conquêtes,
 Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger.

Le trop de confiance attire le danger,
 Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
 Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.
 Toutefois j'aurois tort de jeter dans les cœurs,
 L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs,
 L'effroi que produiroit cette allarme inutile,
 Dans la nuit qui survient troubleroit trop la ville,
 Faites doubler la garde aux murs & sur le port,
 C'est assez pour ce soir.

SCENE VIII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ALONSE,
 D. ARIAS.

D. ALONSE.

Sire, le comte est mort.

D. Diégue par son fils a vengé son offense.

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance,
 Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur,
 Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,
 Ce que le comte a fait semble avoir mérité
 Ce digne châtiement de sa témérité.
 Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
 Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
 Après un long service à mon état rendu,
 Après son sang pour moi mille fois répandu,
 A quelque sentiment que son orgueil m'oblige,
 Sa perte m'afoiblit & son trépas m'afflige.

SCENE IX.

D. FERNAND, D. DIEGUE, CHIMENE,
 D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

Sire, Sire, justice.

CHIMENE.

D. DIEGUE.

A! Sire, écoutez-nous.

CHIMENE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMENE.

Je demande justice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défense.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence,
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon pere.

D. DIEGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMENE.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

D. DIEGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loisir.

Chimene, je prens part à votre déplaisir,

D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.

[à D. Diegue.]

Vous parlerez après, n'interrompez sa plainte.

CHIMENE.

Sire, mon pere est mort, mes yeux ont vu son sang

Couler à gros bouillons de son généreux flanc,

Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,

Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,

Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux,

De se voir répandu pour d'autres que pour vous,

Qu'au milieu des hazards n'osoit verser la guerre,

Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.

J'ai couru sur le lieu sans force & sans couleur,

Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,

Sire, la voix me manque à ce récit funeste,

Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma fille, & sache qu'aujourd'hui

Ton roi te veut servir de pere au lieu de lui.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma misere est suivie.

Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie,

Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émouvoir,

Son sang sur la poussiere écrivoit mon devoir,

Ou plutôt sa valeur en cet état réduite

Me parloit par sa plaie, & hâtoit ma poursuite;

Et pour se faire entendre au plus juste des rois,

Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance

Regne devant vos yeux une telle licence,

Que les plus valeureux avec impunité

Soient exposés aux coups de la témérité,

Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,

Se baigne dans leur sang, & brave leur mémoire.

Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir,

Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.

Enfin, mon pere est mort, j'en demande vengeance,

Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance,

Vous perdez en la mort d'un homme de son rang;

Vengez-là par une autre, & le sang par le sang;

Immolez, non à moi, mais à votre couronne,

Mais à votre grandeur, mais à votre personne,

Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'état

Tout ce qu'en orgueil un si haut attentat.

D. FERNAND.

Dom Diegue, répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on est digne d'envie,

Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie!

Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,

Au bout de leur carrière, un destin malheureux!

Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,

Moi, que jadis par-tout a suivi la victoire,

Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,

Recevoir un affront, & demeurer vaincu.

Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade;

Ce que n'a pu jamais Arragon, ni Grenade;

Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
 Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux;
 Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
 Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.
 Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
 Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
 Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
 Descendoient au tombeau tout chargés d'infamie;
 Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
 Digne de son pays, & digne de son roi,
 Il m'a prêté sa main; il a tué le comte;
 Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
 Si montrer du courage & du ressentiment
 Si venger un soufflet mérite un châtement,
 Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête;
 Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
 Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,
 Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras;
 Si Chiméné se plaint qu'il a tué son père,
 Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pu faire.
 Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
 Et conservez pour vous le bras qui peut servir;
 Aux dépens de mon sang satisfait Chiméné,
 Je n'y résiste point, je consens à ma peine,
 Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
 Mourant sans deshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, & bien considérée
 Mérite en plein conseil d'être délibérée.

D. Sanche, remettez Chiméné en sa maison,
 Don Diégue aura ma cour & sa foi pour prison.

[à D. Arias.]

Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMENE.

Il est juste, grand Roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, & calme tes douleurs.

CHIMENE.

M'ordonner du repos, c'est croire mes malheurs.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

RODRIGUE, qu'as-tu fait? Où viens-tu, misérable?
D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prens-tu cette audace & ce nouvel orgueil;
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi? Viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte?
Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte;
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asyle en la maison du mort?
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un visage étonné,
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène,
Je mérite la mort de mériter sa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, & le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence,
A ses premiers transports dérobe ta présence;

Vas, ne t'expose point aux premiers mouvemens
Que pouvera l'ardeur de ses ressentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire,
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colere,
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plutôt je la puis redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grace, ôtes-moi de souci,
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un méditant, pour comble à sa misère,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son pere?
Elle va revenir, elle vient, je la voi;
Du moins pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Oui, Madame, il vous faut de sanglantes victimes,
Votre colere est juste, & vos pleurs légitimes,
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler:
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable,
Employez mon amour à venger cette mort,
Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuse!

D. SANCHE.

De grace, acceptez mon service.

LE CID.

CHIMENE.

J'offenserois le roi qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,
Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur;
Son cours lent & douloureux fait trop perdre de larmes,
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes,
La voie en est plus sûre, & plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'est le dernier remède, & s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous ferez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend,
Et pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Enfin je me vois libre, & je puis sans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,
Je puis t'ouvrir mon ame & tous mes déplaisirs.

Mon pere est mort, Elvire, & la premiere épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, Madame.

LE CID.

CHIMENE.

Ah, que mal à propos,
Dans un malheur si grand, tu parles de repos!
Par où fera jamais ma douleur apaisée,
Si je ne puis hair la main qui l'a causée?
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime aimant le criminel?

ELVIRE.

Il vous prive d'un pere, & vous l'aimez encore?

CHIMENE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore,
Ma passion s'oppose à mon ressentiment,
Dedans mon ennemi je trouve mon amant,
Et je sens qu'en dépit de toute ma colere,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon pere;
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant
Mais en ce dur combat de colere & de flamme,
Il déchire mon cœur sans partager mon ame,
Et quoique mon amour ait sur moi du pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir.
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige;
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige,
Mon cœur prend son parti, mais, malgré son effort,
Je fais ce que je fais, & que mon pere est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre?

CHIMENE.

Ah, cruelle pensée,
Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
Je demande sa tête, & crains de l'obtenir,
Ma mort suivra la sienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un dessein si tragique,
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

Quoi ! Mon pere étant mort , & presqu'entre mes bras ,
Son sang criera vengeance , & je ne l'aurai pas !
Mon cœur honteusement surpris par d'autres charmes ,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur !

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,
Contre un amant si cher ; vous avez assez fait ,
Vous avez vu le roi , n'en pressez point l'effet ,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;
Et de quoi que nous flatte un desir amoureux ,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne peut vous déplaire.

CHIMENE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire ?

CHIMENE.

Pour conserver ma gloire & finir mon ennui ,
Le poursuivre , le perdre , & mourir après lui.

SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE,
ELVIRE.

D. RODRIGUE.

HÉ bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous ? Et qu'est-ce que je voi ?
Rodrigue en ma maison ? Rodrigue devant moi ?

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance
La douceur de ma perte & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas !

D. RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement,

Après, ne me répons qu'avecque cette épée.

CHIMENE.

Quoi, du sang de mon pere encor toute trempée !

D. RODRIGUE.

Ma Chimène.

CHIMENE.

Ote-moi cet objet odieux,

Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colere, & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,

Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMENE.

Ah ! Quelle cruauté, qui tout en un jour tue

Le pere par le fer, la fille par la vûe !

Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir ;

Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir !

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie

De finir par tes mains ma déplorable vie ;

Car enfin, n'attens pas de mon affection

Un lâche repentir d'une bonne action,

L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte

Déshonoroit mon pere, & me couvroit de honte :

Tu fais comme un soufflet touche un homme de cœur ;

J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur,

Je l'ai vû, j'ai vengé mon honneur & mon pere,

Je le ferois encor, si j'avois à le faire.

Ce n'est pas qu'en effet contre mon pere & moi

Ma flamme assez long-temps n'ait combattu pour toi ;

Juge de son pouvoir. Dans une telle offense

J'ai pû délibérer si j'en prendrois vengeance ;

Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,

J'ai pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt ;

Je me suis accusé de trop de violence :

Et ta beauté sans doute emportoit la balance,

A moins que d'opposer à tes plus forts appas

Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas,

Que malgré cette part que j'avois en ton ame,

Qui m'aima généreux, me haïroit infame ;

Qu'écouter ton amour, obeir à sa voix,

C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.

Je te le dis encore, & quoique j'en soupire,

Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire,

Je t'ai fait une offense, & j'ai dû m'y porter

Pour effacer ma honte & pour te mériter ;

Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon pere,

C'est maintenant à toi que je viens satisfaire,

C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois,

J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois,

Je sai qu'un pere mort t'arme contre mon crime,

Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :

Immole avec courage au sang qu'il a perdu

Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah, Rodrigue ! Il est vrai, quoique ton ennemie,

Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie ;

Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,

Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.

Je sai ce que l'honneur, après un tel outrage,

Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage,

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien,

Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.

Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire,

Elle a vengé ton pere, & soutenu ta gloire,

Même soin me regarde, & j'ai, pour m'affliger,

Ma gloire à soutenir, & mon pere à venger.

Hélas ! Ton intérêt ici me désespere :

Si quelque autre malheur m'avoit ravi mon pere,

Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir

L'unique allègement qu'elle eût pû recevoir ;

Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes,

Quand une main si chere eût essuyé mes larmes.

Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
 Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû,
 Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assassine,
 Me force à travailler moi-même à ta ruine;
 Car enfin, n'attens pas de mon affection
 De lâches sentimens pour ta punition:
 De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
 Ma générosité doit répondre à la tienne;
 Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi,
 Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
 Il demande ma tête, & je te l'abandonne,
 Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,
 Le coup m'en sera doux aussi-bien que l'arrêt.
 Attendre après mon crime une lente justice,
 C'est reculer ta gloire autant que mon supplice,
 Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMENE.

Va, je suis ta partie, & non pas ton bourreau.
 Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
 Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre,
 C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
 Et je dois te poursuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
 Ta générosité doit répondre à la mienne;
 Et, pour venger un pere, emprunter d'autres bras,
 Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas.
 Ma main seule du mien a su venger l'offense,
 Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner?
 Tu t'es vengé sans aide, & tu m'en veux donner?
 Je suivrai ton exemple, & j'ai trop de courage
 Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.

Mon

Mon pere & mon honneur ne veulent rien devoir
 Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! Hélas! Quoi que je fasse,
 Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace?
 Au nom d'un pere mort, ou de notre amitié,
 Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié;
 Ton malheureux amant aura bien moins de peine
 A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, & si peu les faux bruits?
 Quand on saura mon crime & que ta flamme dure,
 Que ne publieront point l'envie & l'imposture?
 Force-les au silence, & sans plus discourir,
 Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie,
 Et je veux que la voix de la plus noire envie
 Eleve au ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
 Sachant que je t'adore, & que je te poursuis.
 Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême:
 Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime,
 Dans l'ombre de la nuit caché bien ton départ.
 Si l'on te voit sortir, mon honneur court hazard;
 La seule occasion qu'aura la médisance,
 C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence;
 Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

P. CORN. Tome III.

S

CHIMENE.

Va-t-en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMENE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,
Je ferai mon possible à bien venger mon pere ;
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMENE.

O comble de misères !

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos peres !

CHIMENE.

Rodrigue, qui l'eût cru ?

D. RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit ?

CHIMENE.

Que notre heur fût si proche, & si-tôt se perdit !

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,

Un orage si prompt brisât notre espérance !

CHIMENE.

Ah, mortels douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah, regrets superflus !

CHIMENE.

Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu. Je vais traîner une mourante vie,

Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi

De ne respirer pas un moment après toi.

Adieu. Sors, & sur-tout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMENE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer,
Je cherche le silence & la nuit pour pleurer.

SCENE V.

D. DIEGUE seul.

J'Amaï nous ne goûtons de parfaite allégresse ;
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse,
Toujours quelques soucis en ces événemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte ;
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte,
J'ai vû mort l'ennemi qui m'avoit outragé,
Et je ne saurois voir la main qui m'a vengé ;
En vain je m'y travaille, & d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville,
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur,
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser, & n'embrace qu'une ombre,
Et mon amour déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa suite,
Je crains du comte mort les amis & la suite,
Leur nombre m'épouvante, & confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes cieux ! Me trompai-je encore à l'apparence ?
Ou si je vois enfin mon unique espérance ?

C'est lui, n'en doutons plus, mes vœux sont exaucés,
Ma crainte est dissipée, & mes ennuis cessés.

S C E N E V I.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie !
D. RODRIGUE.

Hélas !

D. DIEGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie,
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te défavouer,
Tu l'as bien imitée, & ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race :
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens,
Ton premier coup d'épée égale tous les miens,
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée,
Par cette grande épreuve atteints ma renommée.
Appui de ma vieillesse, & comble de mon heur,
Touches ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
Viens baiser cette joue, & reconnois la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû, je ne pouvois pas moins,
Etant sorti de vous, & nourri par vos soins ;
Je m'en tiens trop heureux, & mon ame est ravie.
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie :
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux,
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclaire,
Aidez & trop long-temps votre discours le flatte ;

Je ne me repens point de vous avoir servi,
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous venger armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame ;
Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu,
Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie, & tu me rends ma gloire,
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foiblesses,
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses ;
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah ! Que me dites-vous ?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge,
Et vous m'osez pousser à la honte du change !
L'infamie est pareille, & suit également
Le guerrier sans courage, & le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure,
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure ;
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus,
Ma foi m'engage encor si je n'espère plus,
Et ne pouvant quitter, ni posséder Chimène,
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas,
Ton prince & ton pays ont besoin de ton bras.
La flotte qu'on craignoit, dans ce grand fleuve entrée,
Croît surprendre la ville, & piller la contrée,
Les Mores vont descendre, & le flux & la nuit
Dans une heure à nos murs les amènent sans bruits.

La cour est en désordre, & le peuple en alarmes,
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes amis,
Qui sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
Se venoient tous offrir à venger ma querelle:
Tu les a prévenus, mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.

Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande;
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande,
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord,
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort,
Prens-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte,
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte.
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front,
Ne bornes pas ta gloire à venger un affront,
Porte-la plus avant, force par ta vaillance
Ce monarque au pardon, & Chimène au silence.
Si tu l'aimes; apprens que revenir vainqueur
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles;
Je t'arrête en discours, & je veux que tu voles,
Viens, suis-moi, va combattre, & montrer à ton roi
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'Est-ce point un faux bruit ? Le fais-tu bien, Elvire ?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porté jusqu'au ciel d'une commune voix
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte,
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus
prompte.

Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entière, & deux rois prisonniers,
La valeur de leur chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles.

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix,
Sa main les a vaincus, & sa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple qui par-tout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie & l'objet & l'auteur,
Son ange tutélaire & son libérateur.

CHIMENE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence,

Mais Don Diégue ravi lui présente enchaîné ;
 Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,
 Et demande pour grace à ce généreux prince,
 Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur ! Reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Raprenons donc aussi ma colère assouplie,
 Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie ?
 On le vante, on le loue, & mon cœur y consent ;
 Mon honneur est muet, mon devoir impuissant ;
 Silence, mon amour, laisse agir ma colère,
 S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père,
 Ces tristes vêtements où je lis mon malheur,
 Sont les premiers effets qu'ait produit sa valeur,
 Et quoi qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime,
 Ici tous les objets me parlent de son crime.

Vous, qui rendez la force à mes ressentimens,
 Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,
 Pompe, que me prescrit sa première victoire,
 Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;
 Et lorsque mon-amour prendra trop de pouvoir,
 Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
 Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, void venir l'infante.

SCÈNE

SCÈNE II.

L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR,
 ELVIRE.

L'INFANTE.

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs,
 Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
 Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie.
 Madame, autre que moi n'a droit de soupirer.
 Le péril dont Rodrigue a su nous retirer,
 Et le salut public que vous rendent ses armes,
 A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes.
 Il a sauvé la ville, il a servi son roi,
 Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles,
 Et je l'entens par-tout publier hautement
 Aussi brave guerrier, que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ?
 Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire,
 Il possédoit ton ame, il vivoit sous tes loix,
 Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMENE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice,
 Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice,
 On aigrit ma douleur en l'élevant si haut,
 Je vois ce que je perds, quand je vois ce qu'il vaut.

P. Corn. Tome III.

T

Ah, cruels déplaîsirs à l'esprit d'une amante !
 Plus j'apprens son mérite, & plus mon feu s'augmente.
 Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
 Et, malgré mon amour, va pourfuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime,
 L'effort que tu te fis parut si magnanime,
 Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
 Admiroit ton courage, & plaignoit ton amour.
 Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidelle ?

CHIMENE.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.
 Rodrigue maintenant est notre unique appui,
 L'espérance & l'amour d'un peuple qui l'adore,
 Le soutien de Castille, & la terreur du More;
 Le roi même est d'accord de cette vérité,
 Que ton pere en lui seul se voit ressuscité,
 Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
 Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
 Quoi ? Pour venger un pere est-il jamais permis
 De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?
 Contre nous ta poursuite est-elle légitime,
 Et pour être punis avons-nous part au crime ?
 Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
 Celui qu'un pere mort t'obligeoit d'accuser,
 Je te voudrois moi-même en arracher l'envie;
 Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMENE.

Ah ! Ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté,
 Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
 Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse ;
 Quoiqu'un peuple l'adore, & qu'un roi le caresse,
 Qu'il soit environné des plus vaillans guerriers,
 J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité, quand pour venger un pere
 Notre devoir attaque une tête si chere :
 Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
 Quand on donne au public les intérêts du sang.
 Non, croi-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme,
 Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton ame.
 Que le bien du pays t'impose cette loi ;
 Aussi bien que crois-tu que t'accorde le roi ?

CHIMENE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
 Adieu. Tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMENE.

Après mon pere mort, je n'ai point à choisir.

SCENE III.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
 D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille,
 Qui fut toujours la gloire & l'appui de Castille,
 Race de tant d'ayeux en valeur signalés,
 Que l'essai de la tienne a si-tôt égalés,
 Pour te récompenser ma force est trop petite,
 Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
 Le pays délivré d'un si rude ennemi,
 Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
 Et les Mores défaits, avant qu'en ces alarmes
 J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,

Tij

Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
 Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
 Mais deux rois tes captifs seront ta récompense,
 Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence;
 Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,
 Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid, qu'à ce grand nom tout cède,
 Qu'il comble d'épouvante & Grenade & Tolède,
 Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes loix,
 Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre Majesté, Sire, épargne ma honte,
 D'un si foible service elle fait trop de compte,
 Et me force à rougir devant un si grand roi,
 De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.
 Je sais trop que je dois au bien de votre empire,
 Et le sang qui m'anime, & l'air que je respire,
 Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
 Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage,
 Ne s'en acquittent pas avec même courage,
 Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
 Elle ne produit point de si rares succès.
 Souffrez donc qu'on te loue, & de cette victoire
 Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant
 Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
 Une troupe d'amis chez mon pere assemblée
 Sollicita mon ame encor toute troublée...
 Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
 Si j'osai l'employer sans votre autorité;
 Le péril approchoit, leur brigade étoit prête,
 Me montrant à la cour je hasardais ma tête,

Et s'il la falloit perdre, il m'étoit bien plus doux
 De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense,
 Et l'état défendu me parle en ta défense.
 Croi que dorénavant Chimène a beau parler,
 Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
 Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
 Et porte sur le front une mâle assurance.
 Nous partîmes cinq cens, mais par un prompt renfort,
 Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
 Tant à nous voir marcher avec un tel visage,
 Les plus épouvantés reprenoient de courage.
 J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivés
 Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés,
 Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
 Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
 Se couche contre terre, & sans faire aucun bruit,
 Passe une bonne part d'une si belle nuit.
 Par mon commandement la garde en fait de même,
 Et se tenant cachée aide à mon stratagème,
 Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
 L'ordre qu'on me voit suivre & que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
 Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
 L'onde s'ensile dessous, & d'un commun effort
 Les Mores & la mer montent jusques au port.
 On les laisse passer, tout leur paroit tranquille,
 Point de soldats au port, point aux murs de la ville:
 Notre profond silence abusant leurs esprits,
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris,
 Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent,

Nous nous levons alors , & tous en même tems
 Poussons jusques au ciel mille cris éclatans.
 Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent ,
 Ils paroissent armés , les Mores se confondent ,
 L'épouvante les prend à demi descendus ,
 Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
 Ils courroient au pillage , & rencontrent la guerre ,
 Nous les pressons sur l'eau , nous les pressons sur terre ,
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang ,
 Avant qu'aucun résiste , ou reprenne son rang.
 Mais bien-tôt , malgré nous , leurs princes les rallient ,
 Leur courage renaît , & leurs terreurs s'oublent ,
 La honte de mourir sans avoir combattu
 Arrête leur désordre , & leur rend leur vertu.
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ,
 Des plus braves soldats les trames sont coupées ,
 Et la terre , & le fleuve , & leur flotte , & le port ,
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

O combien d'actions , combien d'exploits célèbres
 Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres ,
 Où chacun seul témoin des grands coups qu'il donnoit ;
 Ne pouvoit discerner où le sort inclinoit !
 J'allois de tous côtés encourager les nôtres ,
 Faire avancer les uns , & soutenir les autres ,
 Ranger ceux qui venoient , les pousser à leur tour ,
 Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
 Mais enfin sa clarté montre notre avantage ,
 Le More voit sa perte , & perd soudain courage ,
 Et voyant un renfort qui nous vient secourir ,
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
 Ils gagnent leurs vaisseaux , ils en coupent les cables ,
 Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables ,
 Font retraite en tumulte , & sans considérer
 Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
 Pour souffrir ce devoir leur frayer est trop forte ,
 Le flux les apporta , le reflux les remporte ,

Cependant que leurs rois engagés parmi nous ,
 Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups ,
 Disputent vaillamment , & vendent bien leur vie ,
 A se rendre moi-même en vain je les convie ,
 Le cimetière au poing ils ne m'écoutent pas :
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats ,
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent ,
 Ils demandent le chef , je me nomme , ils se rendent.
 Je vous les envoyai tous deux en même-temps ,
 Et le combat cessa faute de combattans.
 C'est de cette façon que pour votre service ...

SCENE IV.

D. FERNAND , D. DIEGUE , D. RODRIGUE ,
 D. ARIAS , D. ALONSE , D. SANCHE.

Sire, D. ALONSE.
 Chimène vient vous demander justice.
 D. FERNAND.
 La fâcheuse nouvelle & l'important devoir !
 Va , je ne la veux pas obliger à te voir ,
 Pour tout remerciement il faut que je te chasse ,
 Mais , avant que sortir , viens que ton roi t'embrasse.

[D. Rodrigue rentre.]

D. DIEGUE.
 Chimène le poursuit , & voudroit le sauver.
 D. FERNAND.
 On m'a dit qu'elle l'aime , & je vais l'éprouver.
 Montrez un cil plus triste.

SCENE V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE,
ELVIRE.

D. FERNAND.

Enfin, soyez contente,
Chimène, le succès répond à votre attente,
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus,
Rendez grâces au ciel qui vous en a vengée,
[à D. Diegue.]

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait
Dans cette pamoison, Sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les secrets de son âme,
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMENE.

Quoi? Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encore un immuable amour,
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMENE.

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse,
Un excès de plaisir nous rend tout languissans,
Et quand il surprend l'âme, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible,
Chimène, ta douleur a paru trop visible.

CHIMENE.

Hé bien, Sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pamoison l'effet de ma douleur,
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite;
Son trépas déroboit sa tête à ma poursuite.
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perdue, & mes desseins trahis,
Une si belle fin m'est trop injurieuse,
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud.
Qu'il meure pour mon pere, & non pour la patrie,
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie,
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort,
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire, & je le puis sans crime,
Elle assure l'état, & me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers,
Et pour dire en un mot ce que j'en confidère,
Digne d'être immolée aux mânes de mon pere.
Hélas! A quel espoir me laisse-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
Que pourroient contre lui des larmes qu'on méprise?
Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise,
Là sous votre pouvoir tout lui devient permis,
Il triomphe de moi comme des ennemis,
Dans leur sang répandu la justice étouffée,
Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée,
Nous en croisons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence,
Quand on rend la justice, on met tout en balance.
On a tué ton pere, il étoit l'agresseur,
Et la même équité m'ordonne la douceur.

Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître ;
 Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le maître,
 Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi,
 Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMENE.

Pour moi mon ennemi ! L'objet de ma colère !
 L'auteur de mes malheurs ! L'assassin de mon pere !
 De ma juste poursuite on fait si peu de cas,
 Qu'on me croit obliger en ne m'écoulant pas !

Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
 Sire, permettez-moi de recourir aux armes,
 C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,
 Et c'est aussi par là que je dois me venger.
 A tous vos cavaliers je demande sa tête,
 Oui, qu'un d'eux me l'apporte, & je suis sa conquête,
 Qu'ils le combattent, Sire, & le combat fini,
 J'épouse le vainqueur si Rodrigue est puni.
 Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
 Sous couleur de punir un injuste attentat,
 Des meilleurs combattans affoiblit un état.
 Souvent de cet abus le succès déplorable
 Opprime l'innocent, & soutient le coupable.
 J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux
 Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux ;
 Et quoi qu'il ait pu commettre un cœur si magnanime,
 Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

CHIMENE.

Quoi, sire ! Pour lui seul vous renversez des loix
 Qu'a vû toute la cour observer tant de fois !
 Que croira votre peuple, & que dira l'envie,
 Si sous votre défense il ménage sa vie,
 Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas
 Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas ?

De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire,
 Qu'il goûté sans rougir les fruits de sa victoire ;
 Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir,
 Il l'a fait en brave homme, & le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse,
 Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place,
 Et le prix que Chimène au vainqueur a promis,
 De tous mes cavaliers seroit ses ennemis.
 L'opposer seul à tous seroit trop d'injustice,
 Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.

Choisi qui tu voudras, Chimène, & choisi bien,
 Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne,
 Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.
 Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
 Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui ?
 Qui se hasarderoit contre un tel adversaire ?
 Qui seroit ce vaillant, ou bien ce téméraire ?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'assaillant,
 Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.

[à Chimène.]

Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse,
 Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main ?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage,
 On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille & combattre à l'instant !

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délassé.
 Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
 Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
 Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
 De moi, ni de ma cour il n'aura la présence.

[à D. Arias.]

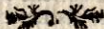
Vous seul des combattans jugerez la vaillance,
 Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,
 Et le combat fini m'amenez le vainqueur.
 Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine,
 Je le veux de ma main présenter à Chimène,
 Et que pour récompense il reçoive sa foi.

CHIMÈNE.

Quoi, Sire, m'imposer une si dure loi !

D. FERNAND.

Tu t'en plains, ma s ton feu loin d'avouer ta plainte,
 Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.
 Cesse de murmurer contre un arrêt si doux,
 Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. RODRIGUE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

VOI, Rodrigue, en plein jour ? D'où te vient cette
 audace ?

Va, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, & vous viens en ce lieu,
 Avant le coup mortel dire un dernier adieu.
 Cet immuable amour qui sous vos loix m'engage,
 N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir !

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens,
 Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir ! Dom Sanche est-il si redoutable,
 Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomtable ?
 Qui t'a rendu si foible, & qui le rend si fort ?
 Rodrigue va combattre & se croit déjà mort !
 Celui qui n'a pas craint ni les Mores ni mon pere ;
 Va combattre Dom Sanche, & déjà désespère !
 Ainsi donc au besoin ton courage s'abat ?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, & non pas au combat ;
 Et ma fidèle ardeur fait bien m'ôter l'envie,
 Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie,

J'ai toujours même cœur, mais je n'ai point de bras
 Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas;
 Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle,
 Si j'eusse combattu pour ma seule querelle:
 Mais défendant mon roi, son peuple & mon pays,
 A me défendre mal je les aurois trahis.
 Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,
 Qu'il en veuille sortir par une perfidie.
 Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
 Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt;
 Votre ressentiment choisit la main d'un autre,
 Je ne méritois pas de mourir de la vôtre;
 On ne me verra point en repousser les coups,
 Je dois plus de respect à qui combat pour vous;
 Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
 Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,
 Je vais lui présenter mon estomac ouvert,
 Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triste devoir la juste violence,
 Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
 Prescrit à ton amour une si forte loi,
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,
 En cet aveuglement ne perds pas la mémoire,
 Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
 Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
 Quand on le saura mort on le croira vaincu.

Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,
 Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,
 Et te fait renoncer, malgré ta passion,
 A l'espoir le plus doux de ma possession:
 Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
 Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte!
 Quelle inégalité ravale ta vertu?
 Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu?

Quoi, n'es-tu généreux que pour me faire outrage?
 S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage,
 Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?
 Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,
 Et défens ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du comte, & les Mores défaits,
 Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets?
 Elle peut dédaigner le soin de me défendre,
 On sait que mon courage ose tout entreprendre,
 Que ma valeur peut tout, & que dessous les cieux,
 Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux.
 Non, non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire,
 Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
 Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
 Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
 On dira seulement: Il adoroit Chimène,
 Il n'a pas voulu vivre, & mériter sa haine,
 Il a cédé lui-même à la rigueur du sort,
 Qui forçoit sa maîtresse à poursuivre sa mort;
 Elle vouloit sa tête, & son cœur magnanime,
 S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.
 Pour venger son honneur il perdit son amour,
 Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,
 Préférant, quelque espoir qu'eût son ame affermie,
 Son honneur à Chimène, & Chimène à sa vie.
 Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
 Loin d'obscurcir la gloire, en rehausser l'éclat,
 Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
 Que tout autre pour moi n'eût pû vous satisfaire.

CHIMENE.

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas,
 Ta vie & ton honneur sont de foibles appas,
 Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
 Défens-toi maintenant pour m'ôter à Dom Sanche.

Combats pour m'affranchir d'une condition
 Qui me donne à l'objet de mon averſion.
 Te dirai-je encor plus ? Va, ſonge à ta déſenſe,
 Pour forcer mon devoir, pour m'impoſer ſilence ;
 Et ſi tu ſens pour moi ton cœur encore épris,
 Sors vainqueur d'un combat dont Chimène eſt le prix.
 Adieu. Ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE ſeul.

Eſt-il quelque ennemi qu'à préſent je ne domte ?
 Paroiſſez, Navarrois, Mores & Caſtillans,
 Et tout ce que l'Eſpagne a nourri de vaillans,
 Uniſſez-vous enſemble, & faites une armée
 Pour combattre une main de la ſorte animée,
 Joignez tous vos efforts contre un eſpoir ſi doux,
 Pour en venir à bout c'eſt trop peu que de vous.

SCENE II.

L'INFANTE ſeule.

T'écouterai-je encor, reſpect de ma naiſſance,
 Qui fais un crime de mes ſeux ?
 T'écouterai-je, amour, dont la douce poiſſance
 Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux ?
 Pauvre princeſſe, auquel des deux
 Dois-tu prêter obéiſſance ?
 Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi,
 Mais pour être vaillant, tu n'es pas pas fils de roi.

Impitoyable ſort, dont la rigueur ſépares
 Ma gloire d'avec mes deſirs !
 Eſt-il dit que le choix d'une vertu ſi rare
 Coûte à ma paſſion de ſi grands déplaiſirs ?
 O cieus ! A combien de ſoupirs

Faut-

Faut-il que mon cœur ſe prépare,
 Si jamais il n'obtient ſur un ſi long tourment,
 Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant ?

Mais c'eſt trop de ſcrupule, & ma raiſon s'étonne
 Du mépris d'un ſi digne choix,
 Bien qu'aux monarques ſeuls ma naiſſance me donne,
 Rodrigue, avec honneur je vivrai ſous tes loix ;
 Après avoir vaincu deux rois,
 Pourrois-tu manquer de couronne ?
 Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,
 Ne fait-il pas trop voir ſur qui tu dois regner ?

Il eſt digne de moi, mais il eſt à Chimène,
 Le don que j'en ai fait me nuit,
 Entre eux la mort d'un pere a ſi peu mis de haine,
 Que le devoir du ſang à regret le pourſuit :
 Ainſi n'eſpérons aucun fruit
 De ſon crime ni de ma peine,
 Puisque pour me punir le deſtin a permis
 Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCENE III.

L'INFANTE, LÉONOR.

O L'INFANTE.
 U viens-tu, Léonor ?

LÉONOR.
 Vous applaudit, Madame,
 Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre ame.

L'INFANTE.
 D'où viendroit ce repos dans un comble d'ennui ?
 P. Corn. Tome III, Y

Si l'amour vit d'espoir, & s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage;
Vous savez le combat où Chimène l'engage,
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari;
Votre espérance est morte, & votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah, qu'il s'en faut encor!

LEONOR.

Que pouvez-vous prétendre?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrois-tu défendre?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions,
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des amans apprend trop d'artifices.

LEONOR.

Pourrez-vous quelque chose après qu'un pere mort
N'a pu dans leurs esprits allumer le discord?
Car Chimène aisément montre par sa conduite,
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat, & pour son combattant,
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant.
Elle n'a point recours à ces mains généreuses
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses;
Dom Sanche lui suffit, & mérite son choix,
Parce qu'il va s'armer pour la première fois.
Elle aime en ce duel son peu d'expérience,
Comme il est sans renom, elle est sans défiance,
Et sa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,
Et l'autorise enfin à paroître apaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, & toutefois mon cœur
A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.

A quoi me résoudrai-je, amante infortunée?

LEONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née,
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.

Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme,
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme;
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.

Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme,
Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encore un coup le donner à Chimène;
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCENE IV.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Elvire, que je souffre, & que je suis à plaindre;
Je ne sai qu'espérer, & je vois tout à craindre.
Aucun vœu ne m'échape où j'ose consentir,
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir;
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes,
Le plus heureux succès me coûtera des larmes,
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon pere est sans vengeance, ou mon amant est mort.

D'un & d'autre côté je vous vois soulagée,
 Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée,
 Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,
 Il soutient votre gloire, & vous donne un époux.

CHIMENE.

Quoi ! L'objet de ma haine, ou bien de ma colere !
 L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon pere !
 De tous les deux côtés on me donne un mari
 Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
 De tous les deux côtés mon ame se rebelle,
 Je crains plus que la mort la fin de ma querelle ;
 Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
 Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix,
 Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,
 Termine ce combat sans aucun avantage,
 Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce serois vous traiter avec trop de rigueur.
 Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice,
 S'il vous laisse obligée à demander justice,
 A témoigner toujours ce haut ressentiment,
 Et poursuivre toujours la mort de votre amant.
 Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance
 Lui couronnant le front, vous impose silence,
 Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
 Et que le roi vous force à suivre vos desirs.

CHIMENE.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ?
 Mon devoir est trop fort, & ma perte trop grande,
 Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi,
 Que celle du combat, & le vouloir du roi.
 Il peut vaincre Don Sanche avec fort peu de peire,
 Mais non pas avec lui la gloire de Chimène,
 Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,
 Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
 Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
 Quoi, vous voulez encor refuser le bonheur
 De pouvoir maintenant vous taire avec honneur !
 Que prétend ce devoir, & qu'est-ce qu'il espere ?
 La mort de votre amant vous rendra-t-elle un pere ?
 Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?
 Faut-il perte sur perte, & douleur sur douleur ?
 Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,
 Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine,
 Et nous verrons du ciel l'équitable courroux
 Vous laisser par sa mort D. Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
 Ne les redouble point par ce funeste augure :
 Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,
 Sinon en ce combat Rodrigue à tous mes vœux.
 Non qu'une folle ardeur de son côté me panche,
 Mais, s'il étoit vaincu, je serois à D. Sanche ;
 Cette appréhension fait naître mon fouhait.
 Que vois-je, malheureuse ? Elvire, c'en est fait.

SCENE V.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

O Bligé d'apporter à vos pieds cette épée...

CHIMENE.

Quoi, du sang de Rodrigue encor toute trempée ?
 Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
 Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux ?

Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre;
 Mon pere est satisfait, cesse de te contraindre.
 Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
 Mon ame au désespoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus raffiné...

CHIMENE.

Tu me parles encore,
 Exécration d'un héros que j'adore?
 Va, tu l'as pris en traître, un guerrier si vaillant
 N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.
 N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie,
 En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impression, qui loin de m'écouter...

CHIMENE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter?
 Que j'entende à loisir avec quelle insolence
 Tu peindras son malheur, mon crime & ta vaillance?

SCENE VI.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
 D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE,
 ELVIRE.

CHIMENE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
 Ce que tous mes efforts ne vous ont pu céder.
 J'aimois, vous l'avez su, mais pour venger mon pere,
 J'ai bien voulu proscrire une tête si chère:
 Votre Majesté, Sire, elle-même a pu voir
 Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.

Enfin Rodrigue est mort, & sa mort ma changée
 D'implacable ennemie en amante affligée;
 J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
 Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
 Dom Sanche m'a perdue en prenant ma défense,
 Et du bras qui me perd je suis la récompense!

Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
 De grâce, révoquez une si dure loi;
 Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
 Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même,
 Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment
 Jusqu'au dernier soupir mon pere & mon amant.

D. DIEGUE.

Enfin, elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
 D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chimène, fors d'erreur, ton amant n'est pas mort,
 Et D. Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçû,
 Je venois du combat lui raconter l'issue.
 Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,
 Ne craint rien, m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé,
 Je laisserois plutôt la victoire incertaine,
 Que de répandre un sang hazardé pour Chimène:
 Mais, puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,
 Va de notre combat l'entretenir pour moi,
 De la part du vainqueur lui porter ton épie.
 Sire, j'y suis venu, cet objet l'a trompée,
 Elle m'a cru vainqueur me voyant de retour,
 Et soudain sa colère a trahi son amour,
 Avec tant de transport & tant d'impatience,
 Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
 Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux;
 Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,

Perdant infiniment, j'aime encor ma défaire,
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu,
Une louable honte en vain t'en sollicite;
Ta gloire est dégagée, & ton devoir est quitte;
Ton pere est satisfait, & c'étoit le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en dispose,
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose;
Et ne sois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCENE DERNIERE.

D. FERNAND, L'INFANTE, D. DIEGUE,
D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE,
D. SANCHE, CHIMENE, LÉONOR,
ELVIRE.

L'INFANTE.

S Eche tes pleurs, Chimène, & reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.

Je ne viens point ici demander ma conquête,
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame, mon amour n'emploiera point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un pere,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille & mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,

Forcer

Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée?
Si mon crime par-là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, & puis tout achever,
Mais si ce fier honneur toujours inexorable,
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains,
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible,
A Prenez une vengeance à tout autre impossible:
Mais du moins que ma mort suffise à me punir,
Ne me bannissez point de votre souvenir;
Et, puisque mon trépas conserve votre gloire,
Pour vous en revancher conservez ma mémoire,
Et dites quelquefois en déplorant mon sort,
S'il ne m'avoit aimée, il ne seroit pas mort.

CHIMENE.

Releve-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire,
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
Et quand un roi commande, on lui doit obéir.
Mais, à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hymenée?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre justice en est-elle d'accord?
Si Rodrigue à l'état devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

D. FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime
Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui;
Mais, quoique fa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire,
Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.

P. Corn. Tome III.

X

Cet hymen différé ne rompt point une loi ;
 Qui sans marquer de temps lui destine ta foi ,
 Prens un an , si tu veux , pour essuyer tes larmes.

Rodrigue , cependant il faut prendre les armes ,
 Après avoir vaincu les Mores sur nos bords ,
 Renversé leurs desseins , repoussé leurs efforts ,
 Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre ,
 Commander mon armée , & ravager leur terre .
 A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi ,
 Ils t'ont nommé seigneur , & te voudront pour roi ;
 Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle ,
 Reviens-en , s'il se peut , encor plus digne d'elle ,
 Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser ,
 Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser .

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chimène , & pour votre service ,
 Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse ?
 Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer ,
 Sire , ce m'est trop d'honneur de pouvoir espérer .

D. FERNAND.

Espere en ton courage , espere en ma promesse ;
 Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse ,
 Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi ,
 Laisse faire le temps , ta vaillance & ton roi .

F I N.

EXAMEN DU CID.

C E poème a tant d'avantages du côté du sujet , & des pensées brillantes dont il est semé , que la plupart de ses auditeurs n'ont pas voulu voir les défauts de sa conduite , & ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa représentation . Bien que ce soit celui de tous mes ouvrages réguliers où je me suis permis le plus de licence , il passe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière sévérité des règles , & depuis cinquante ans qu'il tient sa place sur nos théâtres , l'histoire ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir , qui en ait effacé l'éclat . Aussi a-t-il les deux grandes conditions que demande Aristote aux tragédies parfaites , & dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les anciens & les modernes . Il les assemble même plus fortement & plus noblement , que les espèces que pose ce philosophe . Une maîtresse que son devoir force à poursuivre la mort de son amant , qu'elle tremble d'obtenir , à les passions plus vives & plus allumées , que tout ce qui peut se passer entre un mari & sa femme , une mère & son fils , un frere & sa sœur ; & la haute vertu dans un naturel sensible à ces passions , qu'elle dompte sans les affaiblir , & à qui elle laisse toute leur force pour en triompher plus glorieusement , a quelque chose de plus touchant , de plus élevé & de plus aimable , que cette médiocre bonté , capable d'une foiblesse , & même d'un crime où nos anciens étoient contraints d'arrêter le caractère le plus parfait des rois & des princes , dont ils faisoient leurs héros , afin que

ces taches & ces forfaits défigurant ce qu'ils leur laissoient de vertu, s'accommodassent au goût & aux souhaits de leurs spectateurs, & fortifiassent l'horreur qu'ils avoient conçue de leur domination & de la monarchie.

Rodrigue fuit ici son devoir sans rien relâcher de sa passion : Chimène fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur où elle se voit abîmée par là ; & si la présence de son amant lui fait faire quelque faux pas, c'est une glissade dont elle se relève à l'heure même, & non-seulement elle connoît si bien sa faute, qu'elle nous en avertit ; mais elle fait un prompt désaveu de tout ce qu'une vûe si chère lui a pu arracher. Il n'est point besoin qu'on lui reproche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son amant après qu'il a tué son pere ; elle avoue que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore & le poursuit, ce n'est point une résolution si ferme, qu'elle l'empêche de cacher son amour de tout son possible, lorsqu'elle est en la présence du roi. S'il lui échappe de l'encourager au combat contre D. Sanche par ces paroles,

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix :

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment ; mais si-tôt qu'elle est avec Elvire, à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son ame, & que la vûe de ce cher objet ne lui fait plus de violence, elle forme un souhait plus raisonnable, qui satisfait sa vertu & son amour tout ensemble, & demande au ciel que le combat se termine,

Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle penche du côté de Rodrigue, de peur d'être à D. Sanche pour qui elle a de

l'aversion, cela ne détruit point la protestation qu'elle a faite un peu auparavant, que malgré la loi de ce combat & les promesses que le roi a faites à Rodrigue, elle lui fera mille autres ennemis, s'il en sort victorieux. Ce grand éclat même qu'elle laisse faire à son amour, après qu'elle le croit mort, est suivi d'une opposition rigoureuse à l'exécution de cette loi qui la donne à son amant, & elle ne se tait qu'après que le roi l'a différée, & lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le temps il y pourra survenir quelque obstacle. Je sai bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement ; mais quand les rois parlent, c'en est une de contradiction. On ne manque jamais à leur applaudir, quand on entre dans leurs sentimens, & le seul moyen de leur contredire avec le respect qui leur est dû, c'est de se taire, quand leurs ordres ne sont pas si pressans, qu'on ne puisse remettre à s'excuser de leur obéir, lorsque le temps en sera venu, & conserver cependant une espérance légitime d'un empêchement qu'on ne peut encore déterminer prévoir.

Il est vrai que dans ce sujet il faut se contenter de tirer Rodrigue de péril, sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chimène. Il est historique, & a plu en son temps, mais bien sûrement il déplairoit au nôtre, & j'ai peine à voir que Chimène y consente chez l'Auteur Espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'historique, j'ai crû ne me pouvoir dispenser d'en jeter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet, & ce n'étoit que par là que je pouvois accorder la bienfaisance du théâtre avec la vérité de l'événement.

Les deux visites que Rodrigue fait à sa maîtresse ont quelque chose qui choque la bienfaisance de la part de celle qui les souffre. La rigueur du devoir vouloit qu'elle refusât de lui parler, & s'enfermât dans son cabinet au lieu de l'écouter ; mais permettez-moi de dire avec

un des premiers esprits de notre siècle, que leur conversation est remplie de si beaux sentimens, que plusieurs n'ont pas connu ce défaut, & que ceux qui l'ont connu, l'ont toléré. J'irai plus outre, & dirai que presque tous ont souhaité que ces entretiens se fissent, & j'ai remarqué aux premières représentations, qu'alors que ce malheureux amant se présentait devant elle, il s'élevoit un certain frémissement dans l'assemblée, qui marquoit une curiosité merveilleuse & un redoublement d'attention pour ce qu'ils avoient à se dire dans un état si pitoyable. Aristote dit, qu'il y a des absurdités qu'il faut laisser dans un poëme, quand on peut espérer qu'elles seront bien reçues, & il est du devoir du poëte en ce cas de les couvrir de tant de brillans, qu'elles puissent éblouir. Je laisse au jugement de mes auditeurs, si je me suis assez bien acquitté de ce devoir, pour justifier par là ces deux scènes. Les pensées de la première des deux sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées; mais outre que je n'ai fait que la paraphraser de l'Espagnol, si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion, nos poëmes, ramperoiént souvent, & les grandes douleurs ne mettroient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations & des hélas. Pour ne déguiser rien, cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chiméne, & cette protestation de se laisser tuer par D. Sanche, ne plairoient pas maintenant. Ces beautés étoient de mise en ce temps-là, & ne le seroient plus en celui-ci. La première est dans l'original espagnol, & l'autre est tirée sur ce modèle. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur, mais je serois scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur notre théâtre.

J'ai dit ailleurs ma pensée touchant l'Infante & le Roi; il reste néanmoins quelque chose à examiner sur la manière dont ce dernier agit, qui ne paroît pas assez vigoureuse, en ce qu'il ne fait pas arrêter le comte après

le soufflet donné, & n'envoie pas des gardes à D. Diégue & à son fils. Sur quoi on peut considérer, que Dom Fernand étant le premier roi de Castille, & ceux qui en avoient été les maîtres auparavant lui, n'ayant eu titre que de comtes, il n'étoit peut-être pas assez absolu sur les grands seigneurs de son royaume pour le pouvoir faire. Chez D. Guillen de Castro qui a traité ce sujet avant moi, & qui devoit mieux connoître que moi quelle étoit l'autorité de ce premier monarque de son pays, le soufflet se donne en sa présence, & en celle de deux ministres d'état, qui lui conseillent, après que le comte s'est retiré fièrement & avec bravade, & que D. Diégue a fait la même chose en soupirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'amis dans les Asturies, qui se pourroient révolter, & prendre parti avec les Mores dont son état est environné. Ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit, & recommande le secret à ces deux ministres, qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis crû bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne seroit en ce temps-ci, où l'autorité royale est plus absolue. Je ne pense pas non-plus qu'il fasse une faute bien grande de ne jeter point l'allarme de nuit dans sa ville, sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Mores, puisqu'on faisoit bonne garde sur les murs & sur le port; mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée, & de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat qu'il propose à Chiméne avant que de le permettre à D. Sanche contre Rodrigue, n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plutôt une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat, qu'un arrêt qu'il lui veuille faire exécuter. Cela paroît, en ce qu'après la victoire de Rodrigue, il n'en exige pas précisément l'effet de sa parole, & la laisse en état d'espérer que cette condition n'aura point de lieu.

Je ne puis dénier que la règle des vingt-quatre heures

presse trop les incidens de cette pièce. La mort du comte & l'arrivée des Mores s'y pouvoient entretenir d'aussi près qu'elles font, parce que cette arrivée est une surprise, qui n'a point de communication, ni de mesure à prendre avec le reste; mais il n'en va pas ainsi du combat de D. Sanche, dont le roi étoit le maître, & pouvoit lui choisir un autre temps que deux heures après la fuite des Mores. Leur défaite avoit assez fatigué Rodrigue toute la nuit, pour mériter deux ou trois jours de repos, & même il y avoit quelque apparence qu'il n'en étoit pas échappé sans blessures, quoique je n'en aye rien dit, parce qu'elles n'auroient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette même règle presse aussi trop Chimène de demander justice au roi la seconde fois. Elle l'avoit fait le soir d'aparavant, & n'avoit aucun sujet d'y retourner le lendemain matin pour importuner le roi, dont elle n'avoit encore aucun lieu de se plaindre, puisqu'elle ne pouvoit encore dire qu'il lui eût manqué de promesse. Le roman lui auroit donné sept ou huit jours de patience avant que de l'en presser de nouveau; mais les vingt-quatre heures ne l'ont pas permis. C'est l'incommodité de la règle. Passons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas moins donné de gêne en cette pièce.

Je l'ai placé dans Séville, bien que D. Fernand n'eût jamais été le maître, & j'ai été obligé à cette falsification, pour former quelque vraisemblance à la descente des Mores, dont l'armée ne pouvoit venir si vite par terre que par eau. Je ne voudrois pas assurer toutefois que le flux de la mer monte effectivement jusques-là: mais comme dans notre Seine il fait encore plus de chemin qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville, cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmi nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu même.

Cette arrivée des Mores ne laisse pas d'avoir ce dé-

faut que j'ai marqué ailleurs, qu'ils se présentent d'eux-mêmes, sans être appelés dans la pièce directement, ni indirectement, par aucun acteur du premier acte. Ils ont plus de justesse dans l'irrégularité de l'auteur espagnol. Rodrigue n'osant plus se montrer à la cour, les va combattre sur la frontière, & ainsi le premier acteur les va chercher, & leur donne place dans le poëme; au contraire de ce qui arrive ici, où ils semblent se venir faire de fête exprès pour en être battus, & lui donner moyen de rendre à son roi un service d'importance qui lui fasse obtenir sa grace. C'est une seconde incommodité de la règle dans cette tragédie.

Tout s'y passe donc dans Séville, & garde ainsi quelque espèce d'unité de lieu en général, mais le lieu particulier change de scène en scène, & tantôt c'est le palais du Roi, tantôt l'appartement de l'Infante, tantôt la maison de Chimène, & tantôt une rue, ou place publique. On le détermine aisément pour les scènes détachées, mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre dernières du premier acte, il est malaisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le comte & D. Diégue fe quereillent au sortir du palais, cela se peut passer dans une rue, mais après le soufflet reçu D. Diégue ne peut pas demeurer dans cette rue à faire ses plaintes en attendant que son fils furviene, qu'il ne soit tout aussi-tôt environné de peuple, & ne reçoive l'offre de quelques amis. Ainsi il seroit plus à propos qu'il se plaignit dans sa maison où le mer l'espagnol, pour laisser aller ses sentimens en liberté; mais en ce cas il faudroit délier les scènes comme il a fait. En l'état où elles sont ici, on peut dire qu'il faut quelquefois aider au théâtre, & suppléer favorablement ce qui ne s'y peut représenter. Deux personnes s'y arrêtent pour parler, & quelquefois il faut présumer qu'ils marchent, ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la vue, parce qu'ils échapperoient aux yeux avant que d'avoir pu dire ce qu'il est nécessaire

qu'ils fassent savoir à l'auditeur. Ainsi par une fiction de théâtre, on peut s'imaginer que D. Diégue & le comte sortant du palais du roi, avancement toujours en se querellant, & sont arrivés devant la maison de ce premier, lorsqu'il reçoit le soufflet, qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poétique ne vous satisfait point, laissons-le dans la place publique, & disons que le concours du peuple autour de lui après cette offense, & les offres de service que lui font les premiers amis qui s'y rencontrent, sont des circonstances que le roman ne doit pas oublier, mais que ces menues actions ne servant de rien à la principale, il n'est pas besoin que le poète s'en embarrasse sur la scène. Horace l'en dispense par ces vers :

Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.

Et ailleurs;

Pleraque negligat.

Semper ad eventum festinet.

C'est ce qui m'a fait négliger au troisième acte de donner à D. Diégue, pour aide à chercher son fils, aucun des cinq cens amis qu'il avoit chez lui. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnoient, & même que quelques autres le cherchoient pour lui d'un autre côté; mais ces accompagnemens inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent à seul tout l'intérêt à l'action : ces sortes d'accompagnemens, dis-je, ont toujours mauvaise grace au théâtre, & d'autant plus, que les comédiens n'emploient à ces personnages muets que leurs moucheurs de chandelles & leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

Les funérailles du comte étoient encore une chose fort embarrassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin

de la pièce, soit que le corps ait demeuré en présence dans son hôtel, en attendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eût rompu toute la chaleur de l'attention, & rempli l'auditeur d'une fâcheuse idée. J'ai crû plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi bien que le lieu précis de ces quatre scènes du premier acte dont je viens de parler, & je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi, que peu de personnes ont pris garde à l'un ni à l'autre, & que la plupart des spectateurs laissent emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu & entendu de pathétique en ce poème, ne se font point avisés de réfléchir sur ces deux considérations.

J'acheve par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose à la vue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit.

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit D. Diégue, & cacher aux yeux la mort du comte, afin d'acquiescer & de conserver à mon premier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réussir au théâtre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard, chargé d'années & de victoires, les jette aisément dans le parti de l'offensé, & cette mort qu'on vient dire au roi tout simplement, sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commiseration qu'y eût fait naître le spectacle de son sang, & ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux amant, qu'ils ont vu forcé par ce qu'il devoit à son honneur d'en venir à cette extrémité malgré l'intérêt & la tendresse de son amour.



OBSERVATIONS SUR LE CID.

L est de certaines pièces comme de certains animaux qui sont en la nature, qui de loin semblent des étoiles, & qui de près ne sont que des vermissaux. Tout ce qui brille n'est pas toujours précieux; on voit des beautés d'illusion comme des beautés effectives, & souvent l'apparence du bien se fait prendre pour le bien même. Aussi ne m'étonnai-je pas beaucoup que le peuple qui porte le jugement dans les yeux se laisse tromper par celui de tous les sens le plus facile à décevoir: mais que cette vapeur grossière qui se forme dans le parterre ait pu s'élever jusqu'aux galeries, & qu'un fantôme ait abusé le savoir comme l'ignorance, & la cour aussi-bien que le bourgeois, j'avoue que ce prodige m'étonne, & que ce n'est qu'en ce bizarre événement que je trouve LE CID merveilleux. Mais comme autrefois un Macédonien appella de Philippe préoccupé à Philippe mieux informé, je conjure les honnêtes-gens de suspendre un peu leur jugement, & de ne condamner pas, sans les ouïr, les SOPHONISBES, les CÉSARS, les CLÉOPATRES, les HERCULES, les MARIANES, les CLÉOMÉDONS, & tant d'autres illustres HÉROS qui les ont charmés sur le théâtre. Pour moi, quelque éclatante que me parût la gloire du Cid, je la regardois comme ces belles couleurs qui s'effacent en l'air presque aussi-tôt que le

soleil a fait la riche & trompeuse impression sur la nue ; je n'avois garde de concevoir aucune envie pour ce qui me faisoit pitié , ni de faire voir à personne les taches que j'apercevois en cet ouvrage. Au contraire, comme sans vanité je suis bon & généreux, je donnois des sentimens à tout le monde que je n'avois pas moi-même ; je faisois croire aux autres ce que je ne croyois point du tout, & je me contentois de connoître l'erreur sans la réfuter, & la vérité sans m'en rendre l'évangéliste. Mais quand j'ai vu que cet Ancien qui nous a dit que la prospérité trouve moins de personnes qui la sachent souffrir, que les infortunes, & que la modération est plus rare que la patience, sembloit avoir fait le portrait de l'auteur du Cid ; quand j'ai vu, dis-je, qu'il se désoit d'autorité privée, qu'il parloit de lui comme nous avons accoutumé de parler des autres, qu'il faisoit même imprimer les sentimens avantageux qu'il a de soi, & qu'il semble croire qu'il fait trop d'honneur aux plus grands esprits de son siècle, de leur présenter la main gauche, j'ai crû que je ne pouvois, sans injustice & sans lâcheté, abandonner la cause commune, & qu'il étoit à propos de lui faire lire cette inscription tant utile, qu'on voyoit autrefois gravée sur la porte de l'un des temples de la Grèce :

CONNOIS-TOI TOI-MESME.

Ce n'est pas que je veuille combattre ses mépris par des outrages : cette espèce d'armes ne doit être employée que par ceux qui n'en ont point d'autres ; & quelque nécessité que nous ayions de nous défendre, je ne tiens pas qu'il soit glorieux d'en user. J'attaque le Cid & non pas son auteur, j'en veux à son ouvrage & non point à sa personne : & comme les combats & la civilisation ne sont pas incompatibles, je veux baiser le fleuret, dont je prétens lui porter une botte franche. Je ne fais

ni

ni une satire, ni un libelle diffamatoire, mais de simples OBSERVATIONS ; & hors les paroles qui seront de l'essence de mon sujet, il ne m'en échappera pas une où l'on remarque de l'aigreur. Je le prie d'en user avec la même retenue, s'il me répond, parce que je ne saurois dire ni souffrir d'injures. Je prétens donc prouver contre cette pièce du Cid,

*Que le sujet n'en vaut rien du tout ;
Qu'il choque les principales règles du poëme dramatique ;
Qu'il manque de jugement en sa conduite ;
Qu'il a beaucoup de méchans vers ;
Que presque tout ce qu'il a de beautés sont dérobées ;
Et qu'ainsi l'estime qu'on en fait est injuste.*

Mais après avoir avancé cette proposition, étant obligé de la soutenir, voici par où j'entreprends de le faire avec honneur.

Ceux qui veulent abattre quelqu'un de ces superbes édifices que la vanité des hommes élève si haut, ne s'amusent point à briser des colonnes ou rompre des balustrades, mais ils vont droit en sapper les fondemens, afin que toute la masse du bâtiment croule & tombe en une même heure. Comme j'ai le même dessein, je veux les imiter en cette occasion ; & pour en venir à bout, je veux dire que le sentiment d'Aristote & celui de tous les savans qui l'ont suivi, établit pour maxime indubitable, que l'invention est la principale partie & du poëte & du poëme. Cette vérité est si assurée, que le nom même de l'un & de l'autre tire son étymologie d'un verbe grec, qui ne veut rien dire que fiction. De sorte que le sujet du Cid étant d'un auteur espagnol, si l'invention en étoit bonne, la gloire en appartiendrait à Guillen de Castro, & non pas à son traducteur françois. Mais tant s'en faut que j'en demeure d'accord, que je soutiens qu'elle ne vaut rien du tout. La tragédie composée selon les règles

de l'art, ne doit avoir qu'une action principale, à laquelle tendent & viennent aboutir toutes les autres, ainsi que les lignes se vont rendre de la circonférence d'un cercle à son centre; & l'argument en devant être tiré de l'histoire ou des fables connues selon les préceptes qu'on nous a laissés, on n'a pas dessein de surprendre le spectateur, puisqu'il sait déjà ce qu'on doit représenter: mais il n'en va pas ainsi de la tragi-comédie; car bien qu'elle n'ait presque pas été connue de l'antiquité, néanmoins puisqu'elle est comme un composé de la tragédie & de la comédie, & qu'à cause de sa fin elle semble même pencher plus vers la dernière, il faut que le premier acte dans cette espèce de poème embrouille une intrigue qui tienne toujours l'esprit en suspens, & qui ne se démêle qu'à la fin de tout l'ouvrage. Ce nœud gordien n'a pas besoin d'avoir un Alexandre dans le Cid pour le dénouer. Le pere de Chimène y meurt presque dès le commencement; dans toute la pièce elle ni Rodrigue ne poussent, & ne peuvent pousser qu'un seul mouvement: on n'y voit aucune diversité, aucune intrigue, aucun nœud, & le moins clairvoyant des spectateurs devine, ou plutôt voit la fin de cette aventure aussi-tôt qu'elle est commencée. Et par ainsi je pense avoir montré bien clairement que le sujet n'en vaut rien du tout, puisque j'ai fait connoître qu'il manque de ce qui pouvoit le rendre bon, & qu'il a tout ce qui pouvoit le rendre mauvais. Je n'aurai pas plus de peine à prouver qu'il choque les principales règles dramatiques, & j'espère le faire avouer à tous ceux qui voudront se souvenir après moi, qu'entre toutes les règles dont je parle, celle qui sans doute est la plus importante & comme la fondamentale de tout l'ouvrage, est celle de la vraisemblance. Sans elle on ne peut être surpris par cette agréable tromperie, qui fait que nous semblons nous intéresser aux bons ou mauvais succès de ces héros imaginaires. Le poète qui se propose pour sa fin d'éouvoir les passions de l'auditeur

par celles des personnages, quelque vives, fortes & bien poussées qu'elles puissent être, n'en peuvent jamais venir à bout, s'il est judicieux; lorsque ce qu'il veut imprimer en l'ame n'est pas vraisemblable. Aussi ces grands maîtres anciens, qui m'ont appris ce que je montre ici à ceux qui l'ignorent, nous ont toujours enseigné que le poète & l'historien ne doivent pas suivre la même route, & qu'il vaut mieux que le premier traite un sujet vraisemblable, qui ne soit pas vrai, qu'un vrai qui ne soit pas vraisemblable. Je ne pense pas qu'on puisse choquer une maxime que ces grands hommes ont établie, & qui satisfait si bien le jugement: c'est pourquoi j'ajoute après l'avoir fondée en l'esprit de ceux qui la lisent, qu'il est vrai que Chimène épousa le Cid, mais qu'il n'est point vraisemblable qu'une fille d'honneur épouse le meurtrier de son pere. Cet événement étoit bon pour l'historien, mais il ne valoit rien pour le poète, & je ne crois pas qu'il fût de donner des répugnances à Chimène, de faire combattre le devoir contre l'amour, de lui mettre en la bouche mille antithèses sur ce sujet, ni de faire intervenir l'autorité d'un roi; car enfin tout cela n'empêche pas qu'elle ne se rende parricide, en se résolvant d'épouser le meurtrier de son pere: & bien que cela ne s'acheve pas sur l'heure, la volonté qui seule fait le mariage, y paroît tellement portée, qu'enfin Chimène est une parricide. Ce sujet ne peut être vraisemblable, & par conséquent il choque une des principales règles du poème. Mais pour appuyer ce raisonnement de l'autorité des anciens, je me souviens encore que le mot de fable dont Aristote s'est servi pour nommer le sujet de la tragédie, quoiqu'il ne signifie dans Homère qu'un simple discours, par tout ailleurs est pris pour le récit de quelque chose fausse, & qui pourtant conserve une espèce de vérité. Telles sont les fables des poètes, dont au temps d'Aristote & même devant lui, les tragiques se servoient souvent pour le sujet de leurs poèmes, n'ayant

nul égard à ce qu'elles n'étoient pas vraies, mais les considérant *seulement* comme vraisemblables. C'est pourquoy ce philosophe remarque que les premiers tragiques ayant accoutumé de prendre des sujets par tout, sur la fin ils s'étoient retranchés à certains qui étoient ou pouvoient être rendus vraisemblables, & qui presque pour cette raison ont été tous traités, & même par divers auteurs, comme Médée, Alcméon, Œdipe, Oreste, Méléagre, Thyeste & Théléphe. Si bien qu'on voit qu'ils pouvoient changer ces fables comme ils vouloient, & les accommoder à la vraisemblance. Ainsi Sophocle, Eschile & Euripide ont traité la fable de Philoctète bien diversément; ainsi celle de Médée, chez Sénèque, Ovide & Euripide, n'étoit pas la même. Mais il étoit quasi de la religion, & ne leur étoit pas permis de changer l'histoire quand ils la traitoient, ni d'aller contre la vérité. Tellement que ne trouvant pas toutes les histoires vraisemblables, quoique vraies, & ne pouvant pas les rendre telles, ni changer leur nature, ils s'attachoient fort peu à les traiter à cause de cette difficulté, & prenoient pour la plupart des choses fabuleuses afin de les pouvoir disposer vraisemblablement. De-là, ce philosophe montre que le métier de poète est bien plus difficile que celui de l'historien, parce que celui-ci raconte simplement les choses comme en effet elles sont arrivées, au lieu que l'autre les représente, non pas comme elles sont, mais bien comme elles ont dû être. C'est en quoi l'auteur du Cid a failli, qui trouvant dans l'histoire d'Espagne, que cette fille avoit épousé le meurtrier de son pere, devoit considérer que ce n'étoit pas un sujet d'un poème accompli, parce qu'étant historique, & par conséquent vrai, mais non pas vraisemblable, d'autant qu'il choque la raison & les bonnes mœurs, il ne pouvoit pas le changer ni le rendre propre au poème dramatique. Mais comme une erreur en appelle une autre, pour observer celle des vingt-quatre heures, excellente quand

elle est bien entendue, l'auteur François bronche plus lourdement que l'espagnol, & fait mal en pensant bien faire. Ce dernier donne au moins quelque couleur à sa faute, parce que son poème étant irrégulier, la longueur du temps qui rend toujours les douleurs moins vives, semble en quelque façon rendre la chose plus vraisemblable. Mais faire arriver en vingt-quatre heures la mort d'un pere, & les promesses de mariage de sa fille avec celui qui l'a tué, & non pas encore sans le connoître, non pas dans une rencontre inopinée, mais dans un duel dont il étoit l'appellant; c'est, comme a dit bien agréablement un de mes amis, ce qui loin d'être bon dans les vingt-quatre heures, ne seroit pas supportable dans les vingt-quatre ans. Et par conséquent je le redis encore une fois, la règle de la vraisemblance n'est point observée, quoiqu'elle soit absolument nécessaire. Et véritablement toutes ces belles actions que fit le Cid en plusieurs années, sont tellement assemblées par force en cette pièce pour la mettre dans les vingt-quatre heures, que les personnages y semblent des dieux de machine qui tombent du ciel en terre; car enfin dans le court espace d'un jour naturel, on élit un gouverneur au prince de Castille, il se fait une querelle & un combat entre D. Diégue & le comte, autre combat de Rodrigue & du comte, un autre de Rodrigue contre les Mores, un autre contre D. Sanche, & le mariage se conclut entre Rodrigue & Chimène. Je vous laisse à juger si ne voilà pas un jour bien employé, & si l'on n'auroit pas grand tort d'accuser tous ces personnages de paresse: Il est du sujet du poème dramatique comme de tous les corps physiques, qui pour être parfaits demandent une certaine grandeur qui ne soit ni trop vaste, ni trop resserrée. Ainsi, lorsque nous observons un ouvrage de cette nature, il arrive ordinairement à la mémoire ce qui arrive aux yeux qui regardent un objet. Celui qui voit un corps d'une diffuse grandeur, s'attachant à en remarquer les

parties, ne peut pas regarder à la fois ce grand tout qu'elles composent : de même, si l'action du poëme est trop grande, celui qui la contemple ne sauroit la mettre tout ensemble dans sa mémoire ; comme au contraire, si un corps est trop petit, les yeux qui n'ont pas loisir de le considérer, parce que presque en même temps l'aspect se forme & s'évanouit, n'y trouvent point de volupté. Ainsi dans le poëme qui est l'objet de la mémoire, comme tous les corps le sont des yeux, cette partie de l'ame ne se plaît non plus à remarquer ce qui n'admet pas son office, que ce qui l'excède. Et certainement, comme les corps pour être beaux ont besoin de deux choses, à savoir de l'ordre & de la grandeur, & que pour cette raison Aristote ne qu'on puisse appeler les petits hommes beaux, mais oui bien agréables, parce que quoiqu'ils soient bien proportionnés, ils n'ont pas néanmoins cette taille avantageuse nécessaire à la beauté ; de même ce n'est pas assez que le poëme ait toutes ses parties disposées avec soin, s'il n'a encore une grandeur si juste que la mémoire la puisse comprendre sans peine. Or, quelle doit être cette grandeur ? Aristote dont nous suivons autant le jugement, que nous nous moquons de ceux qui ne le suivent point, l'a déterminé dans cet espace de temps qu'on voit qu'enferment deux soleils ; en sorte que l'action qui se représente ne doit ni excéder, ni être moindre que ce temps qu'il nous prescrit. Voilà pourquoi autrefois Aristophane, comique grec, se moquoit d'Eschyle poëte tragique, qui dans la tragédie de Niobe : pour conserver la gravité de cette héroïne, l'introduisit assise au sépulcre de ses enfans l'espace de trois jours sans dire une seule parole. Et voilà pourquoi le docte Heinsius a trouvé que Buchanan avoit fait une faute dans sa tragédie de Jephthé, où dans le période des vingt-quatre heures il renferme une action qui dans l'histoire demandoit deux mois : ce temps ayant été donné à la fille pour pleurer sa virginité, dit l'écriture ;

mais l'auteur du Cid porte bien son erreur plus avant, puisqu'il enferme plusieurs années dans ses vingt-quatre heures, & que le mariage de Chimène & la prise de ces rois Mores, qui dans l'histoire d'Espagne ne se fait que deux ou trois ans après la mort de son pere, se fait ici le même jour ; car quoique ce mariage ne se consume pas si-tôt, Chimène & Rodrigue y consentent, & dès-là ils sont mariés, puisque selon les jurisconsultes il n'est requis que le consentement pour les nœces, & qu'outre cela Chimène est à lui par la victoire qu'il obtient sur D. Sanche, & par l'arrêt qu'en donne le roi. Mais ce n'est pas la seule loi qu'on voit enfreinte en cet endroit de ce poëme ; il en omet une autre bien plus importante, puisqu'elle choque les bonnes mœurs comme les règles de la poésie dramatique. Et pour connoître cette vérité, il faut savoir que le poëme de théâtre fut inventé pour instruire en divertissant, & que c'est sous cet agréable habit que se déguise la philosophie, de peur de paroître trop austère aux yeux du monde, & par lui, s'il faut ainsi dire, qu'elle semble dorer les pilules afin qu'on les prenne sans répugnance, & qu'on se trouve guéri presque sans avoir connu le remède. Aussi ne manque-t-elle jamais de nous montrer sur la scène la vertu récompensée, & le vice toujours puni. Que si quelquefois l'on y voit les méchans prospérer & les gens de bien persécutés, la face des choses ne manquant point de changer à la fin de la représentation, ne manque point aussi de faire voir le triomphe des innocens & le supplice des coupables ; & c'est ainsi qu'insensiblement on nous imprime en l'ame l'horreur du vice & l'amour de la vertu. Mais tant s'en faut que la pièce du Cid soit faite sur ce modèle, qu'elle est de très-mauvais exemple. L'on y voit une fille dénaturée ne parler que de ses folies, lorsqu'elle ne doit parler que de son malheur, plaindre la perte de son amant, lorsqu'elle ne doit songer qu'à celle de son pere ; aimer encore ce qu'elle doit abhorrer ; souffrir en même

temps & en même maison ce meurtrier & ce pauvre corps; & pour achever son impiété, joindre sa main à celle qui dégoûte encore du sang de son pere. Après ce crime qui fait horreur, le spectateur n'a-t-il pas raison de penser qu'il va partir un coup de foudre du ciel représenté sur la scène, pour châtier cette Danaïde? Ou s'il fait cette autre règle qui défend d'enfanguanter le théâtre, n'a-t-il pas sujet de croire qu'aussi-tôt qu'elle en sera partie, un messager viendra pour le moins lui apprendre ce châtement? Mais cependant ni l'un ni l'autre n'arrive; au contraire, un roi caresse cette impudique, son vice y paroît récompensé, la vertu semble bannie de la conclusion de ce poëme: il est une instruction au mal, un aiguillon pour nous y pousser, & par ces fautes remarquables & dangereuses, directement opposé aux principales règles dramatiques. C'étoit pour de semblables ouvrages que Platon n'admettoit point dans sa république toute la poësie, mais principalement il en bannissoit cette partie, laquelle imite en agissant, & par représentation d'autant qu'elle offroit à l'esprit toutes sortes de mœurs, les vices & les vertus, les crimes & les actions généreuses, & qu'elle introduisoit aussi bien Atrée comme Nestor. Or ne donnant pas plus de plaisir en l'expression des bonnes actions que des mauvaises, puisque dans la poësie comme dans la peinture, on ne regarde que la ressemblance, & que l'image de Thésite bien faite plaît autant que celle de Narcisse; il arrivoit de-là que les esprits des spectateurs étoient débauchés par cette volupté, qu'ils trouvoient autant de plaisir à imiter les mauvaises actions qu'ils voyoient représentées avec grace, & où notre nature incline, que les bonnes qui nous semblent difficiles, & que le théâtre étoit aussi bien l'école des vices que des vertus. Cela, dis-je, l'avoit obligé d'exiler les poëtes de sa république; & quoiqu'il couronnât Homere de fleurs, il n'avoit pas laissé de le bannir. Mais pour modérer sa rigueur, Aristote

qui

qui connoissoit l'utilité de la poësie, & principalement de la dramatique, d'autant qu'elle nous imprime beaucoup mieux les bons sentimens que les deux autres espèces, & que ce que nous voyons touche bien davantage l'ame, que ce que nous entendons simplement, comme depuis l'a dit Horace; Aristote, dis-je, veut en sa poëti-que que les mœurs représentées dans l'action de théâtre soient la plupart bonnes, & que s'il y faut introduire des personnes pleines de vices, le nombre en soit moindre que des vertueuses. Cela fait que les critiques des derniers temps ont blâmé quelques anciennes tragédies, où les bonnes mœurs étoient moindres que les mauvaises, ainsi qu'on peut voir, par exemple, dans l'Oreste d'Euripide, où tous les personnages, excepté Pylade, ont de méchantes inclinations. Si l'auteur que nous examinons n'eût pas ignoré ces préceptes, comme les autres dont nous l'avons déjà repris, il se fût bien empêché de faire triompher le vice sur son théâtre, & ses personnages auroient eu de meilleures intentions que celles qui les font agir. Fernand y auroit été plus grand politique, Urrique d'inclination moins basse, D. Gomès moins ambitieux & moins insolent, D. Sanche plus généreux, Elvire de meilleur exemple pour les suivantes, & cet auteur n'auroit pas enseigné la vengeance par la bouche même de la fille de celui dont on se venge; Chimène n'auroit pas dit:

*Les accommodemens ne font rien en ce point,
Les affronts d'honneur ne se réparent point;
En vain on fait agir la force ou la prudence,
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence.*

Et le reste de la troisième scène du second acte, où per-
tout elle conclut à la confusion de son amant, s'il n'at-
tente à la vie de son pere. Comme quoi peut-il excuser

P. Corn. Tome III.

Z

le vers, où cette dénaturée s'écrit parlant de Rodrigue :

Souffrir un tel affront étant né gentilhomme ?

Et ceux-ci, où elle avoue qu'elle auroit de la honte pour lui, si après lui avoir commandé de ne pas tuer son pere, il lui pouvoit obéir :

Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?

Soit qu'il cède ou résiste au feu qui le consume, ou que son esprit ne peut qu'être ou honteux, ou confus, ou de son trop de respect, ou d'un juste refus.

Mais je découvre encore des sentimens plus cruels & plus barbares dans la quatrième scène du troisième acte, qui me font horreur ; c'est où cette fille, mais plutôt ce monstre, ayant devant ses yeux Rodrigue encore tout couvert d'un sang qui la devoit si fort toucher, & entendant qu'au lieu de s'excuser & de reconnoître sa faute, il l'autorise par ces vers :

Car enfin n'attens pas de mon affection

Un lâche repentir d'une bonne action.

Elle répond, ô bonnes mœurs !

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.

Si autrefois quelques-uns, comme Marcellin au livre vingt-septième, ont mis entre les corruptions des républiques la lecture de Juvénal, parce qu'il enseigne le vice, quoiqu'il le reprenne, & que pour flageller l'impureté, il la montre toute nue ; que dirons-nous de ce poëme où le vice est si puissamment appuyé ? Où l'on en fait l'apologie ? Où l'on le pare des ornemens de la

vertu ? Et enfin où il foule aux pieds les sentimens de la nature & les préceptes de la morale ? De ces deux preuves assez claires je passe à la troisième qui regarde le jugement, la conduite & la bienséance des choses, & dès la première scène je trouve de quoi m'occuper. Il faut que j'avoue que je ne vis jamais un si mauvais physionome que le pere de Chimène, lorsqu'il dit à la suivante de sa fille, parlant de D. Sanche aussi bien que de D. Rodrigue :

*Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves ayeux.*

Il n'étoit point nécessaire d'une si fausse conjecture, puisque ce malheureux D. Sanche devoit être battu sans blesser ni sans être blessé, désarmé, & pour sauver sa vie contraint d'accepter cette honteuse condition, qui l'oblige à porter lui-même son épée à sa maîtresse de la part de son ennemi : cette procédure trop romanesque dément ce premier discours, étant certain que jamais un homme de cœur ne voudra vivre par cette voie. Mais ce n'est pas la seule faute de jugement que je remarque en cette scène, & ces vers qui suivent m'en découvrent encore une autre.

*L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble,
Le roi doit à son fils choisir un gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur.
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute,
Me défend de penser qu'aucun me le dispute.*

Il falloit avec plus d'adresse faire savoir à l'auditeur le sujet de la querelle qui va naître, & non pas le faire dire hors de propos à cette suivante qui sert dans la maison du comte. Cette familiarité n'a point de rapport avec l'orgueil qu'il donne par-tout à ce personnage :

mais il seroit à souhaiter pour lui qu'il eût corrigé de cette sorte tout ce qu'il fait dire à ce comte de Gormas, afin que d'un capitain ridicule il eût fait un honnête homme; tout ce qu'il dit étant plus digne d'un fanfaron, que d'une personne de valeur & de qualité. Et pour ne vous donner pas la peine d'aller vous en éclaircir dans son livre, voyez en quels termes il fait parler ce capitaine Fracasse,

Enfin vous l'emportez, & la faveur du roi
 Vous élève en un rang qu'il n'étoit dû qu'à moi;
 Les exemples vivans ont bien plus de pouvoir,
 Un prince dans un livre apprend mal son devoir;
 Et qu'à fait après tout ce grand nombre d'années
 Que ne puisse égaler une de mes journées?
 Si vous sùtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
 Et ce bras du royaume est le plus ferme appui;
 Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,
 Mon nom sert de rempart à toute la Castille,
 Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix,
 Et si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.
 Chaque jour, chaque instant entasse pour ma gloire,
 Lauriers sur lauriers, victoire sur victoire;
 Le prince pour essai de générosité
 Gagneroit des combats marchant à mon côté;
 Loin de froides leçons qu'à mon bras on préfère,
 Il apprendroit à vaincre en me regardant faire.
 Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras,
 Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi:
 Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
 Tout l'état périra s'il faut que je périsse.
 D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main,
 Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
 Et ma tête en tombant seroit choir sa couronne,
 Mais t'attaquer à moi? Qui t'a rendu si vain?

Sais-tu bien qui je suis?

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
 J'admire ton courage & je plains ta jeunesse,
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
 Dispense ma valeur d'un combat inégal;
 Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire,
 A vaincre sans péril on triomphe sans gloire,
 On te croiroit toujours abattu sans effort,
 Et j'aurois seulement le regret de ta mort:
 Retire-toi d'ici, es-tu si las de vivre?

Je croirois assurément qu'en faisant ce rôle, l'auteur auroit crû faire parler Matamore & non pas le comte, si je ne voyois que presque tous ses personnages ont le même style, & qu'il n'est pas jusqu'aux femmes qui ne s'y piquent de bravoure. Il s'est, à mon avis, fondé sur l'opinion commune qui donne de la vanité aux Espagnols, mais il l'a fait avec assez peu de raison, ce me semble, puisque par-tout il se trouve d'honnêtes gens. Et ce seroit une chose bien plaisante, si parce que les Allemands & les Gascons ont la réputation d'aimer à boire & à dérober, il alloit un jour avec une égale injustice nous faire voir sur la scène un seigneur de l'une de ces nations qui fût yvre, & l'autre coupeur de bourses. Les Espagnols sont nos ennemis, il est vrai, mais on n'est pas moins bon François pour ne les croire pas tous hypocondriaques. Et nous avons parmi nous un exemple si illustre, & qui nous fait si bien voir que la profonde sagesse & la haute vertu peuvent naître en Espagne, qu'on n'en sauroit douter sans crime. Je parlerois plus clairement de cette divine personne, si je ne craignois de profaner son nom sacré, & si je n'avois peur de commettre un sacrilège, en faisant faire un acte d'adoration. Mais étant encore si éloigné des dernières fautes de jugement que je connois & que je dois montrer en cet ouvrage, je m'arrête trop à ces premières que

vous verrez suivies de beaucoup d'autres plus grandes. La seconde scène du Cid n'est pas plus judicieuse que celle qui la précède; car cette suivante n'y fait que redire ce que l'auditeur vient à l'heure même d'apprendre. C'est manquer d'adresse, & faire une faute, que les préceptes de l'art nous enseignent d'éviter toujours, parce que ce n'est qu'ennuyer le spectateur, & qu'il est inutile de raconter ce qu'il a vu. Si bien que le poëte doit prendre des temps derriere les rideaux pour en instruire les personnages, sans persécuter ainsi ceux qui les écoutent. La troisième scène est encore plus défectueuse, en ce qu'elle attire en son erreur toutes celles où parlent l'Infante ou D. Sanche; je veux dire, qu'outre la bien-séance mal observée en une amour si peu digne d'une fille de roi, & l'une & l'autre tiennent si peu dans le corps de la pièce, & sont si peu nécessaires à la représentation, qu'on voit clairement que D. Urrique n'y est que pour faire jouer la Beau-château, & le pauvre D. Sanche, pour s'y faire battre par D. Rodrigue. Et cependant il nous est enjoint par les maîtres de ne mettre rien de superflu dans la scène. Ce n'est pas que j'ignore que les épisodes sont une partie de la beauté d'un poëme, mais il faut pour être bons qu'ils soient plus attachés au sujet. Celui qu'on prend pour un poëme dramatique est de deux façons, car il est ou simple, ou mixte; nous appellons simple celui qui étant un & continué, s'acheve en un manifeste changement, au contraire de ce qu'on attendoit, & sans aucune reconnaissance. Nous en avons un exemple dans l'Ajax de Sophocle, où le spectateur voit arriver tout ce qu'il s'étoit proposé. Ajax plein de courage ne pouvant endurer d'être méprisé se met en furie, & après qu'il est revenu à soi, rougissant des actions que la rage lui avoit fait faire, & vaincu de honte, il se tue. En cela il n'y a rien d'admirable ni de nouveau. Le sujet mêlé, ou non simple, s'achemine à la fin, avec quelque changement op-

posé à ce qu'on attendoit, ou quelque reconnaissance, ou tous les deux ensemble. Cettui-ci étant assez intrigué de soi ne recherche presque aucun embellissement, au lieu que l'autre étant trop nud a besoin d'ornemens étrangers. Ces amplifications qui ne sont pas tout-à-fait nécessaires, mais qui ne sont pas aussi hors de la chose, s'appellent épisodes chez Aristote; & l'on donne ce nom à tout ce que l'on peut inférer dans l'argument, sans qu'il soit de l'argument même. Ces épisodes qui sont aujourd'hui fort en usage, sont trouvés bons lorsqu'ils aident à faire quelque effet dans le poëme: comme anciennement le discours d'Agamemnon, de Teucer, de Ménélaüs & d'Ulysse dans l'Ajax de Sophocle, servoit pour empêcher qu'on ne privât ce héros de sépulture; ou bien lorsqu'ils sont nécessaires, ou vraisemblablement attachés au poëme qu'Aristote appelle épisodique, quand il pèche contre cette dernière règle. Notre auteur sans doute ne savoit pas cette doctrine, puisqu'il se fût bien empêché de mettre tant d'épisodes dans son poëme, qui étant mixte, n'en avoit pas besoin; ou si sa stérilité ne lui permettoit pas de le traiter sans cette aide, il y en devoit mettre qui ne fussent pas irréguliers: il auroit sans doute banni D. Urrique, D. Sanche & D. Arias, & n'auroit pas eu tant de feu à leur faire dire des pointes, ni tant d'ardeur à la déclamation, qu'il ne se fût souvenu que pas un de ces personnages ne servoit aux incidents de son poëme, & n'y avoit aucun attachement nécessaire. Je vois bien, pour parler aussi des modernes, que dans la belle Mariane, ce discours des songes que M. Tristan a mis en la bouche de Phéore n'étoit pas absolument nécessaire: mais étant si bien lié avec la vision que vient d'avoir Hérode, il y ajoute une beauté merveilleuse. Vision, dis-je, qui fait elle-même une partie du sujet, & dont les présages qu'on en tire, sont fondés sur une que ce prince avoit eu autrefois au bord du Jourdain. Il n'en est pas ainsi de nos bouches inutiles,

ce qu'elles disent n'est pas seulement superflu, mais les personnages le sont eux-mêmes. Depuis cette dernière cascade, le jugement de l'auteur ne bronche point jusqu'à l'ouverture du second acte ; mais en cet endroit, s'il m'est permis d'user de ce mot, il fait encore une disparate. Il vient un certain D. Arias de la part du roi, qui, à vrai dire, n'y vient que pour faire des pointes sur les lauriers & sur la foudre, & pour donner sujet au comte de Gormas de pousser une partie des rodomontades que je vous ai montrées. On ne sait ce qui l'amène, il n'explique point quelle est sa commission, & pour conclusion de ce beau discours, il s'en retourne comme il est venu. L'auteur me permettra de lui dire, qu'on voit bien qu'il n'est pas homme d'éclaircissement ni de procédé. Quand deux grands ont querelle, & que l'un est offensé à l'honneur, ce sont des oiseaux qu'on ne laisse point aller sur leur foi, le prince leur donne des gardes à tous deux, qui lui répondent de leurs personnes, & qui ne souffriroient pas que le fils de l'un vint faire un appel à l'autre : aussi voyons-nous bien la dangereuse conséquence dont cette erreur est suivie, & par les maximes de la conscience, le roi ou l'auteur sont coupables de la mort du comte, s'ils ne s'excusent, en disant qu'ils n'y pensoient pas, puisque le commandement que fait après le roi de l'arrêter n'est plus de saison. Dans la troisième scène de ce même acte, les délicats trouveront encore que le jugement pèche, lorsque Chimène dit que Rodrigue n'est pas gentilhomme, s'il ne se venge de son père ; ce discours est plus extravagant que généreux dans la bouche d'une fille, & jamais aucune ne le diroit, quand même elle en auroit la pensée. Les plus critiques trouveroient peut-être aussi que la bienséance voudroit que Chimène pleurât enfermée chez elle, & non pas aux pieds du roi, si-tôt après cette mort ; mais donnons ce transport à la grandeur de ses ressentimens, & à l'ardent desir de se venger, que nous savons pourtant bien qu'elle

elle n'a point, quoiqu'elle le dût avoir. Insensiblement nous voici arrivés au troisième acte, qui est celui qui a fait battre des mains à tant de monde, crier miracle à tous ceux qui ne savent pas discerner le bon or d'avec l'alchimie, & qui seul a fait la fausse réputation du Cid. Rodrigue y paroît d'abord chez Chimène avec une épée qui fume encore du sang tout chaud qu'il vient de faire répandre à son père ; & par cette extravagance si peu attendue, il donne de l'horreur à tous les judicieux qui le voient, & qui savent que ce corps est encore dans la maison. Cette épouvantable procédure choque directement le sens commun ; & quand Rodrigue prit la résolution de tuer le comte, il devoit prendre celle de ne revoir jamais sa fille. Car de nous dire qu'il vient pour se faire tuer par Chimène, c'est nous apprendre qu'il ne vient que pour faire des pointes : les filles bien nées n'usurpent jamais l'office de bourreaux ; c'est une chose qui n'a point d'exemple, & qui seroit insupportable dans une élogie à Philis, où le poète peut dire, qu'il veut mourir d'une belle main, mais non pas dans la grave poëte dramatique qui représente sérieusement les choses comme elles doivent être. Je remarque dans la troisième scène, que notre nouvel Homère s'endort encore, & qu'il est hors d'apparence qu'une fille de la condition de Chimène n'ait pas une de ses amies chez elle, après un si grand malheur que celui qui vient de lui arriver, & qui les obligeoit toutes de s'y rendre, pour adoucir sa douleur par quelques consolations. Il eût évité cette faute de jugement, s'il n'eût pas manqué de mémoire ; pour ces deux vers qu'Elvire dit peu auparavant.

*Chimène est au palais de pleurs route baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.*

Mais sans nous amuser davantage à cette contradiction, voyons à quoi sa solitude est employée. A faire

des pointes exécrables, des antithèses parricides, à dire effrontément qu'elle aime, ou plutôt qu'elle adore, ce sont ses mots, ce qu'elle doit tant haïr : & par un galimatias qui ne conclut rien, dire qu'elle veut perdre Rodrigue, & qu'elle fouhaite ne le pouvoir pas. Ce méchant combat de l'honneur & de l'amour auroit au moins quelque prétexte, si le temps par son pouvoir ordinaire avoit comme assoupi les choses ; mais dans l'instant qu'elles viennent d'arriver, que son pere n'est pas encore dans le tombeau, qu'elle a ce funeste objet, non-seulement dans l'imagination, mais devant les yeux, la faire balancer entre ces deux mouvemens, ou plutôt pencher tout-à-fait vers celui qui la perd ou la deshonne, c'est se rendre digne de cet épitaphe d'un homme en vie, mais endormi, qui dit :

Sous ce casque noir

Repose paisiblement

L'auteur d'heureuse mémoire,

Attendant le jugement.

Ensuite de cette conversation de Chimène avec Elvire, Rodrigue sort de derrière une tapisserie, & se présente effrontément à celle qu'il vient de faire orpheline : en cet endroit l'un & l'autre se piquent de beaux mots, de dire des douceurs, & semblent disputer la vivacité d'esprit en leurs réparties, avec aussi peu de jugement qu'en auroit un homme qui se plaindrait en musique dans une affliction, ou qui se voyant boiteux, voudrait clocher en cadence : mais tout-à-coup ce beau discoureur, Rodrigue devient impudent, & dit à Chimène, parlant de ce qu'il a tué celui dont elle tenoit la vie :

Qu'il le feroit encor s'il avoit à le faire.

A quoi cette bonne fille répond, qu'elle ne le blâme

point ; qu'elle ne l'accuse point, & qu'enfin il a fort bien fait de tuer son pere. O jugement de l'auteur, à quoi songez-vous ? O raison de l'auditeur, qu'êtes-vous devenue ? Toute cette scène est d'égale force ; mais comme les géographes par un point marquent toute une province, le peu que j'en ai dit suffira pour la faire concevoir entiere. Celle qui suit nous fait voir le pere de Rodrigue, qui parle seul comme un fou, qui s'en va de nuit courir les rues, qui embrasse je ne sais quelle ombre fantastique, & qui le plus incivil de tous les mortels, a laissé cinq cens gentilshommes chez lui qui venoient lui offrir leur épée. Mais outre que la bienséance est mal observée, j'y remarque une faute de jugement assez grande ; & pour la voir avec moi il faut se souvenir que Fernand étoit le premier roi de Castille, c'est-à-dire, roi de deux ou trois petites provinces. De forte qu'outre qu'il est assez étrange que cinq cens gentilshommes se trouvent à la fois chez un de leurs amis qui a querelle, la courtoise étant en ces occasions, qu'après avoir offert leur service & leur épée, les uns sortent à mesure que les autres entrent ; il est encore plus hors d'apparence qu'une aussi petite cour que celle de Castille étoit alors, pût fournir cinq cens gentilshommes à D. Diègue, & pour le moins autant au comte de Gormas, si grand seigneur & tant en réputation, sans ceux qui demeuroient neutres, & ceux qui restoient auprès de la personne du roi. C'est une chose entièrement éloignée du vraisemblable, & qu'à peine pourroit faire la cour d'Espagne en Pétar où sont les choses maintenant. Aussi voit-on bien que cette grande troupe est moins pour la querelle de Rodrigue que pour lui aider à chasser les Mores. Et quoique les bons seigneurs n'y songeassent pas, l'auteur qui fait leur destinée, les a bien sù forcer malgré qu'ils en eussent à s'assembler, & fait lui seul à quel usage on les doit mettre. Le quatrième acte commence par une

scène où Chimène aimant son pere à l'accoutumée, s'informe soigneusement du succès des armes de Rodrigue, & demande s'il n'est point blessé. Cette scène est suivie d'une autre, qu'il suffit de dire que fait l'Infante, pour dire qu'elle est inutile. Mais en cet endroit il faut que je dise que jamais roi ne fut si mal obéi que D. Fernand, puisqu'il se trouve que malgré l'ordre qu'il avoit donné dès le second acte de munir le port, sur l'avis qu'il avoit que les Mores venoient l'attaquer, il se trouve, dis-je, que Séville étoit prise, son trône renversé, & sa personne & celles de ses enfans perdues, si le hasard n'eût assemblée ces bienheureux amis de D. Diégue, qui aident Rodrigue à le sauver. Et certes le roi qui témoigne qu'il n'ignore point ce désordre, a grand tort de ne punir pas ces coupables, puisque c'est par leur seule négligence que l'auteur fait,

que d'un commun effort

Les Mores & la mer entrent dedans le port.

Mais il me permettra de lui dire que cela n'a pas grande apparence, vu que la nuit on ferme les havres d'une chaîne, principalement ayant la guerre, & de plus des avis certains que les ennemis approchent. Ensuite il dit, parlant encore des Mores :

Ils ancrent, ils descendent.

Ce n'est pas savoir le métier dont il parle ; car en ces occasions où l'événement est douteux, on ne mouille point l'ancre, afin d'être plus en état de faire retraite si l'on s'y voit forcé. Mais je ne suis pas encore à la fin de ses fautes : car pour découvrir le crime de Chimène, le roi s'y sert de la plus méchante finesse du monde ; & malgré ce que le théâtre demande de sérieux en cette occasion, il fait agir ce sage prince comme un enfant

qui seroit bien enjoué, en la quatrième scène du quatrième acte. Là dans une action de telle importance, où sa justice devoit être balancée avec la victoire de Rodrigue, au lieu de la rendre à Chimène, qui feint de la lui demander, il s'amuse à lui faire pièce, veut éprouver si elle aime son amant ; & en un mot, le poëte lui ôte sa couronne de dessus la tête pour le coëffer d'une marotte. Il devoit traiter avec plus de respect la personne des rois, que l'on nous apprend être sacrée, & considérer celui-ci dans le trône de Castille, & non pas comme sur le théâtre de Mondori. Mais toute grossiere qu'est cette fourbe, elle fait pourtant donner cette criminelle dans le piège qu'on lui tend, & découvrir aux yeux de toute la cour par un évanouissement, l'infame passion qui la possède. Il ne lui sert de rien de vouloir cacher sa honte par une finesse aussi mauvaise que la première, étant certain que malgré ce quolibet qui dit :

Qu'on se pâme de joie ainsi que de tristesse.

La cause de la sienne est si visible, que tous ceux qui ont l'ame grande desireroient qu'elle fût morte, & non pas seulement évanouie ; ainsi le quatrième acte s'achève après que Fernand a fait la plus injuste ordonnance que ce prince ordonna jamais. Le dernier n'est pas plus judicieux que ceux qui l'ont dévancé. Dès l'ouverture du théâtre, Rodrigue vient en plein jour recevoir Chimène avec autant d'effronterie que s'il n'en avoit pas tué le pere, & la perd d'honneur absolument dans l'esprit de tout un peuple qui le voit entrer chez elle. Mais, si je ne craignois de faire le plaisant mal-à-propos, je lui demanderois volontiers s'il a donné de l'eau-benite en passant à ce pauvre mort, qui vraisemblablement est dans la salle. Leur seconde conversation est de même style que la première ; elle lui dit cent choses dignes d'une prostituée, pour l'obliger à battre ce pauvre sot D. Sanche ;

& , pour conclusion , elle ajoute avec une impudence épouvantable :

*Te dirai-je encor plus ? Va, songe à ta défense ,
Pour forcer mon devoir , pour m'imposer silence ;
Et si jamais l'amour échauffa tes esprits ,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu ; ce mot lâché me fait rougir de honte.*

Elle a bien raison de rougir & de se cacher , après une action qui la couvre d'infamie , & qui la rend indigne de voir la lumière. La seconde & troisième scène n'est qu'une continuelle extravagance de notre Infante superflue. La quatrième qui se passe entre Elvire & Chimène , ne sert non plus au sujet. La cinquième qui fait arriver D. Sanche , me fait aussi vous avertir que vous preniez garde , que dans le petit espace de temps qui s'écoule à réciter cent quarante vers , l'auteur fait aller Rodrigue s'armer chez lui , se rendre au lieu du combat , se battre , être vainqueur , déarmer D. Sanche , lui rendre son épée , lui ordonner de l'aller porter à Chimène , & le temps qu'il faut à D. Sanche pour venir de la place chez elle ; tout cela se fait pendant qu'on récite cent quarante vers , ce qui est absolument impossible , & qui doit passer pour une grande faute de conduire. Quand nous voulons prendre ainsi des temps au théâtre , il faut que la musique ou les chœurs qui sont la distinction des actes , nous en donnent le moyen dans cet intervalle ; car autrement les choses ne doivent être représentées que de la même façon qu'elles peuvent arriver naturellement. Dans toute cette scène dont je parle , Chimène joue le personnage d'une furie , sur l'opinion qu'elle a que Rodrigue est mort , & dit au misérable D. Sanche tout ce qu'elle devoit raisonnablement dire à l'autre quand il eût tué son père. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose d'agréable en cette erreur , mais elle n'est pas judicieuse-

ment traitée ; il en falloit moins pour être bonne , parce qu'il est hors d'apparence qu'au milieu de ce grand flux de paroles , D. Sanche pour la désabuser ne puisse pas prendre le temps de lui crier : il n'est pas mort. Comme ils en sont là , le roi & toute la cour arrivent ; & c'est devant cette grande assemblée que dame Chimène leve le masque , qu'elle confesse ingénument ses folies dénaturées , & que , pour les achever , voyant que Rodrigue est en vie , elle prononce enfin un oui si criminel , qu'à l'instant même le remords de sa conscience la force de dire :

*Sire , quelle apparence en ce triste hyménée ?
Qu'un même jour commence & finisse mon deuil ,
Mette en mon lit Rodrigue & mon pere au cercueil ?
C'est trop d'intelligence avec son homicide ;
Vers ses mânes sacrés c'est me rendre perfide ;
Et souiller mon honneur d'un reproche éternel ,
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel.*

Demeurons-en d'accord avec elle , puisque c'est la seule chose remarquable qu'elle a dite. Et avant que passer de la conduite de ce poëme à la censure des vers , disons encore que le théâtre en est si mal entendu , qu'un même lieu représentant l'appartement du roi , celui de l'Infante , la maison de Chimène & la rue , sans presque changer de face , le spectateur ne sait le plus souvent où sont les acteurs. Maintenant , pour la vérification , j'avoue qu'elle est la meilleure de cet auteur , mais elle n'est point assez parfaite pour avoir dit lui-même qu'il quitte la terre ; que son vol le cache dans les cieux ; qu'il y rit du désespoir de tous ceux qui l'envient , & qu'il n'a point de rivaux qui ne soient fort honorés quand il daigne les traiter d'égal. Si le Malherbe en avoit dit autant , je doute même si ce ne seroit point trop. Mais voyons un peu si ce soleil qui croit être aux cieux est sans taches , ou si

malgré son éclat prétendu, nous aurons la vue assez forte pour le regarder fixement & pour les apercevoir. Je commence par le premier vers de la pièce.

Entre tous ses amans dont la jeune ferveur.

C'est parler françois en allemand, que de donner de la jeunesse à la ferveur ; cette épithète n'est pas en son lieu, & fort improprement nous dirons : ma jeune peine, ma jeune douleur, ma jeune inquiétude, ma jeune crainte, & mille autres semblables termes impropres.

*Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs desirs.*

Cela manque de construction ; & pour qu'elle y fût, il falloit dire, à mon avis, ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs, ni que d'un regard propice elle anime leurs desirs.

Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille.

Ici tout de même il falloit dire, a passé pour une merveille.

L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble.

Ce mot d'à présent est trop bas pour les vers, & qui s'assemble est superflu ; il suffit de dire, l'heure m'appelle au conseil.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés.

Il n'est point vrai qu'une bonne nouvelle charme tous les sens, puisque la vue, l'odorat, le goût ni l'artouchement n'y peuvent avoir aucune part. Cette figure qui fait prendre

prendre une partie pour le tout, & qui chez les savans s'appelle synecdoche, est ici trop hyperbolyque.

*Et je vous vois pensive & triste chaque jour
L'informer avec soin comme va son amour.*

Cela n'est pas bien dit ; il devoit y avoir, & je vous vois pensive & triste chaque jour, vous informer & non pas l'informer comme quoi va son amour, & non pas comme va son amour.

Que je meurs s'il s'achève & ne s'achève pas.

Pour la construction ; il falloit dire, que je meurs s'il s'achève & s'il ne s'achève pas.

Elle rendra le calme à vos esprits flottans.

Je ne tiens pas que cette façon de faire flotter les esprits soit bonne, joint qu'il falloit dire l'esprit, parce que les esprits en pluriel s'entendent des viraux & des animaux, & non pas de cette haute partie de l'ame, où réside la volonté.

Ma plus douce esperance est de perdre l'espoir.

Ce vers, si je ne me trompe, n'est pas loin du galimatias.

Le prince pour essai de générosité.

Ce mot d'essai, & celui de générosité, étant si près l'un de l'autre, font une fausse rime dans le vers bien désagréable, & que l'on doit toujours éviter.

Gagneroit des combats marchant à mon côté.

On dit bien gagner une bataille, mais on ne dit point gagner un combat.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

La césure manque à ce vers.

Le premier dont ma race ait vu rougir le front.

Je trouve que le front d'une race est une assez étrange chose : il ne falloit plus que dire, le bras de ma lignée, & les cuisses de ma postérité.

Qui tombe sur son chef, rejaillit sur mon front.

Cette façon de dire le chef, pour la tête, est hors de mode, & l'auteur du Cid a tort d'en user si souvent.

Au surplus, pour ne te point flatter.

Ce mot de surplus est de chicane, & non de poésie ni de cour.

Se faire un beau rempart de mille funérailles.

J'aurois bâti ce rempart de corps morts & d'armes brisées, & non pas de funérailles : cette phrase est extravagante, & ne veut rien dire.

Plus l'offenseur est cher.

Ce mot d'offenseur n'est point françois, & quoique son auteur se croye assez grand homme pour enrichir sa langue, & qu'il use souvent de ce terme nouveau, je pense qu'on le renverra avec l'isnel.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

On ne peut rendre le jour à l'aveuglement, mais on le bien à l'aveugle.

Allons, mon ame, & puisqu'il faut mourir.

J'aimerois autant dire, allons moi-même ; & puisqu'il faut mourir, cette exclamation n'a point de sens.

Respecter un amour dont mon ame égarée

Voit la perte assurée.

Ce mot d'égarer n'est mis que pour rimer, & n'a nulle signification en cet endroit.

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

Je ne sai dans quel aphorisme d'Hipocrate l'auteur a remarqué qu'une mauvaise action corrompt le sang, mais, contre ce qu'il dit, je crois plus raisonnablement que Rodrigue l'a tout brûlé par cette noire mélancolie qui le possède.

Ce grand courage cède,

Il y prend grande part ;

Un si grand crime,

Et quelque grand qu'il fût.

Pour un grand poète, voilà bien des grandeurs qui se touchent.

Pour le faire abolir sont plus que suffisans,

Sont plus que suffisans, est une façon de parler basse & populaire qui ne veut rien dire, non plus qu'un autre dont il se sert quand il dit :

Faire l'impossible.

A le bien prendre, c'est ne vouloir rien faire que de vous.

loir faire ce qu'on ne peut faire. On pardonne ces fautes aux petites gens qui s'en servent, mais non pas aux grands auteurs, tel que le croit être celui du Cid. Il dit en parlant de la querelle de Diègues:

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder.

Il faut dire, pour n'être pas accordée; car elle ne s'accorde point elle-même.

Les hommes valeureux le font du premier coup.

Ce premier coup est une phrase trop basse pour la poésie.

Vous laissez choir ainsi ce généreux courage.

Faire choir un courage, n'est pas proprement parler.

Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat.

Outre que cette parole de s'abat a le son trop approchant de celui du sabat, il falloit dire, est abattu, & non pas s'abat.

*Et Portugal se rend, & ses nobles journées
Porter de-là les mers ses hautes destinées.*

Il falloit dire ses grands exploits, car ces nobles journées ne disent rien qui vaille.

Au milieu de l'Afrique, arborer ses lauriers.

Le mot d'arborer, fort bon pour les étendards, ne vaut rien pour les arbres, il falloit y mettre planter.

*Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau.
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau;
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.*

Ces quatre vers que l'on a trouvé si beaux, ne sont pourtant qu'une hapelourde; car, premièrement, ces yeux fondus donnent une vilaine idée à tous les esprits délicats. On dit bien fondre en larmes, mais on ne dit point fondre les yeux. De plus, on appelle bien une maîtresse la moitié de sa vie, mais on ne nomme point un pere ainsi. Et puis, dire que la moitié d'une vie a tué l'autre moitié, & qu'on doit venger cette moitié sur l'autre moitié, & parler & marcher avec une troisième vie, après avoir perdu ces deux moitiés, tout cela n'est qu'une fausse lumière, qui éblouit l'esprit de ceux qui se plaisent à la voir briller.

Il déchire mon cœur sans partager mon ame.

Ce vers n'est encore, à mon avis, qu'un galimatias pompeux; car le cœur & l'ame sont tous deux pris en ce sens pour la partie où résident les passions.

Quoi, du sang de mon pere encor toute trempée!

Ce vers me fait souvenir qu'il y en a un autre tout pareil, qui dit:

Quoi, du sang de Rodrigue encor toute trempée!

Cette conformité de mots, de rime & de pensée, montre une grande stérilité.

Mais sans quitter l'envie.

Il falloit dire, sans perdre l'envie; ce mot de quitter n'est pas en son lieu.

mis les pauvres lauriers si communs; voyez-le, je vous en supplie.

Ils y prennent naissance au milieu des lauriers;
Laurier dessus laurier, victoire sur victoire,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers,
Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre,
Mille & mille lauriers dont sa tete est couverte,
Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers,
Lui gagnant un laurier vous impose silence.

La dernière partie de mon ouvrage ne me donne pas plus de peine que les autres. Le Cid est une comédie espagnole, dont presque tout l'ordre, scène pour scène, & toutes les pensées de la françoise sont tirées; & cependant, ni Mondory, ni les affiches, ni l'impression n'ont appelé ce poëme ni traduction, ni paraphrase, ni seulement imitation: mais bien en ont-ils parlé comme d'une chose qui seroit purement à celui qui n'en est que le traducteur; & lui-même a dit, comme un autre a déjà remarqué, qu'il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée.

Mais, sans perdre une chose si précieuse que le temps, trouvez bon que je m'acquitte de ma promesse, & que je fasse voir que j'entens aussi l'espagnol.

De mis hasagnas escritas,
Dare al principio un traslado,
Y a prendera en lo que hize
Sino aprende en lo que hago.

Pour

Pour s'instruire d'exemple en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Esse sentimiento adoro,
Esia colera me agranda?

Agréable colere,
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!

Lava, lava con sangre,
Porque el honor que se lava,
Con sangre se ha de lavar.

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.

Poderoso es el contrarrio,

Je te donne à combattre un homme à redouter.

A qui offensa y a illi espada.

Enfin tu fais l'affront, & tu tiens la vengeance.

No tenge mas que de zirte.

Je ne te dis plus rien.

Y voy allorar affrentas.

Accablé de malheurs où le destin me range,
Je m'en vais les pleurer.

Mi padre el offendido (estragna pena)
Y el ofensor, el padre de Ximena.

P. Corn. Tome III.

Bb

O Dieu! L'étrange peine!

En cet affront mon pere est l'offense,
Et l'offenseur le pere de Chimène.

Confieso que sua locura,
Ma no la quiero emendar :

Je l'avoue entre nous , quand je lui fis l'affront ;
J'eus le sang un peu chaud , & le bras un peu prompt ;
Mais , puisque c'en est fait , le coup est sans remède.

Que los hombres como yo ,
Tienne mucho que perder.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.

Y a de perdersc Castilla
Antesque yo ;

Tout l'état périra s'il faut que je périsse.

R.
Conde.

G.
Qui en es ?

R.

A esta parte ,
Quiero dezirte qui en soi.

G.
Que me quieres ?

R.

Quiero ablatte,

A quel vicio que esta a parte ,
Sabes qui en es ?

G.

Y a lo se.
Porque los dices ?

R.

Porque ?
Hablo blaxo , escuchia.

G.

Di.

R.

No sabes que suo despoio
De horra , y vallon ?

G.

Si seria.

R.

Y que es sangrè fuya , y mià.
La que yo tengo en el oie ,
Sabes.

G.

Y el fabellos,
Que ha de importar.

R.

Si vamos a otro lugar ,
Sabras lo mucho que importa.

R.

A moi , Comme , deux mots.

B b ij

G.

Parle.

R.

*Ote-moi d'un doute :**Connois-tu bien D. Diégue ?*

G.

Oui.

R.

*Parlons bas , écoute.**Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu ,
La vaillance & l'honneur de son temps , le fais-tu ?*

G.

Peut-être.

R.

*Cette ardeur que dans les yeux je porte ;
Sais-tu que c'est son sang , le fais-tu ?*

G.

Que m'importe ?

R.

*A quatre pas d'ici je te le fais savoir.**Como la offensa sabia ,
Luogo cay en la venganea.**Dès que j'ai su l'affront , j'ai prévu la vengeance.**Justicia , justicia pido.**Sire , Sire , justice.**Seignor , mi padre he perrido.**Il a tué mon pere.**Seignor , mi honor he cobrado.**Il a vengé le sien.**Que mo hablo**Por la boca de la herida.**Me parloit par sa plaie ,
Par cette triste bouche il empruntoit ma voix.**Y escrivio ,
Consangre my obligacion.**Son sang sur la poussiere écrivoit mon devoir.**Castigar en la cabeca
Los de liros de la mano ;**Quand le bras a failli , l'on en punit la tête.**Que mi sangre saladra limpio.**Je rendrai mon sang pur.**Sossiegate Ximena.**Prends du repos , ma fille.**My ilanto crece.**C'est croître mes malheurs.*

Que has hecho Rodrigo ?

Rodrigue , qu'as-tu fait ?

No mataste al conde ?

Quoi ! Viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte ,
Ne l'as-tu pas tué ?

Importavale à my honor.

Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

Quando fue casa del muerto ,
Sagrado del matador !

Mais chercher ton asyle en la maison du mort ?
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

Ximena esta.
Cerca palatio , y vendra
Accompagnada.

Chimène est au palais ,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.

Hay affligida ,
Que la mitad de my vida ,
Ha muerto la otra mitad.
Al vengar ,
De my vida la una parte ,
Sin las dos he de quedar.

Pleurez , pleurez , mes yeux , & fondez-vous en eau ;
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ,

iii

Et m'oblige à venger , après ce coup funeste ;
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

Te de el gusto de matarme ,
Sin la pena del seguirme.

Hé bien , sans vous donner la peine de poursuivre ,
Saoulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

Rodrigo , Rodrigu , en my casa !

Rodrigue en ma maison , Rodrigue devant moi ?

Escuca.

Ecoute-moi.

Muerto.

Je me meurs.

Solo quiero ,
Que en oyendo lo que digo
Respondans con este azero.

Quatre mots seulement ,
Après ne me répons qu'avecque cette épée.

Con tal fuerca que tu amor ,
Pufa en duda my venganca ,
Mas en tan gran desventura ,
Lucaron à my despecho ,
Contra pueftos en my pecho ;
My affrenta con tu germoſura :
Y tu Señora vencieras.
A no haver imaginado ,
Que affrentado ,
Por infame aborrecieras ,
Quien quisiſte per honrado.

Ma flamme assez long-temps n'ait combattu pour toi ;

Bb iij

Juge de son pouvoir dans une telle offense,
 J'ai pu douter encor si j'en prendrois vengeance;
 Réduit à te déplaire ou souffrir un affront,
 J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt;
 Je me suis accusé de trop de violence,
 Et ta beauté sans doute emportoit la balance,
 Si je n'eusse opposé contre tous tes appas,
 Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas;
 Qu'après m'avoir chéri quand je vivois sans blâme,
 Qui m'aima généreux me haïroit infame.

Ne te doy la culpa a ti,
 De que desdichada soi.

Je ne t'accuse point, je pleurs mes malheurs.

Que en venganca a tu affrenta,
 Como Cavallero hisiste.

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.

Disculpara my decoro.
 Con quien pienfa que te adoro,
 El faberque te perfigo.

Et je veux que la voix de la plus noire envie
 Eleve au ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis;
 Sachant que je t'adore & que je te poursuis.

Mas soy parte;
 Para solo per seguir te;
 Pero no para matar te.

Va, je suis ta partie, & non pas ton bourreau.

Pues tu rigor que hazer quiere?

A quoi te résous-tu?

Por my honor he de hazer;
 Contra ti quanto pudiere,
 Descando no poder.

Malgré des feux si beaux qui rompent ma colere,
 Je ferai mon possible à bien venger mon pere;
 Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
 Mon unique souhaits est de ne rien pouvoir.

Hay Rodrigo quien pensara!

Rodrigue, qui l'eût cru?

Hay Ximena quien dixera!

Chimène, qui l'eût dit?

Qui my dicha se acabara.

Que notre heur fût si proche, & si-rôt se perdît.

Vete, y mira a la salida
 No te vean:

Adieu, fors, & sur-tout garde bien qu'on te voie.

Que date y veme muriendo.

Adieu, je vais traîner une mourante vie.

Aliendo tomo.
 Para entus alabanças ample allo.

Laisse-moi prendre haleine, afin de te louer.

Bravament provaiste, bien lo hisiste.

Bien mi passados brios imitaste.

*Ma valeur n'a point lieu de te désavouer ,
Tu l'as bien imitée.*

Toca las blancas canas que me hontaste ;
Lega la tierna boca à la mexilla
Donde la mancha de my honor quitaste.

*Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur ;
Viens baiser cette joue , & reconnois la place
Où fut jadis l'affront que ton courage efface.*

A quien como la causa se atribuya ;
Si hay en my algon valor y fortaleza.

*L'honneur vous en est dû, les cieus me sont témoins
Qu'étant sorti de vous je ne pouvois pas moins.*

Tanto a tribulo un plazer
Como congoxo un pezar.

On se pâme de joie ainsi que de tristesse.

Après ce que vous venez de voir, jugez, lecteur, si un ouvrage dont le sujet ne vaut rien, qui choque les principales règles du poëme dramatique, qui manque de jugement en sa conduite, qui a beaucoup de méchans vers, & dont presque toutes les beautés sont dérobées, peut légitimement prétendre à la gloire de n'avoir point été surpassé, que lui attribue son auteur avec si peu de raison ? Peut-être sera-t-il assez vain pour penser que l'envie m'aura fait écrire ; mais je vous conjure de croire qu'un vice si bas n'est point en mon ame, & qu'étant ce que je suis, si j'avois de l'ambition, elle auroit un plus haut objet que la renommée de cet auteur. Au reste, on

m'a dit qu'il prétend en ses réponses examiner les œuvres des autres, au lieu de tâcher de justifier les siennes : mais outre que cette procédure n'est pas bonne, nos erreurs ne le pouvant pas rendre innocent, je veux le relever de cette peine pour ce qui me regarde, en avouant ingénument que je crois qu'il y a beaucoup de fautes dans mes ouvrages que je ne vois point, & confessant même à ma honte qu'il y en a beaucoup que je vois, & que ma négligence y laisse. Aussi ne prétens-je pas faire croire que je suis parfait, & je ne me propose autre fin que de montrer qu'il ne l'est pas tant qu'il le croit être. Et certainement, comme je n'aime point cette guerre de plume, j'aurois caché ses fautes comme j'ai caché son nom & le mien, si, pour la réputation de tous ceux qui sont des vers, je n'avois été que j'étois obligé de faire voir à l'auteur du CID, qu'il se doit contenter de l'honneur d'être citoyen d'une si belle république, sans s'imaginer mal-à-propos qu'il en peut devenir le tyran.

Fin des observations sur le Cid.



LETTRE APOLOGÉTIQUE;

OU

RÉPONSE DU SIEUR P. CORNEILLE

*Aux Observations du sieur de Scudéry
sur le Cid.*

Monsieur;

Il ne vous suffit pas que votre libelle (1) me déchire en public: vos lettres me viennent quereller jusques dans mon cabinet, & vous m'envoyez d'injustes excusations, lorsque vous me devez pour le moins des excuses. Je n'ai point fait la pièce que vous m'imputez & qui vous pique, je l'ai reçue de Paris avec une lettre qui m'a appris le nom de son auteur; il l'adresse à un de nos amis qui vous en pourra donner plus de lumière. Pour moi, bien que je n'aie guère de jugement, si l'on s'en rapporte à vous, je n'en ai pas si peu que d'offenser une personne de si haute condition (2) & de craindre moins ses ressentimens que les vôtres: tout ce que je vous puis

(1) Les Observations sur le Cid. (2) M. le Cardinal de Richelieu.

dire, c'est que je ne doute ni de votre noblesse, ni de votre vaillance (1) & qu'aux choses de cette nature où je n'ai point d'intérêt, je croi le monde sur sa parole; ne mêlons point de pareilles difficultés parmi nos différends. Il n'est pas question de combien vous êtes plus noble ou plus vaillant que moi, pour juger de combien le Cid est meilleur que l'Amant Libéral (2). Les bons esprits trouvent que vous avez fait un chef-d'œuvre de doctrine & de raisonnement en vos observations. La modestie & la générosité que vous y témoignez, leur semblent des pièces rares, & sur-tout votre procédé merveilleusement sincère & cordial envers un ami. Vous protestez de ne me point dire d'injures, incontinent après vous m'accusez d'ignorance en mon métier, & de manque de jugement en la conduite de mon chef-d'œuvre: appelez-vous cela des civilités d'auteur? Je n'aurois besoin que du texte de votre libelle, & des contradictions qui s'y rencontrent pour vous convaincre de l'un & de l'autre de ces défauts. Ne vous êtes-vous pas souvenu que le Cid a été représenté trois fois au Louvre, & deux fois à l'hôtel de Richelieu, quand vous avez traité la pauvre Chimène d'impudique, de prostituée, de parricide, de monstre? Ne vous êtes-vous pas souvenu que la reine, les princesses & les plus vertueuses dames de la Cour & de Paris l'ont reçue & caressée en fille d'honneur? Quand vous m'avez reproché mes va-

(1) M. de Scudéry, dans une de ses lettres adressées à M. Corneille, s'éleva beaucoup au-dessus de lui par sa naissance & sa noblesse, & fit une espèce de défi ou d'appel à M. Corneille, ce qui appréta beaucoup à rire, & donna lieu à plusieurs pièces qui parurent dans ce temps. Ces pièces ne sont ni assez belles ni assez intéressantes pour être rapportées ici: outre qu'elles ne regardent en rien la critique ou l'apologie du Cid.
(2) M. de Scudéry le prenoit d'un ton fort haut lorsqu'il s'agissoit de noblesse: il étoit gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Voyez ce qu'en dit le Voyage de M. Bachaumont & Chapelle.
(3) L'Amant Libéral, tragédie, composée par M. de Scudéry.

nités, & nommé le comte de Gormas (1) un capitain de comédie; vous ne vous êtes pas souvenu que vous avez mis un *A* qui lie au-devant de Ligdamon (2) ni des autres chateaux poétiques & militaires qui font rire le lecteur presque dans tous vos livres. Pour me faire croire ignorant, vous avez tâché d'imposer aux simples, & avez avancé des maximes de théâtre de votre seule autorité, dont, quand elles seroient vraies, vous ne pourriez tirer les conséquences que vous en tirez: vous vous êtes fait tout blanc d'Aristote, & d'autres auteurs que vous ne lûtes & n'entendites peut-être jamais, & qui vous manquent tous de garantie: vous avez fait le censeur moral pour m'imputer de mauvais exemples: vous avez épluché les vers de ma pièce, jusqu'à en accuser un manque de censure: si vous eussiez su les termes de l'art, vous eussiez dit qu'il manquoit de repos en l'hémistiche: vous m'avez voulu faire passer pour simple traducteur, sous ombre de soixante & douze vers que vous marquez sur un ouvrage de deux mille, & que ceux qui s'y connoissent n'appelleront jamais de simples traductions: vous avez déclamé contre moi, pour avoir tu le nom de l'auteur espagnol, bien que vous ne l'ayez appris que de moi, & que vous sachiez fort bien que je ne l'ai cédé à personne, & que même j'en ai porté l'original en sa langue à monseigneur le Cardinal votre maître & le mien; enfin vous m'avez voulu arracher en un jour ce que près de trente ans d'étude m'ont acquis, il n'a pas tenu à vous que du premier lieu où beaucoup d'honnêtes gens me placent, je ne sois descendu au-dessous de Claveret (3); & pour réparer des offenses si sensibles, vous

essayez faire assez de m'exhorter à vous répondre sans outrage, de peur, dites-vous, de nous repentir après tous deux de nos folies: vous me mandez impérieusement, que malgré nos gaillardises passées, je sois encore votre ami, afin que vous soyez encore le mien, comme si votre amitié me devoit être fort précieuse après cette incartade, & que je dussé prendre garde seulement au peu de mal que vous m'avez fait, & non pas à celui que vous m'avez voulu faire. Vous vous plaignez d'une Lettre à Aristote (1), où je ne vous ai point fait de tort de vous traiter d'égal: vous nommez folies les travers d'auteur où vous vous êtes laissé emporter, & effectivement de repentir que vous en faites paroître marque la honte que vous en avez. Ce n'est pas assez de dire, soyez encore mon ami, pour recevoir une amitié si indignement violée: je ne suis point homme d'éclaircissement (2); vous êtes en sûreté de ce côté là. Traitez-moi dorénavant en inconnu, comme je vous veux laisser pour tel que vous êtes, maintenant que je vous connois; mais vous n'aurez pas sujet de vous plaindre, quand je pren-

de Scudéry, qui a composé plusieurs pièces tant en vers qu'en prose, lesquelles n'ont point eu d'approbation.

Ces deux ou trois lignes que M. Corneille avoit mis dans cette lettre apologique, lui attirèrent de la part de Claveret une lettre pleine d'impertinences & de ridicules. Elle fut imprimée & vendue publiquement; elle est si mauvaise qu'elle mériterait mal d'être rapportée. Plusieurs mauvais auteurs affectionnés à Claveret, firent dans ce même temps de méchantes pièces tant en vers qu'en prose, qui ne servirent qu'à faire éclater davantage le mérite du Cid & de son auteur. M. Corneille en vouloit à Claveret, parce qu'il avoit distribué une pièce intitulée: *L'Auteur du vrai Cid espagnol à son*

traducteur français, dans laquelle on prétendoit montrer que le dessein & le meilleur de la tragédie du Cid avoit été pillé de l'espagnol, & cette pièce, quoique mauvaise, avoit causé beaucoup de chagrin à M. Corneille, parce que Claveret, avec qui il étoit ami, avoit été celui qui avoit fait courir cette pièce.

(1) Cette lettre à Aristote composée par M. P. Corneille, est dans le dernier volume; elle lui attira une infinité de pièces, parce qu'il y disoit:

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

(2) Ceci se doit entendre du défi que lui avoit fait M. de Scudéry.

(1) Un des acteurs de la tragédie du Cid, dont le caractère est extrêmement fier & haut.

(2) Ligdamon, comédie faite par M. de Scudéry, au-devant de laquelle il avoit mis une espèce de

préface qu'il avoit intitulée, *A qui lit*, dans laquelle il y a une infinité de bravades ridicules & impertinentes.

(3) Claveret, auteur contemporain de M. Corneille & de M.

J'ai le même droit sur vos ouvrages que vous avez pris sur les miens. Si un volume d'observations ne vous suffit, faites-en encore cinquante ; tant que vous ne m'attaquerez pas avec des raisons plus solides, vous ne me mettez point en nécessité de me défendre ; de mon côté je verrai avec mes amis, si ce que votre libelle vous a laissé de réputation vaut la peine que j'acheve de la ruiner. Quand vous me demanderez mon amitié avec des termes plus civils, j'ai assez de bonté pour ne vous la refuser pas, & pour me taire sur les défauts de votre esprit que vous étalez dans vos livres. Jusques-là je suis assez glorieux pour vous dire que je ne vous crains ni ne vous aime. Après tout, pour vous parler sérieusement, & vous montrer que je ne suis pas si piqué que vous pourriez vous l'imaginer, il ne tiendra pas à moi que nous ne reprenions la bonne intelligence du passé. Mais après une offense si publique, il y faut un peu plus de cérémonie, je ne vous la rendrai pas malaisée, je donnerai tous mes intérêts à qui vous voudrez de vos amis ; & je m'assure que si un homme se pouvoit faire satisfaction à lui-même du tort qu'il s'est fait, il vous condamneroit à vous la faire à vous-même, plutôt qu'à moi qui ne vous en demande point, & à qui la lecture de vos observations n'a donné aucun mouvement que de compassion ; & certes on me blâmeroit avec justice si je vous voulois mal pour une chose qui a été l'accomplissement de ma gloire, & dont le Cid a reçu cet avantage, que de tant de poèmes qui ont paru jusqu'à présent, il a été le seul dont l'éclat ait obligé l'envie à prendre la plume. Je me contente pour toute apologie de ce que vous avouez, qu'il a eu l'approbation des sçavans & de la cour. Cet éloge véritable par où vous commencez vos censures détruit tout ce que vous pouvez dire après. Il suffit que vous ayez fait une folie sans que j'en fasse une à vous répondre comme vous m'y conviez : & puisque les plus courtes sont les meilleures, je ne ferai point re-

vivre

vivre la vôtre par la mienne. Résistez aux tentations de ces gaillardises qui font rire le public à vos dépens, & continuez à vouloir être mon ami, afin que je me puisse dire le vôtre, &c.



P R E U V E S

DES PASSAGES ALLÉGUÉS
dans les observations sur le Cid
par M. de Scudéry.

A D R E S S É E S

*A MESSIEURS DE L'ACADEMIE
Françoise, pour servir de réponse à la
Lettre apologétique de M. Corneille.*

Monsieur Corneille témoigne par sa réponse aux observations sur le Cid, qu'il est très-éloigné de la modération d'un auteur, qui persuadé de la bonté de son ouvrage, attend un jugement favorable de l'intégrité de ses juges; puisqu'au lieu de se donner l'humilité d'un accusé il occupe la place des juges, & se loge lui-même à ce premier lieu, où personne n'oseroit seulement dire qu'il prétend. C'est de cette haute région que sa plume, qu'il croit aussi soudroyante que l'éloquence de Périclès, lui a fait croire que des injures étoient assez fortes pour détruire tout mon ouvrage, & que sans combattre mes raisons par d'autres il lui suffiroit seulement de dire que j'ai cité faux. Mais sans recourir à ses invectives, je me veux toujours conserver cette froideur qui donne aisément les victoires, & qui fait que le jugement conduisant la main, l'avantage du combat est chose indubitable. Je me tairai donc pour le

vaincre & pour laisser parler Aristote qui lui veut répondre pour moi.

J'ai dit en mes observations que le poème dramatique ne doit avoir qu'une action principale; ce philosophe me l'enseigne en sa poétique aux chapitres 9. 24. & 26. J'ai avancé qu'il faut nécessairement que le sujet soit vraisemblable; ce même Aristote me l'enseigne en trois lieux différens du vingt-cinquième chapitre du même livre, & je pense avoir montré bien clairement que le Cid choquoit par-tout cette règle. J'ai soutenu que le poète & l'historien ne doivent pas suivre la même route; ce philosophe me l'apprend au chap. 10. de son art poétique; & ensuite j'ai montré que le sujet du Cid étoit bon pour l'historien, & qu'il ne valoit rien pour le poète. J'ai donné la définition du mot de fable après l'avoir apprise d'Aristote au chap. 6. vers le commencement, & Héinsius au livre de la constitution de la tragédie, chap. 3. J'ai dit ensuite que les anciens s'étoient retranchés dans un petit nombre de sujets qu'ils avoient presque tous traités pour éviter les fautes qu'à faites l'auteur du Cid; Aristote m'en assure au chap. 14. de la poétique, & après lui Héinsius est mon garant au chap. 9. du livre que j'ai déjà cité de lui. J'ai dit qu'ils avoient traité ces sujets diversément, mais je ne l'ai dit qu'après Aristote & Héinsius, l'un au chap. 17. l'autre au chap. 3. Pour montrer la disproportion du Cid en toutes ses parties, je me suis servi de la comparaison de tous les corps physiques; mais je n'ai fait que l'emprunter d'Aristote qui s'en sert au chap. 8. de son art poétique. J'ai montré que le poème dramatique ne doit contenir que ce qui peut vraisemblablement arriver dans vingt-quatre heures; c'est l'opinion de ce grand Stagirite au chap. 8. & ensuite j'ai fait voir que l'auteur du Cid avoit eu tort d'enfermer dans vingt-quatre heures des choses qui dans l'histoire n'arrivent que dans quatre ans. Je me suis servi de l'exemple des tragédies de Niobe & de Jephthé pour

montrer l'imperfection du Cid ; mais je les ai prises d'Héinsius au chap. 16. vers la fin. J'ai dit que c'étoit pour des ouvrages de la nature du Cid que Platon n'admettoit point la poésie ; il me l'apprend lui-même au livre de sa république, & Héinsius le rapporte au traité de la satire d'Horace livre second. J'ai dit que ce philosophe, qui a mérité le nom de divin, bannissoit toute la poésie pour celle qui comme le Cid fait voir les méchantes actions sans les punir, & les bonnes sans les récompenser. Aristote me l'enseigne au chap. 4. de sa poétique, & après lui Héinsius au livre de la constitution de la tragédie, chap. 2. & 14. J'ai dit que Platon bannissoit Homère, encore qu'il l'eût couronné ; on le peut voir au livre 10. de sa république, on dans Héinsius au traité de la satire d'Horace, livre second. J'ai dit en passant qu'il y a trois espèces de poëses ; c'est Héinsius qui me l'apprend au chap. 2. de la constitution tragique. J'ai dit que ce qu'on voit touche plus que ce qu'on ne fait, qu'entendre ; c'est Horace qui l'assure en son art poétique. J'ai soutenu qu'il faut que les actions soient la plupart bonnes dans un poëme de théâtre ; Aristote l'enseigne ainsi au chap. 18. de sa poétique, & après j'ai fait voir que toutes celles du Cid ne valent rien. J'ai rapporté l'exemple d'Euripide ; Héinsius l'a fait devant moi au chap. 14. de la constitution tragique. J'ai cité Marcellin au livre 27. on le peut voir, ou bien Héinsius au traité de la satire d'Horace, livre 2. & c'est en cet endroit que j'ai montré que le Cid choque directement les bonnes mœurs. J'ai dit sur ce sujet que la volonté fait le mariage ; mais je ne l'ai dit qu'après les canonistes & les jurisconsultes au titre des nocés. Tout ce que j'ai avancé touchant le sujet simple ou mixte est rapporté d'Aristote au chapitre 11. de son art poétique, dans lequel on voit la condamnation du Cid. J'ai soutenu qu'il ne faut rien de superflu dans la scène ; ce philosophe me l'enseigne au chapitre 9. du même livre ; & ensuite j'ai montré les

fautes de cette nature qu'on peut remarquer au Cid. Je me suis servi de l'exemple de l'Ajaj de Sophocle ; on peut voir ce que j'en ai dit dans la traduction qu'en a faite Joseph Scaliger, ou dans Héinsius, chapitre 6. de sa constitution tragique. J'ai fait voir quels doivent être les épisodes ; mais ce n'est qu'après Aristote qui me l'enseigne aux chapitres 10. & 16. de sa poétique : & c'est par lui que j'ai montré bien clairement que ceux du Cid ne valent rien du tout. Je me suis fortifié de l'exemple de Teucer & de Ménélaüs, après Héinsius au chapitre 6. de la constitution de la tragédie, & Scaliger le fils dans ses poëses. Il n'est pas jusqu'aux chœurs & à la musique dont j'ai parlé, que je ne prouve par Héinsius aux chapitres 17. & 26. Enfin on peut lire tout ce que j'ai cité dans ces auteurs & dans ces passages que je marque, & l'on verra que la réponse de M. Corneille est aussi faible que ses injures, & que s'il ne se défend mieux, que cela, je n'aurai pas besoin de toutes mes forces pour l'empêcher de se relever.



LETTRE

DE M. DE SCUDÉRY

A
L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MESSEIERS,

Puisque Monsieur Corneille m'ôte le masque, & qu'il veut que l'on me connoisse, j'ai trop accoutumé de paroître parmi les personnes de qualité, pour vouloir encore me cacher : il m'oblige peut-être en pensant me nuire ; & si mes observations ne sont pas mauvaises, il me donne lui-même une gloire dont je voulois me priver. Enfin, Messieurs, puisqu'il veut que tout le monde sache que je m'appelle SCUDÉRY, je l'avoue. Mon nom que d'assez honnêtes gens ont porté avant moi ne me fera jamais rougir : vû que je n'ai rien fait non plus qu'eux, indigne d'un homme d'honneur. Mais comme il n'est pas glorieux de frapper un ennemi que nous avons jetté par terre, bien qu'il nous dise des injures, & qu'il est comme juste de laisser la plainte aux affligés, quoiqu'ils soient coupables, je ne veux point repartir à ses outrages par d'autres, ni faire comme lui d'une dispute académique une querelle de crocheteur, ni du Lycée un

LETT. DE M. DE SCUDÉRY. 311

marché public. Il suffit qu'on sache que le sujet qui m'a fait écrire est équitable, & qu'il n'ignore pas lui-même que j'ai raison d'avoir écrit. Car de vouloir faire croire que l'envie a conduit ma plume, c'est ce qui n'a non plus d'apparence que de vérité : puisqu'il est impossible que je sois atteint de ce vice, pour une chose où je remarque tant de défauts, qui n'avoient de beautés que celles que ces agréables trompeurs qui la représentoient lui avoient prêtées, & que Mondori, la Villiers (1) & leurs compagnons n'étant pas dans le livre comme sur le théâtre, le Cid imprimé n'étoit plus le Cid que l'on a crû voir. Mais puisque je suis sa partie, j'aurois tort de vouloir être son juge, comme il n'a pas raison de vouloir être le mien. De quelque nature que soient les disputes, il y faut toujours garder les formes : je l'attaque, il doit se défendre, mais vous nous devez juger. Votre illustre corps, dont nous ne sommes ni l'un ni l'autre, est composé de tant d'excellens hommes, que sa vanité seroit bien plus insupportable que celle dont il m'accuse, s'il ne vouloit pas s'y soumettre comme je fais. Que si l'un de nous deux devoit recuser quelques-uns de vous autres, ce seroit moi qui le devoit faire, puisque je n'ignore pas, malgré l'ingratitude qu'il a fait paroître pour vous, en disant (2),

Qu'il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée.

que trois ou quatre de cette célèbre compagnie lui ont corrigé plusieurs fautes qui parurent aux premières représentations de son poëme, & qu'il ôta depuis par vos conseils. Et sans doute vos divins esprits qui virent tou-

(1) Célébres comédiens du temps des premières représentations du Cid, auxquels M. de Scudéry prétend attribuer le succès de cette pièce.

(2) Vers que M. Corneille avoit mis dans une pièce intitulée, *Excuses à Ariste*, & qui lui attira un très-grand nombre d'ennemis qui écrivirent contre lui. Cette pièce est dans le dernier volume de ses ouvrages.

tes celles que j'ai remarquées en cette tragi-comédie qu'il appelle son chef-d'œuvre, m'auroient ôté en le corrigeant le moyen & la volonté de le reprendre, si vous n'eussiez été forcés d'imiter adroitement ces médecins, qui voyant un corps dont toute la masse du sang est corrompue, & toute la constitution mauvaise, se contentent d'user de remèdes palliatifs, & de faire languir & vivre ce qu'ils ne sauroient guérir. Mais, Messieurs, comme vous avez fait voir votre bonté pour moi, j'ai droit d'espérer en votre justice. Que Monsieur Corneille paroisse donc devant le tribunal où je le cite, puisqu'il ne peut lui être suspect ni d'injustice ni d'ignorance; qu'il s'y défende de plus de mille choses dont je l'accuse en mes observations; & lorsque vous nous aurez entendus, si vous me condamnez, je me condamnerai moi-même; je le croirai ce qu'il se croit, je l'appellerai mon maître, & par un livre de rétractions, je ferai savoir à toute la France que je sais que je ne sais rien: mais à dire vrai, j'ai bien de la peine à croire qu'il veuille descendre du premier rang, où beaucoup, dit-il, l'ont placé jusqu'au pied du trône que je vous élève, & reconnoître pour juges ceux qu'il appelle ses inférieurs, par la bouche de ces honnêtes gens qui n'ont point de nom, & qui ne parlent que par la sienne. Il se contentera peut-être d'avoir dit en général que j'ai cité faux, & quo je l'ai repris sans raison; mais je l'avertis que ce n'est point par un effort si foible qu'il peut se relever, puisqu'en dans peu de jours une nouvelle édition de mon ouvrage me donnera lieu de le faire rougir de la fausseté qu'il m'impose en marquant tous les auteurs & tous les passages que j'ai allégués, & que vous qui savez ce qu'il ignore, savez bien être véritables. Ce n'est pas que je ne souhaitasse qu'il dît vrai, parce que mes censures étant fortes & solides, j'aurois en moi-même les lumières que je n'ai fait qu'emprunter de ces grands hommes de l'antiquité, & sans la métempsychose de Pythagore, Scudery

auroit

auroit eu l'esprit d'Aristote, dont il confesse qu'il est plus éloigné que le ciel ne l'est de la terre. Mais quelque foiblesse qui soit en moi, qu'il vienne, qu'il voie & qu'il vainque s'il peut; soit qu'il m'attaque en soldat (1) soit qu'il m'attaque en écrivain, & il verra que je me fais défendre de bonne grace, & que si ce n'est en injures dont je ne me mêle point, il aura besoin de toutes ses forces. Mais s'il ne se défend que par des paroles outrageuses, au lieu de payer de raison, prononcez, Messieurs, un arrêt digne de vous, qui fasse voir à toute l'Europe que le Cid n'est point le chef-d'œuvre du plus grand homme de France, mais oui bien la moins judicieuse pièce de Monsieur Corneille. Vous le devez, & pour votre gloire en particulier, & pour celle de notre nation en général qui s'y trouve intéressée; vu que les étrangers qui pourroient voir ce beau chef-d'œuvre, eux qui ont eu des Tasses & des Guarini, croiroient que nos plus grands maîtres ne sont que des apprentifs. C'est la plus importante & la plus belle action publique par où votre illustre académie puisse commencer les siennes: tout le monde l'attend de vous, & c'est pour l'obtenir que je vous présente cette juste requête.

(1) Rodomontade de M. de Scudéry.



R O N D E A U (1).

Q U'IL fasse mieux , ce jeune jouvencel (2) ;
A qui le Cid donne tant de martel ,
Que d'entasser injure sur injure ,
Rimer de rage une lourde imposture ,
Et se cacher ainsi qu'un criminel (3) .

Chacun connoît son jaloux naturel ,
Le montre au doigt comme un fou solemnel ,
Et ne croit pas , en sa bonne écriture ,

Qu'il fasse mieux .

Paris entier ayant vû son cartel ,
L'envoie au diable , & sa muse au B*** .

Moi , j'ai pitié des peines qu'il endure ,
Et comme ami je le prie & conjure ,
S'il veut ternir un ouvrage immortel (4) .

Qu'il fasse mieux .

Omnibus invidias , Livide , nemo tibi.

(1) Cette pièce fut faite par Corneille dans le temps du différend qu'il eut contre Scudéry , au sujet des observations du Cid.

(2) M. de Scudéry .

(3) M. de Scudéry n'avoit pas d'abord mis son nom à ses obser-

varions sur le Cid , & cela parce qu'il étoit ami de M. Corneille : il en fut fait deux éditions sans qu'on sût de quelle part elles venoient : cela se découvrit néanmoins , & les brouilla ensemble .

(4) La tragédie du Cid .



LES SENTIMENS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE, SUR LA TRAGI-COMEDIE DU CID.



LES SENTIMENS
DE L'ACADÉMIE
FRANÇOISE,
SUR
LA TRAGI-COMEDIE
DU CID.

Ceux qui par quelque desir de gloire donnent leurs ouvrages au public, ne doivent pas trouver étrange que le public s'en fasse le juge. Comme le présent qu'ils lui font ne procede pas d'une volonté tout-à-fait désintéressée, & qu'il n'est pas tant un effet de leur libéralité que de leur ambition, il n'est pas aussi de ceux que la bienfaisance veut qu'on reçoive sans en considérer le prix. Puisqu'ils font une espèce de commerce de leur travail, il est bien raisonnable que celui auquel ils l'exposent, ait la liberté de le prendre ou de le rebuter selon qu'il le reconnoît bon ou mauvais. Ils ne peuvent avec justice desirer de lui qu'il fasse même estime des fausses beautés que des vraies, ni qu'il paye de louange ce qui sera digne de blâme. Ce n'est pas qu'il ne paroisse plus de bonté à louer ce qui est bon, qu'à reprendre ce qui est mauvais, mais il n'y a pas moins de justice en l'un qu'en l'autre. On peut même mériter de la louange en

donnant du blâme, pourvu que les représentations partent du zèle de l'utilité commune, & qu'on ne prétende pas élever sa réputation sur les ruines de celle d'autrui. Il faut que les remarques des défauts d'un auteur ne soient pas des reproches de sa foiblesse, mais des avertissemens qui lui donnent de nouvelles forces, & que si l'on coupe quelques branches de ses lauriers, ce ne soit que pour les faire pousser davantage en une autre saison. Si la censure demouroit dans ces bornes, on pourroit dire qu'elle ne seroit pas moins utile dans la république des lettres, qu'elle le fut autrefois dans celle de Rome, & qu'elle ne seroit pas moins de bons écrivains dans l'une, qu'elle a fait de bons citoyens dans l'autre. Car c'est une vérité reconnue que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu, que le blâme pour nous retirer de celui du vice; il y a beaucoup de personnes qui ne se laissent point emporter à l'ambition, mais il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte. D'ailleurs la louange nous fait souvent demeurer au-dessous de nous-même, en nous persuadant que nous sommes déjà au-dessus des autres, & nous retient dans une médiocrité vicieuse qui nous empêche d'arriver à la perfection. Au contraire, le blâme qui ne passe point les termes de l'équité, dessille les yeux de l'homme que l'amour propre lui avoit fermés; & lui faisant voir combien il est éloigné du bout de la carrière, l'excite à redoubler ses efforts pour y parvenir. Ces avis si utiles en toutes choses le sont principalement pour les productions de l'esprit, qui ne sauroit assembler sans secours tant de diverses beautés dont se forme cette beauté universelle qui doit plaire à tout le monde. Il faut qu'il compose ses ouvrages de tant d'excellentes parties, qu'il est impossible qu'il n'y en ait toujours quelqu'une qui manque, ou qui soit défectueuse, & que par conséquent ils n'aient toujours besoin ou d'aides, ou de réformateurs. Il est même à souhaiter que sur des propositions indéci-

naissée des contestations honnêtes, dont la chaleur découvre en peu de temps ce qu'une froide recherche n'auroit pu découvrir en plusieurs années, & que l'entendement humain faisant un effort pour se délivrer de l'inquiétude des doutes, s'acquiesce promptement par l'agitation de la dispute, cet agréable repos qu'il trouve dans la certitude des connoissances. Celles qui sont estimées les plus belles, sont presque toutes sorties de la contention des esprits; & il est souvent arrivé que par cette heureuse violence on a tiré la vérité du fond des abîmes, & que l'on a forcé le temps d'en avancer la production. C'est une espèce de guerre qui est avantageuse pour tous, lorsqu'elle se fait civilement, & que les armes empoisonnées y sont défendues. C'est une course où celui qui emporte le prix semble ne l'avoir poursuivi que pour en faire un présent à son rival. Il seroit superflu de faire en ce lieu une longue déduction des innocentes & profitables querelles qu'on a vu naître dans tout le cercle des sciences entre ces rares hommes de l'antiquité. Il suffira de dire que parmi les modernes il s'en est ému de très-favorables pour les lettres, & que la poésie seroit aujourd'hui bien moins parfaite qu'elle est, sans les contestations qui se font formées sur les ouvrages des plus célèbres auteurs des derniers temps. En effet, nous en avons la principale obligation aux agréables différends qu'ont produits la Hierusalem & le Pastor Fido, c'est-à-dire, les chef-d'œuvres des deux plus grands poètes de de-là les monts, après lesquels peu de gens auroient bonne grace de murmurer contre la censure, & de s'offenser d'avoir une aventure pareille à la leur. Ces raisons & ces expériences eussent bien pu convier l'Académie Françoisse à dire son sentiment du Cid, c'est-à-dire d'un poème qui tient encore les esprits divisés, & qui n'a pas plus causé de plaisir que de trouble. Elle eût pu croire qu'on ne l'eût pas accusée de trop entreprendre, quand elle eût prétendu donner sa voix en un jugement

ou les ignorans donnoient la leur aussi hardiment que les doctes, & qu'on n'eût pas dû trouver mauvais qu'une compagnie usât d'un droit dont les particuliers même sont en possession depuis tant de siècles. Mais elle se souvenoit qu'elle avoit renoncé à ce privilège par son institution, qu'elle ne s'étoit permis d'examiner que ses ouvrages, & qu'elle ne pouvoit reprendre les fautes d'autrui sans faillir elle-même contre ses règles. Parmi le bruit confus de la louange & du blâme, elle n'écoutoit que ses loix qui lui commandoient de se taire. Elle eût bien voulu approcher en quelque sorte de la perfection, avant que de faire voir combien les autres en sont éloignés, & elle cherchoit les moyens d'instruire par ses exemples plutôt que par ses censures. Lors même que l'observateur du Cid l'a conjurée par une lettre publique & par plusieurs particulières, de prononcer sur ses remarques, & que son auteur a témoigné de son côté qu'il en espéroit toute justice, bien loin de se vouloir rendre juge de leur différend, elle ne se pouvoit seulement résoudre d'en être l'arbitre. Mais enfin elle a considéré qu'une Académie ne pouvoit honnêtement refuser son avis à deux personnes de mérite, sur une matière purement académique, & qui étoit devenue illustre par tant de circonstances. Elle a fait céder, bien qu'avec regret, son inclination & ses règles aux instantes prières qui lui ont été faites sur ce sujet, & s'est acconcordée voyant que la violence qu'on lui faisoit s'accordoit avec l'utilité publique. Elle a pensé qu'en un siècle où les hommes courent au théâtre comme au plus agréable divertissement qu'ils puissent prendre, elle auroit occasion de leur remettre devant les yeux la fin la plus noble & la plus parfaite que se sont proposée ceux qui en ont donné les préceptes. Comme les observations des censeurs de cette tragi-comédie ne l'ont pu précéder, le grand nombre de ses partisans n'a point été capable de l'étonner. Elle a bien crû qu'elle pouvoit être

bonne, mais elle n'a pas crû qu'il fallût conclure qu'elle le fût, à cause seulement qu'elle avoit été agréable. Elle s'est persuadée qu'étant question de juger de la justice & non pas de la force de son parti, il falloit plutôt peser les raisons, que compter les hommes qu'elle avoit de son côté, & ne regarder pas tant si elle avoit plu, que si en effet elle avoit dû plaire. La nature & la vérité ont mis un certain prix aux choses, qui ne peut être changé par celui que le hasard ou l'opinion y mettent; & c'est se condamner soi-même, que d'en juger selon ce qu'elles paroissent, & non pas selon ce qu'elles sont. Il est vrai qu'on pourroit croire que les maîtres de l'art ne sont pas bien d'accord sur cette matière. Les uns trop amis, ce semble, de la volupté, veulent que le délectable soit le vrai but de la poésie dramatique; les autres plus avertis du temps des hommes, & l'estimant trop cher pour le donner à des divertissemens qui ne fissent que plaire sans profiter, soutiennent que l'utile en est la véritable fin. Mais bien qu'ils s'expriment en termes si différens, on trouvera qu'ils ne disent que la même chose, si l'on veut regarder de près, & si jugeant d'eux aussi favorablement que l'on doit, on vient à penser que ceux qui ont tenu le parti du plaisir étoient trop raisonnables pour en autoriser un qui ne fût pas conforme à la raison; il faut croire, si l'on ne veut leur faire injustice, qu'ils ont entendu parler du plaisir qui n'est point l'ennemi, mais l'instrument de la vertu qui purge l'homme sans dégoûter & insensiblement de ses habitudes vicieuses, qui est utile parce qu'il est honnête, & qui ne peut jamais laisser de regret ni en l'esprit pour l'avoir surpris, ni en l'âme pour l'avoir corrompue. Ainsi ils ne combattent les autres qu'en apparence, puisqu'il est vrai que si ce plaisir n'est l'utilité même, au moins est-il la source d'où elle coule nécessairement, que quelque part qu'il se trouve il ne va jamais sans elle, & que tous deux se produisent par les mêmes voies. De cette sorte ils sont d'accord.

cord & avec eux & avec nous, & nous pouvons dire tous ensemble qu'une pièce de théâtre est bonne quand elle produit un contentement raisonnable. Mais comme dans la musique & dans la peinture nous n'estimerions pas que tous les concerts & tous les tableaux fussent bons, encore qu'ils plussent au vulgaire, si les préceptes de ces arts n'y étoient bien observés, & si les experts qui en sont les vrais juges, ne confirmoient par leur approbation celle de la multitude ; de même, nous ne dirons pas sur la foi du peuple, qu'un ouvrage de poésie soit bon parce qu'il l'aura contenté, si les doctes aussi n'en sont contents. Et certes il n'est pas croyable qu'un plaisir puisse être contraire au bon sens, si ce n'est le plaisir de quelque goût dépravé, comme est celui qui fait aimer les aigreurs & les amertumes. Il n'est pas ici question de satisfaire les libertins & les vicieux qui ne sont que des adultères & des incestes, & qui ne se soucient pas de voir violer les loix de la nature pourvu qu'ils se divertissent. Il n'est pas question de plaire à ceux qui regardent toutes choses avec un œil ignorant ou barbare, & qui ne seroient pas moins touchés de voir affliger une Clytemnestre qu'une Pénélope. Les mauvais exemples sont contagieux même sur les théâtres ; les feintes représentations ne causent que trop de véritables crimes, & il y a grand péril à divertir le peuple par des plaisirs qui peuvent produire un jour des douleurs publiques. Il nous faut bien garder d'accoutumer ni ses yeux ni ses oreilles à des actions qu'il doit ignorer, & de lui apprendre tantôt la cruauté & tantôt la perfidie, si nous ne lui en apprenons en même temps la punition, & si au retour de ces spectacles il ne remporte du moins un peu de crainte parmi beaucoup de contentement. D'ailleurs, il est comme impossible de plaire à qui que ce soit par le désordre & par la confusion ; & s'il se trouve que les pièces irrégulières contentent quelquefois, ce n'est que pour ce qu'elles ont quelque chose de régulier, ce n'est que pour quelques beau-

tés véritables & extraordinaires, qui emportent si loin l'esprit que de long-temps après il n'est capable d'apercevoir les difformités dont elles sont suivies, & qui sont couler insensiblement les défauts, pendant que les yeux de l'entendement sont encore éblouis par l'éclat de ses lumières. Que si au contraire quelques pièces régulières donnent peu de satisfaction, il ne faut pas croire que ce soit la faute des règles, mais bien celle des auteurs, dont le stérile génie n'a pu fournir à l'art une matière qui fût assez riche. Toutes ces vérités étant supposées, nous ne pensons pas que les questions qui se sont émues sur le *suivo* du *Cid* soient encore bien décidées, ni que les jugemens qui en ont été faits doivent empêcher que nous ne contentions l'observateur, & ne donnions notre avis sur ses remarques.

Il faut avouer d'abord que nous nous sommes étonnés que l'observateur ayant entrepris de convaincre cette pièce d'irrégularité, se soit formé pour cela une méthode différente de celle que tient Aristote quand il enseigne la manière de faire des poèmes épiques & dramatiques. Il nous a semblé qu'au lieu de l'ordre qu'il a tenu pour examiner celui-ci, il eût fait plus régulièrement de considérer l'un après l'autre ; la fable qui comprend l'invention & la disposition du sujet ; les mœurs qui embrassent les habitudes de l'ame & ses diverses passions ; les sentimens auxquels se réduisent les pensées nécessaires à l'expression du sujet, & la diction qui n'est autre chose que le langage poétique ; car nous trouvons que pour en avoir une d'autre sorte, ses raisonnemens en paroissent moins solides, & que ce qu'il y a de plus fort dans ses objections en est affoibli. Toutefois nous n'aurions point remarqué en ce lieu cette nouvelle méthode, si nous n'eussions appréhendé de l'autoriser en quelque façon par notre silence. Mais quoi qu'il en soit, qu'il ait failli ou non en l'établissant, nous ne pouvons faillir quand nous la suivons, puisque nous examinons son ou-

vrage ; & quelque chemin qu'il ait pris, nous ne saurions nous en écarter, sans lui donner occasion de se plaindre que nous prenons une autre route, afin de le mettre en défaut.

Il pose donc premièrement, que le sujet du Cid ne vaut rien ; mais à notre avis il tâche plus de le prouver qu'il ne le prouve en effet, lorsqu'il dit, *que l'on n'y trouve aucun nœud ni aucune intrigue, & que l'on en devine la fin aussi-tôt qu'on en a vu le commencement.* Car le nœud des pièces de théâtre étant un accident inopiné qui arrête le cours de l'action représentée, & le dénouement un autre accident imprévu qui en facilite l'accomplissement, nous trouvons que ces deux parties du poëme dramatique sont manifestes en celui du Cid, & que son sujet ne seroit pas mauvais nonobstant cette objection, s'il n'y en avoit point de plus forte à lui faire.

Il ne faut que se souvenir que le mariage de Chimène avec Rodrigue ayant été résolu dans l'esprit du comte, la querelle qu'il a incontinent après avec D. Diègue met l'affaire aux termes de se rompre, & qu'ensuite la mort que lui donne Rodrigue en éloigne encore plus la conclusion. Et dans ces continuelles traverses l'on reconnoitra facilement le nœud ou l'intrigue. Le dénouement aussi ne fera pas moins évident si l'on considère qu'après beaucoup de poursuites contre Rodrigue, Chimène s'étant offerte pour femme à quiconque lui en apporteroit la tête, D. Sanche se présente, & que le roi non-seulement n'ordonne point de plus grande peine à Rodrigue pour la mort du comte, que de se battre une fois, mais encore contre l'attente de tous, oblige Chimène d'épouser celui des deux qui fortira vainqueur du combat. Maintenant si ce dénouement est selon l'art ou non, c'est une autre question qui se vuidra en son lieu. Tant y a qu'il se fait avec surprise, & qu'ainsi l'intrigue ni le dénouement ne manque point à cette pièce. Aussi l'observateur même est contraint de le reconnoître peu de temps

après, lorsqu'en blâmant les épisodes détachés il dit, *que l'auteur a eu d'autant moins de raison d'en mettre un si grand nombre dans le Cid, que le sujet en étant mixte il n'en avoit aucun besoin, conformément à ce qu'il venoit de dire parlant du sujet mixte, qu'étant assez intrigué de soi, il ne recherche presque aucun embellissement.* Si donc le sujet du Cid se peut dire mauvais, nous ne croyons pas que ce soit pour ce qu'il n'a pas de nœud, mais pour ce qu'il n'est pas vraisemblable. L'observateur, à la vérité, a bien touché cette raison, mais s'a été hors de sa place quand il a voulu prouver qu'il choquoit les principales règles dramatiques.

A ce que nous pouvons juger des sentimens d'Aristote sur la matière du vraisemblable, il n'en reconnoît que de deux genres, le commun & l'extraordinaire. Le commun comprend les choses qui arrivent ordinairement aux hommes, selon leurs conditions, leurs âges, leurs mœurs & leurs passions, comme il est vraisemblable qu'un marchand cherche le gain, qu'un enfant fasse des imprudences, qu'un prodigue tombe en misère, & qu'un homme en colere coure à la vengeance, & tous les effets qui ont accoutumé d'en procéder. L'extraordinaire embrasse les choses qui arrivent rarement, & outre le vraisemblable ordinaire, comme qu'un habile méchant soit trompé, qu'un homme fort soit vaincu. Dans cet extraordinaire entre tous les accidens qui surprennent, & qu'on attribue à la fortune, pourvu qu'ils naissent de l'enchaînement des choses qui arrivent d'ordinaire. Telle est l'aventure d'Hécube, qui par une rencontre extraordinaire vit jeter par la mer le corps de son fils sur le rivage, où elle étoit allée pour laver celui de sa fille. Or qu'une mere aille laver le corps de sa fille sur le rivage, & que la mer y en jette un autre, ce sont deux choses qui considérées séparément, n'ont rien qui ne soit ordinaire ; mais qu'au même lieu & au même temps qu'une mere lave le corps de sa fille, elle voie ar-

river celui de son fils, qu'elle croyoit plein de vie & en sûreté, c'est un accident tout-à-fait étrange, & dans lequel deux choses communes en produisent une extraordinaire & merveilleuse. Hors de ces deux genres il ne se fait rien qu'on puisse ranger sous le vraisemblable; & s'il arrive quelque événement qui ne soit pas compris sous eux, il s'appelle simplement possible; comme il est possible que celui qui a toujours vécu en homme de bien, commette un crime volontairement. Et une telle action ne peut servir de sujet à la poésie narrative ni à la représentative, puisque si le possible est leur propre matière, il ne l'est pourtant que lorsqu'il est vraisemblable ou nécessaire. Mais le vraisemblable, tant le commun que l'extraordinaire, doit avoir cela de particulier, que soit par la première notion de l'esprit, soit par réflexion sur toutes les parties dont il résulte, lorsque le poëte l'expose aux auditeurs & aux spectateurs, ils se portent à croire sans autre preuve, qu'il ne contient rien que de vrai, pour ce qu'ils ne voient rien qui y répugne. Quant à la raison qui fait que le vraisemblable, plutôt que le vrai, est assigné pour partage à la poésie épique & dramatique; c'est que cet art ayant pour fin le plaisir utile, il y conduit bien plus facilement les hommes par le vraisemblable qui ne trouve point de résistance en eux, que par le vrai, qui pourroit être si étrange & si incroyable, qu'ils refuseroient de s'en laisser persuader & de suivre leur guide sur sa seule foi. Mais comme plusieurs choses sont requises pour rendre une action vraisemblable, & qu'il y faut garder la bienséance du temps, du lieu, des conditions, des âges, des mœurs & des passions, la principale entré toutes est que dans le poëme chacun agisse conformément aux mœurs qui lui ont été attribuées, & que par exemple un méchant ne fasse point de bons desseins. Ce qui fait desirer une si exacte observation de ces loix, est qu'il n'y a point d'autre voie pour produire le merveilleux, qui ravir l'a-

me d'étonnement & de plaisir, & qui est le parfait moyen dont la bonne poésie se sert pour être utile.

Sur ce fondement nous disons que le sujet du Cid est défectueux en sa plus essentielle partie, pour ce qu'il manque de l'un & de l'autre vraisemblable, & du commun & de l'extraordinaire. Car ni la bienséance des mœurs d'une fille introduite comme vertueuse, n'y est gardée par le poëte, lorsqu'elle se résout à épouser celui qui a tué son pere, ni la fortune par un accident imprévu, & qui naissent de l'enchaînement des choses vraisemblables, n'en fait point le démêlement. Au contraire, la fille consent à ce mariage par la seule violence que lui fait son amour, & le dénouement de l'intrigue n'est fondé que sur l'injustice inopinée de Fernand qui vient ordonner un mariage, que par raison il ne devoit pas seulement proposer. Nous avouons bien que la vérité de cette aventure combat en faveur du poëte, & le rend plus excusable que si c'étoit un sujet inventé; mais nous maintenons que toutes les vérités ne sont pas bonnes pour le théâtre, & qu'il en est de quelques-unes comme de ces crimes énormes dont les juges font brûler les procès avec les criminels. Il y a des vérités monstrueuses, ou qu'il faut supprimer pour le bien de la société, ou que si on ne les peut tenir cachées, il faut se contenter de remarquer comme des choses étranges. C'est principalement en ces rencontres que le poëte a droit de préférer la vraisemblance à la vérité, & de travailler plutôt sur un sujet feint & raisonnable, que sur un véritable qui ne soit pas conforme à la raison. Que s'il est obligé de traiter une matière historique de cette nature, c'est alors qu'il la doit réduire aux termes de la bienséance sans avoir égard à la vérité, & qu'il la doit plutôt changer toute entière, que de lui laisser rien qui soit incompatible avec les règles de son art, lequel se proposant l'idée universelle des choses, les épure des défauts & des irrégularités particulieres que l'histoire par la sévérité de

ses loix est contrainte d'y souffrir. De sorte qu'il y auroit eu sans comparaison moins d'inconvénient dans la disposition du Cid, de feindre contre la vérité, ou que le conte ne se fût pas trouvé à la fin véritable pere de Chimène, ou que, contre l'opinion de tout le monde, il ne fût pas mort de sa blessure, ou que le salut du roi & du royaume eût absolument dépendu de ce mariage pour compenser la violence que souffroit la nature en cette occasion par le bien que le prince & son état en recevroient; tout cela, disons-nous, auroit été plus pardonnable, que de porter sur la scène l'événement tout pur & tout scandaleux, comme l'histoire le fournissoit. Mais le plus expédient eût été de n'en point faire de poème dramatique, puisqu'il étoit trop connu pour l'altérer en un point si essentiel, & de trop mauvais exemple pour l'exposer à la vue du peuple sans l'avoir auparavant rectifié. Au reste, l'observateur, qui avec raison trouve à redire au peu de vraisemblance du mariage de Chimène, ne confirme pas sa bonne cause, comme il le croit, par la signification prétendue du terme de fable, duquel se sert Aristote pour nommer le sujet des poèmes dramatiques. Et cette erreur lui est commune avec quelques-uns des commentateurs de ce philosophe, qui se sont figurés que par ce mot de fable la vérité est entièrement bannie du théâtre, & qu'il est défendu au poète de toucher à l'histoire, & de s'en servir pour matière, à cause qu'elle ne souffre point qu'on l'altère pour la réduire à la vraisemblance. En cela nous estimons qu'ils n'ont pas assez considéré quel est le sens d'Aristote, qui sans doute par ce mot de fable n'a voulu dire autre chose que le sujet, & n'a point entendu ce qui nécessairement devoit être fabuleux, mais seulement ce qu'il n'importoit pas qu'il fût vrai, pourvu qu'il fût vraisemblable. Sa poétique nous en fournit la preuve dans ce passage exprès, où il dit, *que le poète pour traiter des choses venues ne seroit pas estimé moins poète, pour ce que rien n'empêche*

que

que quelques-unes de ces choses ne soient telles qu'il est vraisemblable qu'elles soient venues; & encore en plusieurs autres lieux où il a voulu que le sujet tragique ou épique fût véritable en gros, ou estimé tel, & n'y a désiré, ce semble, autre chose sinon que le détail n'en fût point connu, afin que le poète le pût suppléer par son invention, & du moins en cette partie mériter le nom de poète. Et certes ce seroit une doctrine bien étrange, si pour demeurer dans la signification littérale du mot de fable, on vouloit faire passer pour choses fabuleuses ces aventures des Médées, des Œdipes, des Orestes, &c. que toute l'antiquité nous donne pour de véritables histoires en ce qui regarde le gros de l'événement, bien que dans le détail il y puisse avoir des opinions différentes. De celles-là qui sont estimées pures fables, il n'y en a pas une, quelque bizarre & extravagante qu'elle soit, qui n'ait été déguisée de la sorte par les sages du vieux temps, pour la rendre plus utile aux peuples; & c'est ce qui nous fait dire dans un sentiment contraire à celui de l'observateur, que le poète ne doit pas craindre de commettre un sacrilège en changeant la vérité de l'histoire. Nous sommes confirmés dans cette créance par le plus religieux des poètes, qui corrompant l'histoire a fait Didon peu chaste, sans autre nécessité que d'embellir son poème d'une épisode admirable, & d'obliger les Romains aux dépens des Carthaginois, & qui, pour la constitution essentielle de son ouvrage, a feint son Enée zélé pour le salut de sa patrie, & victorieux de tous les héros du pays latin, quoiqu'il se trouve des historiens qui rapportent que ce fut l'un des traîtres qui vendirent Troye aux Grecs, & que d'autres assurent encore que Mézence le tua & en remporta les dépouilles. Ainsi l'observateur, selon notre avis, ne conclut pas bien quand il dit, *que le Cid n'est pas un bon sujet de poème dramatique, pour ce qu'étant historique, & par conséquent véritable, il ne pouvoit être changé ni rendu propre au théâtre,*

d'autant que si Virgile, par exemple, a bien fait d'une honnête femme une femme impudique, sans qu'il fût nécessaire, il auroit bien pu être permis à un autre de faire pour l'utilité publique d'un mariage extravagant, un fait qui fût raisonnable, en y apportant les ajustemens, & y prenant les biais qui en pouvoient corriger les défauts. Nous savons bien que quelques-uns ont blâmé Virgile d'en avoir usé de la sorte; mais outre que nous doutons si l'opinion de ces censeurs est recevable, & s'ils connoissoient autant que lui jusqu'où s'étend la juridiction de la poésie, nous croyons encore que s'ils l'ont blâmé, ce n'a pas été d'avoir simplement altéré l'histoire, mais de l'avoir altéré de bien en mal; de manière qu'ils ne l'ont pas accusé proprement d'avoir péché contre l'art en changeant la vérité, mais contre les bonnes mœurs en dissimulant une personne qui avoit mieux aimé mourir que de vivre dissimée. Il en fût arrivé tout au contraire dans le changement qu'on eût pu faire au sujet du Cid, puisqu'on eût corrigé les mauvaises mœurs qui se trouvent dans l'histoire, & qu'on les eût rendues bonnes pour la poésie pour l'utilité du public.

L'objection que fait l'observateur ensuite nous semble très-considérable; car un des principaux préceptes de la poésie imitatrice, est de ne se point charger de tant de matieres, qu'elles ne laissent pas le moyen d'employer les ornemens qui lui sont nécessaires, & de donner à l'action qu'elle se propose d'imiter toute l'étendue qu'elle doit avoir. Et certes l'auteur ne peut nier ici que l'art ne lui ait manqué, lorsqu'il a compris tant d'actions remarquables dans l'espace de vingt-quatre heures, & qu'il n'a pu autrement fournir les cinq actes de sa pièce, qu'en en faisant tant de choses l'une sur l'autre en si peu de temps. Mais si nous estimons qu'on l'ait bien repris pour la multitude des actions employées dans ce poëme, nous croyons qu'il y a eu encore plus de sujet de le reprendre pour avoir fait consentir Chimène à épouser Rodrigue le jour

même qu'il avoit tué le comte. Cela surpasse toute sorte de créance, & ne peut vraisemblablement tomber dans l'ame, non-seulement d'une sage fille, mais d'une qui seroit la plus dépouillée d'honneur & d'humanité. En ceci, il ne s'agit pas simplement d'assembler plusieurs aventures diverses & grandes en un si petit espace de temps, mais de faire entrer dans un même esprit, & dans moins de vingt-quatre heures, deux pensées si opposées l'une à l'autre, comme sont la poursuite de la mort d'un pere, & le consentement d'épouser son meurtrier, & d'accorder en un même jour deux choses qui ne se pouvoient souffrir dans toute une vie. L'auteur espagnol a moins péché en cet endroit contre la bienséance, faisant passer quelques jours entre cette poursuite & ce consentement. Et le françois qui a voulu se renfermer dans la règle des vingt-quatre heures pour éviter une faute, est tombé dans une autre, & de crainte de pécher contre les règles de l'art, a mieux aimé pécher contre celles de la nature.

Tout ce que l'observateur dit après ceci de la juste grandeur que doit avoir un poëme pour donner du plaisir à l'esprit, sans lui donner de la peine, contient une bonne & solide doctrine fondée sur l'autorité d'Aristote, ou, pour mieux dire, sur celle de la raison. Mais l'application ne nous en semble pas juste, lorsqu'il explique cette grandeur plutôt du temps que des matieres, & qu'il veut que le Cid soit d'une grandeur excessive, parce qu'il comprend en un jour des actions qui se sont faites dans le cours de plusieurs années, au lieu d'essayer à faire voir qu'il comprend plus d'actions que l'esprit n'en peut regarder d'une vûe. Ainsi, tant qu'il a prouvé que le sujet du Cid est trop diffus pour n'embarasser pas la mémoire, nous n'estimons point qu'il pèche en excès de grandeur, pour avoir ramassé en un seul jour les actions de plusieurs années, s'il est vraisemblable qu'elles puissent être venues en un jour. Mais que ce

soit l'abondance des matieres, plutôt que l'étendue du temps, qui travaille l'esprit & fasse le poëme dramatique trop grand, il est aisé à le juger par l'époque, qui peut embrasser une entiere révolution solaire & la suite des quatre saisons, sans que la mémoire ait de la peine à le concevoir distinctement, & qui néanmoins pourroit lui sembler trop vaste, si le nombre des aventures y engendroient confusion, & ne le laissoit pas voir d'une seule vue. A la vérité, Aristote a prescrit le temps des piéces de théâtre, & n'a donné aux actions qui en font le sujet que l'espace compris entre le lever & le coucher du soleil : néanmoins, quand il a établi une règle si judicieuse, il l'a fait pour des raisons bien éloignées de celle qu'allègue en ce lieu l'observateur ; mais, comme c'est une des plus curieuses questions de la poésie, & qu'il n'est point nécessaire de la vuider en cette occasion, nous remettons à la traiter dans l'art poétique que nous avons dessein de faire. Quant à celle qui a été proposée par quelques-uns, si le poëte est condamnable pour avoir fait arriver en un même temps des choses venues en des temps différens, nous estimons qu'il ne l'est point, s'il le fait avec jugement, & en des matieres, ou peu connues, ou peu importantes. Le poëte ne considere dans l'histoire que la vraisemblance des événemens, sans se rendre esclave des circonstances qui en accompagnent la vérité. De maniere que pourvu qu'il soit vraisemblable que plusieurs actions se soient aussi-bien-pû faire conjointement que séparément, il est libre au poëte de les approcher, si par ce moyen il peut rendre son ouvrage plus merveilleux. Il ne faut point d'autre preuve de cette doctrine, que l'exemple de Virgile dans sa Didon, qui, selon tous les chronologistes, nâquit plus de deux cens ans après Enée, si l'on ne veut encore ajouter celui du Tasse dans le Renaud de sa Jérusalem, lequel ne pouvoit être né qu'à peine, lorsque mourut Godefroi de Bouillon. Les sautes d'Eschile & de Buchanan, bien remarquées par

Héinsius dans la Niobe & dans la Jephthé, ne concluent rien contre ce que nous maintenons. Car si nous croyons que le poëte, comme maître du temps, peut allonger ou accourcir celui des actions qui composent son sujet, c'est toujours à condition qu'il demeure dans les termes de la vraisemblance, & qu'il ne viole point le respect dû aux choses sacrées. Nous ne lui permettons de rien faire qui répugne au sens commun & à l'usage, comme de supposer Niobée attachée trois jours entiers, sans dire une seule parole, sur le tombeau de ses enfans. Moins encore approuvons-nous qu'il entreprenne contre le texte de l'Écriture, dont les moindres syllabes sont trop saintes pour souffrir aucun des changemens que le poëte auroit droit de faire dans les histoires profanes, comme d'abréger d'autorité privée les deux mois que la fille du Galaadite avoit demandés pour aller pleurer sa virginité dans les montagnes.

L'observateur après cela passe à l'examen des mœurs attribuées à Chimène, & les condamne : en quoi nous sommes entièrement de son côté ; car au moins ne peut-on nier qu'elle ne soit contre la bienséance de son sexe, amante trop sensible, & fille trop dénaturée. Quelque violence que lui pût faire sa passion, il est certain qu'elle ne devoit point se relâcher dans la vengeance de la mort de son pere, & moins encore se résoudre à épouser celui qui l'avoit fait mourir. En ceci il faut avouer que ses mœurs sont du moins scandaleuses, si en effet elles ne sont dépravées. Ces pernicieux exemples rendent l'ouvrage notablement défectueux, & s'écartent du but de la poésie, qui veut être utile : ce n'est pas que cette utilité ne se puisse produire par des mœurs qui soient mauvaises, mais pour la produire par de mauvaises mœurs, il faut qu'à la fin elles soient punies, & non récompensées comme elles le sont en cet ouvrage. Nous parlerions ici de leur inégalité, qui est un vice dans l'art, qui n'a point été remarqué par l'observateur, s'il ne suffisoit de ce qu'il

a dit pour nous faire approuver sa censure. Nous n'entendons pas néanmoins condamner Chimène de ce qu'elle aime le meurtrier de son pere, puisque son engagement avec Rodrigue avoit précédé la mort du comte, & qu'il n'est pas en la puissance d'une personne de cesser d'aimer quand il lui plaît. Nous la blâmons seulement de ce que son amour l'emporte sur son devoir, & qu'en même temps qu'elle pourfuit Rodrigue elle fait des vœux en sa faveur. Nous la blâmons de ce qu'ayant fait en son absence un bon dessein de

Le pourfuir, le perdre, & mourir après lui.

si-tôt qu'il se présente à elle, quoique teint du sang de son pere, elle le souffre en son logis & dans sa chambre même, ne le fait point arrêter, l'excuse de ce qu'il a entrepris contre le comte, lui témoigne que pour cela elle ne laisse pas de l'aimer, lui donne presque à entendre qu'elle ne le pourfuit que pour en être plus estimée, & enfin souhaite que les juges ne lui accordent pas la vengeance qu'elle leur demande. C'est trop clairement trahir ses obligations naturelles en faveur de sa passion, c'est trop ouvertement chercher une couverture à ses desirs, & c'est faire bien moins le personnage de fille que d'amante. Elle pouvoit sans doute aimer encore Rodrigue après ce malheur, puisque son crime n'étoit que d'avoir réparé le déshonneur de sa maison. Elle le devoit même en quelque sorte, pour relever sa propre gloire, lorsqu'après une longue agitation, elle eût donné l'avantage à son honneur, sur un amour si violent & si juste que la sienne. Et la beauté qu'eût produite dans l'ouvrage une si belle victoire de l'honneur sur l'amour, eût été d'autant plus grande, qu'elle eût été plus raisonnable. Aussi n'est-ce pas le combat de ces deux mouvemens que nous désapprouvons : nous n'y trouvons à dire, sinon qu'il se termine autrement qu'il ne devoit, & qu'au lieu de tenir au moins ces deux intérêts en balance, celui à

qui le dessus demeure, est celui qui raisonnablement devoit succomber. Que s'il eût pu être permis au poëte de faire que l'un de ces deux amans préférât son amour à son devoir, on peut dire qu'il eût été plus excusable d'attribuer cette faute à Rodrigue qu'à Chimène. Rodrigue étoit un homme, & son sexe qui est comme en possession de fermer les yeux à toutes considérations pour se satisfaire en matière d'amour, eût rendu son action moins étrange & moins insupportable. Mais au contraire Rodrigue, lorsqu'il y va de la vengeance de son pere, témoigne que son devoir l'emporte absolument sur son amour, & oublie Chimène, ou ne la considère plus. Il ne lui suffit pas de vouloir vaincre le comte, pour venger l'affront fait à sa race, il agit encore comme ayant dessein de lui ôter la vie, bien que sa mort ne fût pas nécessaire pour sa satisfaction. Il pouvoit respecter le comte en faveur de sa fille, sans rien diminuer de la haine qu'il étoit désormais obligé d'avoir pour lui. Et puisque par cette même loi d'honneur qui l'engageoit au ressentiment, il y avoit plus de gloire à le vaincre qu'à le tuer, il devoit aller au combat avec le seul desir d'emporter l'avantage, & le dessein de l'épargner, autant qu'il lui seroit possible, afin que dans la chaleur de la vengeance qu'il ne pouvoit refuser à son pere, il rendit ce respect à Chimène de considérer encore le sien, & que par ce moyen il conservât l'espérance de la pouvoir un jour épouser. Cependant ce même Rodrigue devenu ennemi de sa maîtresse, ennemi de soi-même, & plus aveugle de colere que d'amour, ne voit plus rien que son affront, & ne songe plus qu'à sa vengeance. Dans son transport il fait des choses qu'il n'étoit pas obligé de faire, & sans nécessité cesse d'être amant, pour paroître seulement homme d'honneur. Chimène au contraire, quoique pour venger la mort de son pere, elle dû faire plus que Rodrigue n'avoit fait pour venger l'affront du sien, puisque son sexe exigeoit d'elle une sévérité plus

grande, & qu'il n'y avoit que la mort de Rodrigue qui pût expier celle du comte, pourfuit lâchement cette mort; craint d'en obtenir l'arrêr, & le soin qu'elle devoit avoir de son honneur, cède entièrement au souvenir qu'elle a de son amour. Si maintenant on nous allègue pour sa défense, que cette passion de Chimène a été le principal agrément de la pièce, & ce qui lui a excité le plus d'applaudissement, nous répondrons que ce n'est pas pour ce qu'elle est bonne, mais pour ce que, quelque mauvaise qu'elle soit, elle est heureusement exprimée. Ses puissans mouvemens, joints à ses vives & naïves expressions, ont bien pu faire estimer ce qui en effet seroit plus estimable, si c'étoit une pièce séparée, & qui ne fût point une partie d'un tout qui ne la peut souffrir; & en un mot elle a assez d'éclat & de charmes, pour avoir fait oublier les règles à ceux qui ne les savent guère bien, ou à qui elles ne sont guère présentes.

Ensuite de cet examen l'observateur fait l'anatomie du poëme, pour en montrer les particuliers défauts & les divers manquemens de bienfiance. Mais il nous semble qu'il ouvre mal cette carrière, & nous croyons que sa première remarque n'est pas juste, lorsqu'il trouve à redire que le comte juge avantageusement de Sanche. Car Rodrigue & Sanche ayant été tous deux supposés du plus noble sang de Castille, le comte avoit raison de penser qu'ils imiteroient également la valeur de leurs ancêtres, il n'étoit pas obligé de prévoir que l'un d'eux seroit assez lâche pour vouloir racheter sa vie, en acceptant la condition de la part de son vainqueur. Ce n'est pas ici le lieu de reprocher au poëte la faute qu'il fait faire à D. Sanche vers la fin de la pièce, & cette faute ayant été postérieure à ce que dit maintenant le comte, nous l'estimons vainement alléguée, pour condamner la bonne opinion que raisonnablement il devoit avoir de D. Sanche avant qu'il l'eût commise.

La seconde objection nous semble considérable, &
nous

nous croyons avec l'observateur, qu'Elvire simple suivante de Chimène, n'étoit pas une personne avec qui le comte dût avoir cet entretien, principalement en ce qui regardoit l'élection que l'on alloit faire d'un gouverneur pour l'infant de Castille, & la part qu'il y pensoit avoir. En cela le poëte a montré, sinon peu d'invention, au moins beaucoup de négligence, puisque s'il l'eût feinte parente du comte, & compagne de sa fille, il eût pu rendre plus excusable le discours que le comte lui fait. Nous trouvons encore que l'observateur l'eût pu raisonnablement reprendre d'avoir fait l'ouverture de toute la pièce par une suivante, ce qui nous semble peu digne de la gravité du sujet, & seulement supportable dans le comique.

Quant à la troisième, nous pourrions croire d'un côté que le comte, de quelque sorte qu'il parle de lui-même, ne devoit point passer pour fanfaron, puisque l'histoire, & la propre confession de D. Diégue, lui donnent le titre de l'un des vaillans hommes qui fussent alors en Espagne. Ainsi du moins n'est-il pas fanfaron, si l'on prend ce mot au sens que l'observateur l'a pris, lorsqu'il l'a accompagné de celui de capitaine de la farce, de qui la valeur est toute sur la langue. Si bien que les discours où il s'emporte, seroient plutôt des effets de la présomption d'un vieux soldat, que des fanfaneries d'un capitaine de farce, & des vanités d'un homme vaillant, que des artifices d'un poltron pour couvrir le défaut de son courage. D'autre côté, les hyperboles excessives, & qui sont véritablement de théâtre, dont tout le rôle de ce comte est rempli, & l'insupportable audace avec laquelle il parle du roi son maître, qui, à le bien considérer, ne l'avoit pas trop maltraité en préférant D. Diégue à lui, nous font croire que le nom de fanfaron lui est bien dû, que l'observateur le lui a donné avec justice. En effet il le mérite, si nous prenons ce mot dans l'autre signification où il est reçu parmi nous, c'est-à-dire, homme de cœur, mais qui ne fait de bonnes actions que pour en tirer avan-

rage, & qui méprise chacun, & n'estime que soi-même.

La scène qui suit nous semble condamnée sans fondement, car la relation qu'Elvire y fait à Chimène de ce qu'elle vient d'entreprendre, est très-succincte, & ne tombe point sous le genre de celles qui se doivent plutôt faire derrière les rideaux que sur la scène. Elle est même nécessaire pour faire paroître Chimène dès le commencement de la pièce, pour faire connoître au spectateur la passion qu'elle a pour Rodrigue, & pour faire entendre que D. Diégue la doit demander en mariage pour son fils.

Quant à la troisième, nous sommes entièrement de l'avis de l'observateur, & tenons tout l'épisode de l'Infante condamnable. Car ce personnage n'y contribue rien, ni à la conclusion, ni à la rupture de ce mariage, & ne sert qu'à représenter une passion niaise, qui d'ailleurs est peu séante à une princesse, étant conçue pour un jeune homme qui n'avoit encore donné aucun témoignage de sa valeur. Ce n'est pas que nous ignorions que tous les épisodes, quoique non nécessaires, ne sont pas pour cela bannis de la poésie. Mais nous savons aussi qu'ils ne sont estimés que dans la poésie épique, que la dramatique ne souffre que fort courts, & qu'elle n'en reçoit point de cette nature qui régnent dans toute la pièce. La plupart de ce que l'observateur dit ensuite pour appuyer sa censure, touchant la liaison des épisodes avec le sujet principal, est pure doctrine d'Aristote, & très-conforme au bon sens. Mais nous sommes bien éloignés de croire avec lui, que D. Sanche soit du nombre de ces personnes épisodiques, qui ne font aucun effet dans le poëme. Et certes il est mal-aisé de s'imaginer quelle raison il a eu de prendre une telle opinion, ayant pu remarquer que D. Sanche est rival de D. Rodrigue en l'amour de Chimène, qu'après la mort du comte il la sert auprès du roi, pour essayer d'acquiescer ses bonnes grâces, & qu'enfin il se bat pour elle contre Rodrigue, & demeure vaincu. Si bien que les actions de D. Sanche sont mêlées

dans toutes les principales du poëme, & la dernière, qui est celle du combat, ne se fait pas simplement afin que par le désavantage qu'il y reçoit Rodrigue puisse être purgé de la mort du comte, & en même temps obtenir Chimène. L'objection semble plus forte contre Arias, qui sans doute a moins de part dans le sujet que D. Sanche. Toutefois on ne peut pas dire absolument, que ce personnage y soit aussi peu nécessaire que l'Infante. Car en le bannissant, il faudroit bannir des tragédies tous les conseillers des princes, & condamner généralement tous les poëtes anciens & modernes, qui les y ont introduits. Outre que sur la fin il sert de juge de camp, lorsque les deux rivaux se battent. Ainsi il ne peut passer pour être entièrement inutile, comme l'observateur l'assure. Il est vrai qu'encore qu'on entende bien ce qui l'amène dans la première scène du second acte, & que cela ne mérite point censure, l'observateur toutefois, selon notre avis, ne laisse pas de reprendre en ce lieu le poëte avec raison. Car au lieu que le roi envoie Arias vers le comte, pour le porter à satisfaire D. Diégue, il falloit qu'il lui envoyât des gardes, pour empêcher la suite que pourroit causer le ressentiment de cette offense, & pour l'obliger de puissance absolue à la réparer avec une satisfaction digne de la personne offensée.

La faute de jugement que l'observateur remarque dans la troisième scène, nous semble bien remarquée, & encore qu'à considérer l'endroit favorablement, Chimène n'y veuille pas dire que Rodrigue n'est pas gentilhomme, s'il ne se venge du comte, mais seulement qu'elle a grand sujet de craindre, qu'étant né gentilhomme, il ne se puisse résoudre à souffrir un tel affront, sans en rechercher la vengeance, il faut avouer néanmoins que le poëte se fût bien passé de faire dire à Chimène, qu'elle seroit honteuse pour Rodrigue s'il lui obéissoit. Elle ne devoit pas balancer les sentimens de son amour avec ceux de la nature, ni la part qu'elle prenoit à l'honneur de son amant.

avec l'intérêt qu'elle devoit prendre à la vie de son pere. Quelque honte qu'il y eût pour Rodrigue à ne se point venger, ce n'étoit point à elle à la considérer, puisqu'il y avoit plus à perdre pour elle, s'il entreprenoit cette vengeance, que s'il ne l'entreprenoit pas. En l'un son pere pouvoit être tué, en l'autre son amant pouvoit être blâmé. Ces deux choses étoient trop inégales pour entrer en comparaison dans l'esprit de Chimène; & elle ne devoit point songer à la conservation de l'honneur de Rodrigue, lorsqu'il ne se pouvoit conserver que par la perte de la vie, ou de l'honneur du comte. D'ailleurs, si elle avoit jugé Rodrigue digne de son affection, elle l'avoit sans doute crû généreux, & par conséquent elle devoit penser qu'il eût fait une action plus grande & plus difficile, de sacrifier ses ressentimens à la passion qu'il avoit pour elle, que de les contenter au préjudice de cette même passion. Ainsi il ne lui auroit point été honneux, au moins à l'égard de Chimène, d'observer la défense qu'elle lui eût pu faire de se battre. Peut-être que la cour n'en eût pas jugé si favorablement. Mais Chimène ayant tant d'intérêt à desirer qu'il fit en apparence une lâcheté, ne devoit point alors avoir assez de tranquillité d'esprit pour en considérer les suites. Dans le péril où étoit son pere, sa premiere pensée devoit être; que si son amant l'aimoit assez, il respecteroit celui à qui elle étoit obligée de la naissance, & relâcheroit plutôt quelque chose de cette vaine ombre d'honneur, que de se résoudre à perdre son affection, & l'espérance de la posséder en le tuant. La réflexion qu'elle fait sur ce qu'étoit né gentilhomme, il ne pouvoit sans honte manquer à poursuivre sa vengeance, ayant semblé belle au poëte, il l'a employée en deux endroits de cette pièce, mais moins à propos en l'un qu'en l'autre. Elle étoit excellente dans la bouche de Rodrigue, lorsqu'il veut justifier son action envers Chimène, disant qu'un homme sans honneur ne la méritoit pas; mais elle nous semble mau-

vaïse dans celle de Chimène, laquelle se doutant que Rodrigue préféreroit l'honneur de sa maison à son amour, devoit plutôt dire, qu'un homme sans amour ne la méritoit pas. Nous croyons donc que le poëte a principalement failli, en ce qu'il fait entrer, sans nécessité & sans utilité, parmi la juste crainte de Chimène, la considération de la part qu'elle devoit prendre au déshonneur de Rodrigue.

Quant à l'objection suivante, qu'elle devoit pleurer enfermée chez elle, au lieu d'aller demander justice, nous ne l'approuvons point, & estimons que le poëte eût manqué s'il lui eût fait verser des larmes inutiles dans sa chambre, étant même si proche du logis du roi, où elle pouvoit obtenir la vengeance de la mort de son pere. Si elle eût tardé un moment à l'aller demander, on eût eu raison de soupçonner qu'elle prenoit du temps pour délibérer si elle la demanderoit, & qu'ainsi l'intérêt de son amant lui étoit autant ou plus considérable que celui de son pere. Aussi l'observateur n'insistant point sur cette censure, semble la condamner lui-même tacitement. En un mot, soit qu'elle ne le voulût pas, elle étoit toujours obligée de témoigner qu'elle en avoit l'intention, & de partir au même instant, afin de le poursuivre. Maintenant si elle avoit ce desir ou non, c'est une question qui se vuidera dans la suite, mais en ce lieu il a été inutile de la mettre en avant, & quelque chose que l'observateur en puisse ailleurs conclure, il n'en conclut rien ici qui lui soit avantageux.

La premiere scène du troisième acte doit être examinée avec plus d'attention, comme celle qui est attaquée avec plus d'apparence de justice. Et certes il n'est pas peu étrange que Rodrigue, après avoir tué le comte, aille dans sa maison de propos délibéré pour voir sa fille, ne pouvant douter que désormais sa vue ne lui dût être en horreur, & que se présenter volontairement à elle en tel lieu, ne fût comme tuer son pere une seconde fois. Ce dessein néanmoins n'est pas ce que nous y trou-

rons de moins vraisemblable. Car un amant peut être agité d'une passion si violente, qu'encore qu'il ait fort offensé sa maîtresse, il ne pourra pas s'empêcher de la voir, ou pour se contenter lui-même, ou pour essayer de lui faire satisfaction de la faute qu'il aura commise contre elle. Ce qui nous y semble plus difficile à croire, est que ce même amant, sans être accompagné de personne, & sans avoir alors intelligence avec la suivante, entre dans le logis de celui qu'il vient de tuer, passe jusqu'à la chambre de sa fille, & ne rencontre aucun de ses domestiques qui l'arrête en chemin. Cela toutefois se pourroit encore excuser sur le trouble où étoit la famille après la mort du comte, sur l'obscurité de la nuit qui empêchoit de connoître ceux qui vraisemblablement venoient chez Chimène pour l'assister dans son affliction, & sur l'imprudence naturelle aux amans qui suivent aveuglément leurs passions, sans vouloir regarder les inconvéniens qui en peuvent arriver. Et en effet nous serions aucunement satisfaits, si le poëte, pour sa décharge, avoit fait couler dans le discours que Rodrigue tient à Elvire quelques-unes de ces considérations, sans les laisser deviner au spectateur. Mais ce qui nous en semble inexcusable, est que Rodrigue vient chez sa maîtresse, non pas pour lui demander pardon de ce qu'il a été contraint de faire pour son honneur, mais pour lui en demander la punition de sa main; car, s'il croyoit l'avoir mérité, & qu'en effet il fût venu en ce lieu à dessein de mourir pour la satisfaire, puisqu'il n'y avoit point d'apparence de s'imaginer sérieusement que Chimène se résolut à faire cette vengeance avec ses mains propres, il ne devoit point différer à se donner lui-même le coup qu'elle lui auroit si raisonnablement refusé. C'étoit montrer évidemment qu'il ne vouloit pas mourir, de prendre un si mauvais expédient pour mourir, & de ne s'aviser pas que la mort qu'il se fût donnée lui-même dans les termes d'amant de théâtre, comme elle lui eût été

plus facile, lui eût été aussi plus glorieuse. Il pouvoit lui demander la mort, mais il ne la pouvoit pas espérer; & se la voyant déniée, il ne se devoit point retirer de devant elle, sans faire au moins quelque démonstration de se la vouloir donner, & prévenir au moins en apparence celle qu'il dit assez lâchement qu'il va attendre de la main du bourreau. Nous estimons donc que cette scène & la quatrième du même acte qui en est une suite, sont principalement défectueuses, en ce que Rodrigue va chez Chimène dans la créance déraisonnable de recevoir par sa main la punition de son crime, & en ce que ne l'ayant pu obtenir d'elle, il aime mieux la recevoir de la main du ministre de la justice que de la sienne même. S'il fût allé vers Chimène dans la résolution de mourir en sa présence, de quelque sorte que ce pût être, nous croyons que non-seulement ces deux scènes seroient fort belles pour tout ce qu'elles contiennent de pathétique, mais encore que ce qui manque à la conduite seroit sinon fort régulier, au moins fort supportable.

Quand à ce qui suit, nous tombons d'accord qu'il eût été bienfaisant que Chimène en cette occasion eût eu quelques dames de ses amies auprès d'elle pour la consoler. Mais, comme cette assistance eût empêché ce qui se passe dans les scènes suivantes, nous ne croyons pas aussi qu'elle fût nécessaire absolument. Car une personne autant affligée que l'étoit Chimène, pouvoit aussi-tôt desirer la solitude que souffrir la compagnie. Et ce qu'Elvire dit, *qu'elle reviendra du palais bien accompagnée*, ne donne point de lieu à la contradiction que prétend l'observateur, pour ce que *revenir accompagnée*, n'est pas *demeurer accompagnée*; & supposé qu'elle voulût demeurer seule, il n'y a pas d'apparence que ceux qui l'auroient reconduite du palais chez elle, y voulussent passer la nuit contre sa volonté. Mais c'est encore une de ces choses que le poëte devoit adroitement faire entendre, afin de lever tout scrupule de ce côté-là, & de ne donner

pas la peine au spectateur de la suppléer pour lui. Ce que nous estimons de plus reprehensible, & que l'observateur n'a pas voulu reprendre, est qu'Elvire n'ait point suivi Chimène au logis du roi, & que Chimène en soit revenue avec D. Sanche sans aucunes femmes.

La troisième & quatrième scène nous semblent fort belles, si l'on excepte ce que nous y avons remarqué touchant la conduite. Les pointes & les traits dont elles sont semées, pour la plupart ont leur source dans la nature de la chose, & nous trouvons que Rodrigue n'y fait qu'une faute notable, lorsqu'il dit à Chimène avec tant de rudesse, qu'il ne se repent point d'avoir tué son pere, au lieu de s'en excuser avec humilité sur l'obligation qu'il avoit de venger l'honneur du sien. Nous trouvons aussi que Chimène n'y en fait qu'une, mais qui est grande, de ne tenir pas ferme dans la belle résolution de perdre Rodrigue, & de mourir après lui, & de se relâcher jusqu'à dire que dans la poursuite qu'elle fait de sa mort elle souhaite de ne rien pouvoir : elle eût pu confesser à Elvire & à Rodrigue même, qu'elle avoit une violente passion pour lui, mais elle leur devoit dire en même temps qu'elle lui étoit moins obligée qu'à son honneur, que dans la plus grande véhémence de son amour elle agiroit contre lui avec plus d'ardeur, & qu'après qu'elle auroit satisfait à son devoir elle satisferoit à son affection, & trouveroit bien le moyen de le suivre. Sa passion n'eût pas été moins tendre, & eût été plus généreuse.

L'observateur reprend dans la cinquième scène, que D. Diégue sorte seul de nuit pour aller chercher son fils par la ville, laissant force gentilshommes chez lui, & leur manquant de civilité. Mais en ce qui regarde l'incivilité, nous croyons que la réprehension n'est pas juste, pour ce que les mouvemens naturels & les sentimens de pere dans une occasion comme celle-ci, ne considerent point ces petits devoirs de bienséance extérieure, & emporte violemment ceux qui en sont possédés, sans que l'on s'avise

d'y trouver à redire. Nous croyons bien que cette sortie de D. Diégue eût été justement reprise par une autre raison, si l'on eût dit qu'il n'y avoit aucune apparence que ce grand nombre d'amis étant chez D. Diégue, ils le dussent laisser sortir seul, & à telle heure, pour aller chercher son fils ; car l'ordre vouloit que ne rencontrant pas Rodrigue en son logis, ils empêchassent ce vieillard de sortir, & le relevassent de la peine que le poëte lui faisoit prendre ; de sorte qu'on peut dire avec raison que ce n'est pas D. Diégue qui manque de civilité envers ces gentilshommes, mais que ce sont eux-mêmes qui en manquent envers lui. Quant à la supputation que l'observateur fait ensuite du nombre excessif de ces gentilshommes, elle est bien introduite avec grace & esprit, mais sans solidité, à notre avis, & seulement pour rendre ridicule ce qui ne l'est pas ; car, premièrement, ces cinq cens amis pouvoient n'être pas tous gentilshommes, & étoit assez qu'ils fussent soldats pour être compris sous le nom d'amis, ainsi que D. Diégue les appelle, & non pas gentilshommes. En second lieu, vouloir qu'il y en eût une bonne quantité de neutres, & un quatrième parti de ceux qui ne bougeoient d'après de la personne du roi, ce n'est pas se souvenir qu'en matière de querelles de grands, la cour se partage toujours, sans qu'il en demeure guère de neutres que ceux qui sont méprisables à l'un & à l'autre parti : si bien que la cour de Fernand pouvoit être plus petite que celle des rois d'Espagne d'à présent, & ne laisser pas d'être composée à un besoin de mille gentilshommes, principalement en un temps où il y avoit guerre avec les Mores, ainsi que peu après l'observateur même le dit. Et, quoiqu'il soit vrai, comme il le remarque fort bien, que ces cinq cens amis de Rodrigue étoient plutôt assemblés par le poëte contre les Mores que contre le comte, nous croyons que n'y ayant nulle répugnance qu'ils soient employés contre tous les deux, le poëte seroit plutôt digne de louange que de

blame, d'avoir inventé cette assemblée de gens en apparence contre le comte, & en effet contre les Mores : car une des beautés du poëme dramatique, est que ce qui a été imaginé & introduit pour une chose, serve à la fin pour une autre.

La premiere scène du quatrième acte nous semble reprise avec peu de fondement, puisqu'il est vrai que ni l'amour de Chimène, ni l'inquiétude qu'il lui cause, ne sont pas ce qu'il y a de reprehensible en elle, mais seulement le témoignage qu'elle donne en quelques autres lieux du poëme, que son amour l'emporte sur son devoir. Or en celui-ci le contraire paroît, & l'agitation de ses pensées finit comme elle doit.

La seconde a le défaut que remarque l'observateur, touchant l'inutilité de l'Infante, & l'on ne peut pas dire qu'elle y est utile en quelque sorte, comme celle qui flatte la passion de Chimène, & qui sert à lui faire montrer de plus en plus combien elle est affermie dans la résolution de perdre son amant. Car Chimène eût pu témoigner aussi bien cette résolution en parlant à Elvire, qu'en parlant à l'Infante, laquelle agit en cette occasion sans aucune nécessité.

Dans la troisième, l'observateur s'étonne que les commandemens du roi aient été mal exécutés. Mais comme il est assez ordinaire que les bons ordres sont mal suivis, il n'y avoit rien de si raisonnable que de supposer en faveur de Rodrigue, qu'en cette occasion Fernand eût été servi avec négligence. Toutefois ce n'est pas par cette raison que le poëte se peut défendre, la véritable étant que le roi n'avoit point donné d'ordre pour résister aux Mores, de peur de mettre la ville en trop grande alarme. Il est vrai que l'excuse est pire que la faute, pour ce qu'il y auroit moins d'inconvénient que le roi fût mal obéi ayant donné de bons ordres, que non pas qu'il périt faute d'en avoir donné aucun. Si bien qu'encore que l'objection par là demeure nulle en ce lieu, il nous sem-

ble néanmoins qu'elle eût été bonne & solide dans la sixième scène du second acte, où l'on pouvoit reprocher à Fernand avec beaucoup de justice, qu'il savoit mal garder ses places, de négliger ainsi les bons avis qui lui étoient donnés, & de prendre le parti le moins assuré dans une nouvelle qui ne lui importoit pas moins que de sa ruine.

Ce qui suit du mauvais soin de D. Fernand, qui devoit tenir le port fermé avec une chaîne, seroit une reprehension fort judicieuse, supposé que Séville eût un port si étroit d'embouchure, qu'une chaîne l'eût pu clôre aisément, ce qu'il semble aussi que l'auteur estime, faisant dire en un lieu :

Les Mores & la mer entrent dans le port.

Et en un autre, distinguant le fleuve du port :

Et la terre & le fleuve, & leur flotte & le port.

Mais Séville étant assez avant dans la terre, & n'ayant pour havre que le Guadalquivir, qui ne se peut commodément fermer d'une chaîne à cause de sa grande largeur, on peut dire que c'étoit assez que Rodrigue fit la garde au port, & qu'en ce lieu l'observateur desiré une chose peu possible ; quoique l'auteur lui en ait donné sujet par son expression. Pour le reste, nous croyons que la flotte des Mores a pu ancrer, afin que leur descente se fît avec ordre, parce qu'en cas de retraite, si elle eût été si pressée qu'ils n'eussent pas eu le loisir de lever les ancres, en coupant les cables, ils se mettoient en état de la faire avec autant de promptitude que s'ils ne les eussent point jettées. C'est ainsi ou avec peu de différence qu'Enée en use, quand il coupe le cable qui tenoit son vaisseau attaché au rivage, plutôt que de l'envoyer détacher, dans la crainte qu'il avoit qu'en retardant un

peu fa sortie du port, Didon n'eût assez de temps pour le retenir par force dans Carthage.

Pour la cinquième scène, il nous semble qu'elle peut être justement reprise. Mais ce n'est pas absolument comme dit l'observateur, parce que le roi y fait un personnage moins sérieux qu'on ne devoit attendre de sa dignité & de son âge, lorsque pour reconnoître le sentiment de Chimène, il lui assure que Rodrigue est mort au combat : car cela se pourroit bien défendre par l'exemple de plusieurs grands princes qui n'ont pas fait difficulté d'user de feinte dans leurs jugemens quand ils ont voulu découvrir une vérité cachée. Nous tenons cette scène principalement reprehensible, en ce que Chimène y veut déguiser au roi la passion qu'elle a pour Rodrigue, quoiqu'il n'y eût pas sujet de le faire, & qu'elle-même eût témoigné déjà auparavant avoir une contraire intention. Cela se justifie clairement par la quatrième scène du troisième acte, où elle dit à son amant qu'elle veut bien qu'on sache son inclination, *afin que sa gloire en soit plus élevée. quand on verra qu'elle le pourfuit, encore qu'elle l'adore.* Ce discours nous paroît contredire à celui que le poète lui fait tenir maintenant pour celer son amour au roi, *qu'on se pame de joie ainsi que de tristesse.* Et c'étoit sur cette contradiction que nous estimons que l'observateur eût été bien fondé de le reprendre en ce lieu. En effet il eût beaucoup mieux valu la faire persévérer dans la résolution de laisser connoître son amour, & lui faire dire que la mort de Rodrigue lui pouvoit bien être sensible, puisqu'elle avoit de l'affection pour lui, mais qu'elle lui étoit agréable, puisque son devoir l'avoit obligée à la poursuivre, & que maintenant elle n'avoit plus rien à desirer que le tombeau, après avoir obtenu des Mores ce que le roi sembloit ne lui vouloir pas accorder.

Quant à l'ordonnance de Fernand pour le mariage de Chimène avec celui de ses deux amans qui sortiroit vain,

queur du combat, on ne sauroit nier qu'elle ne soit très-inique, & que Chimène ne fasse une très-grande faute de ne refuser pas ouvertement d'y obéir. Rodrigue lui-même n'eût osé porter jusques-là ses prétentions, & ce combat ne pouvoit servir au plus qu'à lui faire obtenir l'abolition de la mort du comte : que si le roi le vouloit récompenser du grand service qu'il venoit d'en recevoir, il falloit que ce fût du sien, & non pas d'une chose qui n'étoit point à lui, & que les loix de la nature avoient mise hors de sa puissance. En tout cas s'il lui vouloit faire épouser Chimène, il falloit qu'il employât envers elle la persuasion plutôt que le commandement. Or cette ordonnance déraisonnable & précipitée, & par conséquent peu vraisemblable, est d'autant plus digne de blâme qu'elle fait le dénouement de la pièce, & qu'elle le fait mauvais & contre l'art. En tous les autres lieux du poème cette bizarrerie eût fait un fâcheux effet, mais en celui-ci elle en gêne l'édifice, & le rend défectueux en sa partie la plus essentielle, le mettant sous le genre de ceux qu'Aristote condamne, pour ce qu'ils se nouent bien & se dénouent mal.

La première scène du cinquième acte nous semble très-digne de censure, parce que Rodrigue retourne chez Chimène, non plus de nuit comme l'autre fois, que les ténèbres favorisoient aucunement sa témérité, mais en plein jour, avec bien plus de péril & de scandale. Elle nous semble encore digne de reprehension, parce que l'entretien qu'ils y ont ensemble est si ruineux pour l'honneur de Chimène, & découvre tellement l'avantage que sa passion a pris sur elle, que nous n'estimons pas qu'il y ait guère de chose plus blâmable en toute la pièce. Il est vrai que Rodrigue y fait ce qu'un amant désespéré étoit obligé de faire, & qu'il y demeure bien plus dans les termes de la bienséance, qu'il n'avoit fait la première fois. Mais Chimène au contraire y abandonne tout ce qui lui restoit de pudeur, & oubliant son devoir pour con-

tenter sa passion, persuade clairement Rodrigue de vaincre celui qui s'exposoit volontairement à la mort pour sa querelle, & qu'elle avoit accepté pour son défenseur. Et ce qui la rend plus coupable encore, est qu'elle ne l'exhorte pas tant à bien combattre pour la crainte qu'il ne meure, que pour l'espérance de l'épouser s'il ne mourroit pas. Nous laissons à part l'ingratitude & l'inhumanité qu'elle fait paroître en sollicitant le déshonneur de D. Sanche, qui sont de mauvaises qualités pour un principal personnage. Cette scène donc a toute l'imperfection qu'elle sauroit avoir, si l'on considère la matiere comme faisant une partie essentielle de ce poëme. Mais en récompense la considérant à part & détachée du sujet, la passion qu'elle contient nous semble fort bien touchée & fort bien conduite, & les expressions dignes de beaucoup de louanges.

La seconde & troisième scène ont leur défaut accoutumé de la superfluité de l'Infante, & font languir le théâtre par le peu qu'elles contribuent à la principale aventure; il est vrai pourtant qu'elles ne manquent pas de beaux mouvemens, & que si elles étoient nécessaires, elles se pourroient dire belles.

Nous croyons la quatrième moins inutile que ne le prétend l'observateur, puisqu'elle découvre l'inquiétude de Chimène durant le combat de ses amans, & qu'elle sert à lui faire regagner un peu de la réputation qu'elle avoit perdue dans la première.

Pour la cinquième, outre qu'elle donne juste sujet à l'observateur de remarquer le peu de temps que Rodrigue a eu pour ce combat, lequel se devant faire dans la place publique & par la permission du roi, demandoit beaucoup de cérémonies; elle a encore le défaut de l'action que D. Sanche y vient faire de présenter son épée à Chimène, suivant la condition que lui a imposé le vainqueur. Puis, pour achever de la rendre tout-à-fait mauvaise, au lieu que la surprise qui trouble Chimène des

voit être courte, le poëte l'a étendue jusqu'à dégouter les spectateurs les plus patiens, qui ne se peuvent assez étonner de ce que D. Sanche ne l'éclaircisse pas du succès de son combat avec une parole, laquelle il lui pouvoit bien dire, puisqu'il lui peut bien demander audience deux ou trois fois pour l'en éclaircir. A quoi l'on peut ajouter qu'il y a beaucoup d'injustice dans le transport de Chimène contre lui qui l'avoit servie & obligée, & que si elle eût fait paroître sa douleur avec plus de tendresse & de civilité, elle eût plus excité de compassion qu'elle ne fait par sa violence. D'ailleurs il y pourroit avoir encore à redire, à ce qu'ayant promis solennellement d'épouser celui qui la vengeroit de Rodrigue, maintenant qu'elle croit que D. Sanche l'en a vengée, elle tranche nettement qu'elle ne lui tiendra point parole, & le paye d'injures & de refus, au lieu de se plaindre de sa mauvaise fortune qui lui a ravi par son propre ministère celui qu'elle aimoit, & qui la livre à celui qu'elle ne pouvoit souffrir.

Dans la sixième scène, où elle avoue au roi qu'elle aime Rodrigue, nous ne la blâmons pas, comme fait l'observateur, de ce qu'elle l'avoue, mais de ce qu'oubliant la résolution qu'elle avoit faite dans la quatrième scène du troisième acte, de ne point céder sa passion pour sa plus grande gloire, elle semble l'avoir voulu dissimuler jusqu'alors, & par conséquent l'avoir jugée criminelle. Par cette inégalité de Chimène, le poëte fait douter s'il a connu l'importance de ce qu'il lui avoit fait dire lui-même:

Voyant que je l'adore & que je le pourfuis.

& laisse soupçonner qu'il ait mis cette généreuse pensée dans sa bouche, plutôt comme une fleur non nécessaire, que comme la plus essentielle chose qui servit à la constitution de son sujet.

Dans la suivante, nous trouvons qu'il lui fait faire une faute bien plus remarquable, en ce que, sans autre raison que celle de son amour, elle consent à l'injuste ordonnance de Fernand, c'est-à-dire à épouser celui qui avoit tué son pere. Le poëte voulant que ce poëme finit heureusement, pour suivre les régles de la tragi-comédie, fait encore en cet endroit que Chimène foule aux pieds celles que la nature a établies, & dont le mépris & la transgression doivent donner de l'horreur aux ignorans & aux habiles.

Quant au théâtre, il n'y a personne à qui il ne soit évident qu'il est mal entendu dans ce poëme, & qu'une même scène y représente plusieurs lieux. Il est vrai que c'est un défaut que l'on trouve en la plupart de nos poëmes dramatiques, & auquel il semble que la négligence des poëtes ait accoutumé les spectateurs. Mais l'auteur de celui-ci s'étant mis si à l'étroit pour y faire rencontrer l'unité du jour, devoit bien aussi s'efforcer d'y faire rencontrer celle du lieu, qui est bien autant nécessaire que l'autre, & faute d'être observée avec soin, produit dans l'esprit des spectateurs autant ou plus de confusion & d'obscurité.

A l'examen de ce que l'observateur appelle conduite, succède celui de la versification, laquelle ayant été reprise sans grand fondement en beaucoup de lieux, & passée pour bonne en beaucoup d'autres, où il y avoit grand sujet de la condamner, nous avons jugé nécessaire pour la satisfaction du public, de montrer en quoi la censure des vers a été bonne ou mauvaise, & en quoi l'observateur eût eu encore juste raison de les reprendre. Toutefois nous n'avons pas crû qu'il nous fallût arrêter à tous ceux qui n'ont d'autre défaut que d'être foibles & rampans, le nombre desquels est trop grand & trop facile à connoître pour y employer notre temps.

SENTIMENS SUR LES VERS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Entre tous ces amans dont la jeune serveur.

Ce mot de *serveur* est plus propre pour la dévotion que pour l'amour; mais, supposé qu'il fût aussi bon en cet endroit qu'*ardeur* ou *désir*, *jeune* s'y accommoderoit fort bien contre l'avis de l'observateur.

Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs, Ou d'un regard propice anime leurs desirs.

La remarque de l'observateur n'est pas considérable; qu'il juge qu'il falloit dire, *ou que d'un regard propice elle anime*, &c. parce que ces deux vers ne contiennent pas deux sens différens, pour obliger à dire, *ou qu'elle anime*.

Elle n'ôte d pas un, ni donne d'espérance.

Il falloit, *ni ne donne*; & l'omission de *ce ne*, avec la transposition de *pas un*, qui devoit être à la fin, font que la phrase n'est pas françoise.

Dom Rodrigue sur-tout n'a trait en son visage,
P. Corn. Tome III. Gg

Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image.

C'est une hyperbole excessive de dire que chaque trait d'un visage soit une image ; & haute , n'est pas une épithète propre en ce lieu , outre que *sur-tout* est mal placé, & qui l'a fait paroître bas à l'observateur.

a passé pour merveille.

Cette façon de parler a été mal reprise par l'observateur.

Ses rides sur son front ont grave ses exploits.

Les rides marquent les années , mais ne gravent point les exploits.

L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble.

A présent est bas & inutile , comme a remarqué l'observateur , & *qui s'assemble* , n'est pas inutile comme il a crû.

SCENE SECONDE.

Et que tout se dispose à leurs contentemens.

Il eût été mieux à leur contentement.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés.

Cela est mal repris par l'observateur , parce qu'en poésie tous les sens signifient le sens intérieur , c'est-à-dire , de l'ame , & que dans une extrême joie les sens extérieurs même sont comme charmés.

Puis-je à de tels discours donner quelque croyance ?

Il valoit mieux dire , d ce discours ; car , n'ayant dit

que deux mots , on ne peut pas dire qu'elle ait fait des discours.

SCENE TROISIÈME.

L'informer avec soin comme va son amour.

L'observateur a bien repris cet endroit ; il falloit dire, *vous informer d'elle.*

Madame , toutefois.

En cet hémistiche , toutefois est mal placé.

met la main sur mon cœur ;
Et moi comme il se trouble au nom de son vainqueur.

En tout cet endroit le nom de Rodrigue n'a point été prononcé. Elle veut peut-être entendre son nom par *ce jeune chevalier* , mais il le désigne seulement , & ne le nomme pas.

Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage.

Ce dernier mot ne dit pas assez , pour signifier *ma gloire court fortune.*

A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne.

Dédaigne dit trop pour sa passion , car en effet elle l'estimoit ; elle vouloit dire , *pour ce que je devrois dédaigner.*

Je le crains & souhaite.

L'usage veut qu'on répète l'article *le* , d'autant plus que les deux verbes sont de signification fort différente,

& qu'autrement le mot de *souhaite*, sans l'article, fait entendre quelque chose ensuite.

*Ma gloire & mon amour ont tous deux tant d'appas,
Que je meurs s'il s'acheve & ne s'acheve pas.*

Le premier vers ne s'entend point, & le second est bien repris par l'observateur; il falloit dire, *s'il s'acheve & s'il ne s'acheve pas*, parce que cet & conjoint ce qui se doit séparer.

A vos esprits flottans.

L'observateur a mal repris cet endroit, pour ce que les passions sont comme des vents qui agitent l'esprit, & donnent lieu à la métaphore; & quant au pluriel, *esprits*, il se peut fort bien mettre en poésie pour signifier l'esprit.

Pour souffrir la vertu si long-temps au supplice.

Cette expression n'est pas achevée: on ne dit point *souffrir quelqu'un au supplice*, mais bien *souffrir que quelqu'un soit au supplice*, outre qu'être au supplice, laisse une fâcheuse image en l'esprit.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

Ce vers est beau, & l'observateur l'a mal repris, pour ce qu'elle ne pouvoit rien espérer de plus avantageux pour sa guérison, que de voir Rodrigue tellement lié à Chimène qu'elle n'eût plus lieu d'espérer sa possession.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

Ce vers est bas, & la façon de parler n'est pas françoise, pour ce qu'on ne dit point, *un tel vous vient voir*, par vos commandemens.

Cet hyménée à trois également importe.

Ce vers est mal tourné, & à trois après hyménée dans le repos du vers, fait un fort mauvais effet.

SCENE QUATRIÈME.

Vous éleve en un rang.

Cela n'est pas françois; il faut dire, *élever à un rang*.

Mais le roi m'a trouvé plus propre à son desir.

Cela n'est pas bien parler de dire, *plus propre à son desir*; il falloit dire, *plus propre à son service*, ou bien, *plus selon son desir*.

instruisez-le d'exemple.

Cela n'est pas françois; il falloit dire, *instruisez-le par l'exemple de, &c.*

Ressouvenez & enseignez ne sont pas bonnes rimes.

ordonner une armée.

Ce n'est pas bien parler françois, quelque sens qu'on lui veuille donner, & ne signifie point, ni mettre une armée en bataille, ni établir dans une armée l'ordre qui y est nécessaire.

*Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix;
Et si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.*

Il y a contradiction en ces deux vers, car par la même raison qu'ils passeroient sous d'autres loix, ils pourroient avoir d'autres rois.

Le prince pour essai de générosité.

L'observateur reprend mal cet endroit , en ce qu'il dit qu'il y a quelque consonance d'essai avec *générosité* , car il n'y en a point.

gagner des combats.

L'observateur a repris cette façon de parler avec quelques fondemens , pour ce qu'on ne sauroit dire qu'improprement *gagner des combats*.

Parlons-en mieux , le roi.

L'observateur a repris ce vers avec trop de rigueur pour avoir la censure mauvaise , car cela se souffre quelquefois aux vers de théâtre , & même en quelques lieux a de la grace dans les interlocutions , pourvu que l'on en use rarement.

Le premier dont la race a vu rougir son front.

L'observateur a eu raison de remarquer qu'on ne peut dire le *front d'une race*.

Mon ame est satisfaite ,

Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

Il y a contradiction en ces deux vers , de dire en même temps que son ame soit satisfaite , & que ses yeux reprochent à sa main une défaite honteuse , & qui par conséquent lui doit donner du déplaisir.

SCENE CINQUIÈME.

Nouvelle dignité fatale à mon bonheur ,

Faut-il de votre éclat voir triompher le comte ?

Triompher de l'éclat d'une dignité , ce sont de belles paroles qui ne signifient rien.

qui tombe sur mon chef.

L'observateur est trop rigoureux de reprendre ce mot de *chef* , qui n'est point tant hors d'usage qu'il dit.

SCENE SIXIÈME.

Je le remets au tien pour venger & punir.

Venger & punir est trop vague , car on ne sait qui doit être vengé , ni qui doit être puni.

Au surplus.

Ce terme est bien repris par l'observateur pour être bas , mais la faute est légère.

Se faire un rempart de funérailles.

L'observateur a bien repris cet endroit , car le mot de *funérailles* ne signifie point des corps morts.

Plus l'offenseur est cher.

L'observateur a quelque fondement en sa reprehension , de dire que ce mot *offenseur* n'est pas en usage , toutefois étant à souhaiter qu'il y fût , pour opposer à offensé ; cette hardiesse n'est pas condamnable.

SCENE SEPTIÈME.

L'un échauffe mon cœur , l'autre retient mon bras.

Echauffer , est un verbe trop commun à toutes les deus

passions ; il en falloit un qui fût propre à la vengeance ; & qui le distinguât de l'amour ; & même le mot de *flamme* qui suit, femble le desirer plutôt pour la maîtresse que pour le pere.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

L'observateur n'a pas bien repris en cet endroit, pour ce que l'on peut dire l'*aveuglement* pour l'*esprit aveuglé*.

Je dois à ma maîtresse aussi-bien qu'à mon pere.

Je dois est trop vague ; il devroit être déterminé à quelque chose qui exprimât ce qu'il doit.

Allons, mon ame.

L'observateur n'a pas eu raison de blâmer cette façon de parler, pour ce qu'elle est en usage, & que l'on parle souvent à soi-même en s'adressant à une des principales parties de soi-même, comme l'*ame* & le *cœur*.

Et puisqu'il faut mourir.

Ces paroles ne sont pas une exclamation, comme le remarque l'observateur, & ont un fort bon sens, puisqu'elles veulent dire que Rodrigue étant réduit à la nécessité de mourir, quoi qu'il pût arriver, il aime mieux mourir sans offenser Chimène, qu'après l'avoir offensée.

dont mon ame égarée.

L'observateur n'a pas bien repris ce mot *égarée*, qui n'est point inutile, marquant le trouble de l'esprit.

Allons, mon bras.

L'observateur

L'observateur devoit plutôt rep. rendre, *allons, mon bras, qu'allons, mon ame*, pour ce qu'encore le bras se pût quelquefois prendre pour la personne ; il ne s'accorde pas bien avec *aller*.

Dois-je pas à mon pere avant qu'à ma maîtresse ?

Il fait la même faute qu'au paravant, il devoit déterminer ce qu'il devoit.

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

L'observateur n'a pas bien repris cet endroit, car métaphoriquement le sang qui a été reçu des yeux est souillé par les mauvaises actions, & ce vers est fort beau.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

Quand je lui fis l'affront.

Il n'a pu dire, *je lui fis*, car l'action vient d'être faite ; il falloit dire, *quand je lui ai fait*, puisqu'il ne s'étoit point passé de nuit entre deux.

Ce grand courage, grandeur de l'offense, grand crime, Et quelque grand qu'il fût.

L'observateur est trop rigoureux de reprendre ces répétitions, dont la première n'est pas considérable, étant éloignée de cinq vers, & en la seconde la répétition de *quelque grand qu'il soit*, est entièrement nécessaire, & a même de la grace.

P. Corn. Tome III.

H h

Qui passent le commun des satisfactions.

Cette façon de parler est des plus basses, & peu françoise.

font plus que suffisans.

L'observateur l'a bien repris, non pas en ce qu'il dit; que cette façon de parler ne signifie rien, car elle est aisément entendue, mais en ce qu'elle est basse.

SCENE SECONDE.

*Sais-tu que ce vicillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de son temps, le fais-tu ?*

On ne doit parler ainsi que d'un homme mort, car D. Diégue étant vivant, son fils devoit croire qu'il étoit encore la vertu & l'honneur de son temps, il devoit dire, *est la même vertu*, &c.

Le comte répond, *peut-être*, mais c'est mal répondu, car absolument on doit savoir ou non quelque chose.

*Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ?*

Une ardeur ne peut être appelée sang, par métaphore ni autrement.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

Après avoir dit ces mots, le grand discours qui suit jusqu'à la fin de la scène est hors de saison.

SCENE TROISIÈME.

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder.

L'observateur a mal repris cet endroit, car on dit, *s'accorder pour être accordé.*

Et de ma part mon ame.

Cela est mal dit; mais pour, *fera l'impossible*, l'observateur l'a mal repris, car l'usage a reçu *faire l'impossible*, pour dire, *faire tout ce qui est possible.*

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'observateur n'a pas eu sujet de reprendre la bassesse du vers ni la phrase du *premier coup*, mais il le devoit reprendre comme impropre en ce lieu, puisqu'il se dit d'une action, & non d'une habitude.

Les affronts à l'honneur ne se réparent point.

On dit bien, *faire affront à quelqu'un*, mais non pas, *faire affront à l'honneur de quelqu'un.*

quel comble à mon ennui!

Cette phrase n'est pas françoise.

SCENE CINQUIÈME.

Vous laissez cheoir ainsi ce glorieux courage.

Contre l'opinion de l'observateur, ce mot de *cheoir* n'est point si fort impropre en ce lieu qu'il ne se puisse

H h ij

supporter ; celui d'abattre eût été sans doute meilleur , & plus dans l'usage.

Si deffous sa valeur ce grand guerrier s'abat.

L'observateur a mal repris *s'abat* , & il n'y a point d'équivoque vicieuse avec *sabat* ; mais il devoit remarquer qu'il falloit dire *est abattu* , & non pas *s'abat*.

Et ses nobles journées ,

Porter de-là les mers ses hautes destinées.

L'observateur a bien repris *ses nobles journées* , car on ne dit point *les journées d'un homme* , pour exprimer les combats qu'il a faits , mais on dit bien *la journée d'un tel lieu* , pour dire la bataille qui s'y est donnée ; & il devoit encore ajouter que *les nobles journées* qui portent de hautes destinées au-delà des mers , font une confusion de belies paroles qui n'ont aucun sens raisonnable.

arborer ses lauriers.

Est bien repris par l'observateur , pour ce que l'on ne peut pas dire , *arborer un arbre* ; le mot d'*arborer* ne se prend que pour des choses que l'on plante figurément en façon d'arbres , comme des étendarts.

Mais , Madame , voyez où vous portez son bras.

Cette façon de parler est si hardie , qu'elle en est obscure.

Je veux que ce combat demeure pour certain.

Outre que cette phrase est basse , elle est mauvaise , & l'auteur n'exprime pas bien par-là , *je veux que ce combat se soit fait.*

Votre esprit va-t-il point bien vite pour sa main ?

Cette pointe est mauvaise.

Que veux-tu , je suis folle , & mon esprit s'égare ;
Mais c'est le moindre mal que l'amour me prépare.

Il y a de la contradiction dans le sens de ce vers ; car comment l'amour lui peut-il préparer un mal qu'elle sent déjà ? Elle pouvoit bien dire , *c'est un petit mal en comparaison de ceux que l'amour me prépare.*

SCENE SIXIÈME.

Je l'ai de votre part long-temps entretenu.

On dit bien , *je lui ai parlé de votre part* , ou bien , *je l'ai entretenu de ce que vous m'avez commandé de lui dire de votre part* ; mais on ne peut dire , *je l'ai entretenu de votre part.*

On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle.

On ne peut dire , *bouillant d'une querelle* , comme on dit , *bouillant de colere.*

J'obéis & me tais ; mais , de grace encor , Sire ,
Deux mots en sa défense.

Après avoir dit , *j'obéis & me tais* , il ne devoit point continuer de parler ; car ce n'est pas vouloir se taire que de demander à dire deux mots en sa défense.

Et c'est contre ce mot qu'a résisté le comte.

Résister contre un mot , n'est pas parler françois ; il eût pu dire , *s'obstiner sur un mot.*

Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.

D. Sanche pèche fort contre le jugement en cet endroit, d'oser dire au roi que le comte trouve trop de rigueur à lui rendre le respect qu'il lui doit, & encore plus quand il ajoute qu'il y auroit de la lâcheté à lui obéir.

Commandez que son bras nourri dans les allarmes.

On ne peut dire, un bras nourri dans les allarmes, & il a mal pris en ce lieu la partie pour le tout.

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'estime l'ardeur en un jeune courage.

Le roi estime sans raison cette ardeur qui fait perdre le respect à D. Sanche; c'étoit beaucoup de lui pardonner.

A quelque sentiment que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & son trépas m'afflige.

Toutes les parties de ce raisonnement sont mal rangées, car il falloit dire, d quelque ressentiment que son orgueil m'ait obligé, son trépas m'afflige à cause que sa perte m'affoiblit.

SCÈNE SEPTIÈME.

Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Chimène paroît trop subtile en tout cet endroit pour une affligée.

Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,

Moi, que jadis par-tout a suivi la victoire.

D. Diégue devoit exprimer ses sentimens devant son roi avec plus de modestie. L'orgueil dans votre cœur l'a fait presque à vos yeux, Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse.

Il falloit dire, & a souillé, car l'a fait ne peut pas régir souillé.

Du crime glorieux qui cause nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.

On peut bien donner une tête & des bras à quelques corps figurés, comme, par exemple, à une armée, mais non pas à des actions, comme des crimes, qui ne peuvent avoir ni têtes ni bras.

Et loin de murmurer d'un injuste décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

Il offense le roi, le croyant capable de faire un décret injuste; mais il pouvoit dire, loin d'accuser d'injustice le décret de ma mort. qu'un meurtrier périsse.

Ce mot de meurtrier, qu'il répète souvent, le faisant de trois syllabes, n'est que de deux.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELVIRE.

Jamais un meurtrier en fit son refuge?

H h iij

Jamais un meurtrier s'offrir-il à son juge ?

Soit que Rodrigue veuille consentir au sens d'Elvire, soit qu'il y veuille contrarier, il y a grande obscurité en ce vers, & il semble qu'il conviendrait mieux au discours d'Elvire qu'au sien.

SCENE SECONDE.

Employez mon épée à punir le coupable.

Employez mon amour à venger cette mort.

La bienfaisance eût été mieux observée, s'il se fût mis en devoir de venger Chimène, sans lui en demander la permission.

SCENE TROISIÈME.

Pleurez, pleurez, mes yeux, &c.

Cer endroit n'est pas bien repris par l'observateur, car cette phrase, *fondez-vous en eau*, ne donne aucune vaine idée, comme il dit : il eût été mieux, à la vérité, de dire, *fondez-vous en larmes*, & à bien considérer ce qui suit, encore qu'il semble y avoir quelque confusion, toutefois il ne s'y trouve point trois moitiés, comme il l'estime.

Si je pleure ma perte, & la main qui l'a faite.

On ne peut dire, *la main qui a fait la perte*, pour dire, *la main qui l'a causée*, car c'est Chimène qui a fait la perte, & non pas la main de Rodrigue. Ce n'est pas bien dit aussi, *je pleure la main*, pour dire, *je pleure de ce que c'est cette main qui a fait le mal*.

en ce dur combat de colere & de flamme.

Flamme, en ce lieu, est trop vague pour désigner l'amour, l'opposant à colere, où il ya du feu aussi bien qu'en l'amour.

Il déchire mon cœur sans partager mon ame.

L'observateur l'a bien repris, car cela ne veut dire, sinon, *il déchire mon cœur sans le déchirer*.

quoique mon amour ait sur moi de pouvoir.

Cette façon de parler n'est pas françoise ; il falloit dire, *quelque pouvoir que mon amour ait sur moi*.

Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige.

Ce mot d'intérêt étant commun au bien & au mal, ne s'accorde pas justement avec afflige, qui n'est que pour le mal ; il falloit dire, *son intérêt me touche, ou sa peine m'afflige*.

Mon cœur prend son parti, mais contre leur effort ;
Je sais que je suis fille, & que mon pere est mort.

C'est mal parler de dire, *contre leur effort je sais que je suis fille*, pour dire, *j'oppose à leur effort la considération que je suis fille, & que mon pere est mort*.

N'en pressez point d'effet.

Il falloit dire, l'effet.

Quoi, j'aurai vu mourir mon pere entre mes bras ?

Elle avoit dit auparavant, qu'il étoit mort quand elle arriva sur le lieu.

SCENE QUATRIÈME.

Saulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

Cette phrase, *empêcher de vivre*, est trop foible pour dire, *de me faire mourir*, principalement en lui présentant son épée afin qu'elle le tue.

Quoi, du sang de mon pere encor toute trempée !

L'observateur est trop rigoureux de reprendre ce vers à cause du semblable qui est dans un autre lieu : ce n'est point stérilité, si l'on n'en veut accuser Homère & Virgile, qui répètent plusieurs fois de mêmes vers.

sans quitter l'envie.

L'observateur ne doit point reprendre cette phrase, qui se peut souffrir.

Et veux tant que j'expire.

Cela n'est pas françois, pour dire, *jusqu'à tant que j'expire.*

d'avoir fui l'infamie.

Fui est de deux syllabes.

Perdu & éperdu ne peuvent rimer, à cause que l'un est le simple, & l'autre le composé.

Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

Ce vers est beau, & a été mal repris par l'observateur ; & *effers*, au lieu de *traits*, n'y seroit pas bien, comme il pense.

Va, je ne te hais point.

Rodrigue. Tu le dois.

Ces termes, *tu le dois*, sont équivoques ; on pourroit entendre, *tu dois ne me point haïr* : toutefois la passion est si belle en cet endroit, que l'esprit se porte de lui-même au sens de l'auteur.

Malgré des feux si beaux qui rompent ma colere.

Il passe mal d'une métaphore à une autre ; & ce verbe *rompre* ne s'accommode pas avec *feux*.

Vigueurs, vainqueur, trompeur, & peur.

L'observateur a tort d'accuser ces rimes d'être fausses ; il vouloit dire seulement qu'elles sont trop proches les unes des autres, ce qui n'est pas considérable.

SCÈNE CINQUIÈME.

mes ennuis cessés.

L'observateur a mal repris cet endroit ; *cessés* est bien dit en poème, pour *apaisés* ou *finis*.

SCENE SIXIÈME.

où fut jadis l'affront.

L'observateur a bien repris en ce lieu le mot *jadis*, qui marque un temps trop éloigné.

*L'honneur vous en est dû, les cieux me sont témoins
Qu'étant sortis de vous je ne pouvois pas moins.*

Il prend hors de propos les *cieux* à témoins, en ce lieu.

L'amour n'est qu'un plaisir , & l'honneur un devoir.

Il falloit dire, l'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir ; car n'est que ; ici ne régit pas un devoir, autrement il sembleroit que, contre son intention, il les voulût mépriser l'un & l'autre.

Et vous m'osez pousser à la honte du change.

Ce n'est pas bien parler, que de dire, vous me conseillez de changer : on ne dit point pousser à la honte.

La flotte, &c. vient surprendre la ville.

Il falloit dire, vient pour surprendre, pour ce que celui qui parle est dans la ville, & est assuré qu'il ne sera point surpris, puisqu'il fait l'entreprise sans être d'intelligence avec les ennemis.

Et le peuple en allarmes.

Il falloit dire, en allarme, au singulier.

Venoient m'offrir leur vie à venger ma querelle.

Il eût été bon de dire, venoient s'offrir à venger ma querelle ; mais disant,

venoient m'offrir leur vie,

il falloit dire, pour venger ma querelle.

A C T E I V.

S C E N E T R O I S I È M E.

Pessroi de Grenade & Toléde.

Il falloit répéter le de, & dire, de Grenade & de Toléde.

épargne ma honte.

Cela ne signifie rien, car honte n'est pas bien pour pudeur ou modestie.

Et le sang qui m'anime.

L'observateur n'a pas bien repris cet endroit, puisque tous les poëtes ont usé de cette façon de parler, qui est belle.

Sollicita mon ame encor toute troublée.

Sollicita mon ame seulement, n'est pas assez dire ; il falloit ajouter de quoi elle avoit été sollicitée.

leur brigade étoit prête.

Contre l'avis de l'observateur, le mot de brigade se peut prendre pour un plus grand nombre que de cinq cents. Il est vrai qu'en terme de guerre on n'appelle brigade, que ce qui est pris d'un plus grand corps ; & quelquefois on peut appeller brigade la moitié d'une armée que l'on détache pour quelque effet ; mais en terme de poésie, on prend brigade pour troupe, de quelque façon que ce soit.

Et paroître à la cour, eût hazaré ma tête.

Il falloit dire, c'eût été hazarder ma tête, car on ne peut faire un substantif de paroître, pour régir eût hazaré.

marcher en si bon équipage.

L'observateur a eu raison de dire qu'il eût été mieux

de mettre en bon ordre , qu'en bon équipage , car ils alloient au combat , & non pas en voyage ; mais il a tort de dire que le mot d'équipage soit vilain.

J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivés.

Cette façon de parler n'est pas françoise ; il falloit dire, aussi-tôt qu'ils furent arrivés, ou ils furent cachés aussi-tôt qu'arrivés.

Les autres au signal de nos vaisseaux répondent.

Ce vers est si mal rangé , qu'on ne fait si c'est le signal des vaisseaux , ou si des vaisseaux on répond au signal.

& leurs terreurs s'oublient.

L'observateur n'a pas plus de raison de condamner s'oublient que s'accorder , comme il a été remarqué auparavant.

rétablit leur désordre.

On ne dit point rétablir le désordre , mais bien rétablir l'ordre.

Nous laissent pour adieux des cris épouvantables.

On ne dit point laisser un adieu , ni laisser des cris , mais bien dire adieu , & jeter des cris ; outre que les vaincus ne disent jamais adieu aux vainqueurs.

SCENE QUATRIÈME.

Contrefaites le triste.

L'observateur n'a pas eu raison de reprendre cette fa-

çon de parler , qui est en usage ; mais il est vrai qu'elle est basse dans la bouche du roi.

Au milieu des lauriers.

L'observateur n'a pas eu sujet de blâmer l'auteur d'avoir parlé huit ou dix fois de lauriers dans un poëme de si longue étendue.

SCENE CINQUIÈME.

*Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus ,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus.*

Quand un homme est mort , on ne peut dire qu'il a le dessus des ennemis , mais bien il a eu.

reprens ton allégresse.

Le roi proposeroit mal-à-propos à Chimène qu'elle reprit son allégresse , si elle n'avoit fait paroître plus d'amour pour Rodrigue , que de ressentiment pour la mort de son père.

Sire , ôtez ces faveurs qui terniroient sa gloire.

Cela n'est pas bien dit pour signifier, ne lui faites point de ces faveurs qui terniroient sa gloire ; car on ne peut dire, ôter des faveurs , que celles que peut donner ou ôter une maîtresse ; mais ce n'est pas ainsi que s'entendent les faveurs en ce lieu.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mon amour vous le doit , & mon cœur qui soupire

N'ose, sans votre aveu, sortir de votre empire.

Cette expression, qui soupire, est imparfaite; il falloit dire, qui soupire pour vous; & par le second vers il semble qu'il demande plutôt permission de changer d'amour que de mourir.

Va combattre D. Sanche, & déjà désespere.

Il eût été plus à propos d'ajouter à désespérer, ou de la victoire, ou de vaincre; car le mot désespere semble ne dire pas assez tout seul.

Quand mon honneur y va.

Cette phrase a déjà été reprise; il falloit dire, quand il y va de mon honneur.

SCENE SECONDE.

Mon cœur ne peut obtenir dessus mon sentiment.

Cela est mal dit, pour exprimer mon cœur ne peut obtenir de lui-même; car il distingue le cœur du sentiment, qui en ce lieu ne sont qu'une même chose.

SCENE TROISIÈME.

Que ce jeune seigneur endosse le harnois.

L'observateur ne devoit pas reprendre cette phrase; qui n'est point hors d'usage, comme les termes qu'il allégué.

Puisse l'autoriser à paroître apaisée.

Ce

Ce vers ne signifie pas bien, puisse lui donner lieu de s'apaiser, sans qu'il y aille de son honneur.

SCENE QUATRIÈME.

Et mes plus doux souhaits sont pleins d'un repentir.

Il falloit mettre plutôt pleins de repentir, car le mot de pleins ne s'accorde pas avec un, & puis le repentir n'est pas dans les souhaits, mais il peut suivre les souhaits. Il falloit dire, sont suivis de repentir.

Mon devoir est trop fort, & ma perte trop grande, Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi.

On peut dire, faire la loi d'un devoir, pour dire le surmonter, & non pas d'une perte.

Et le ciel ennuyé de vous être si doux.

Cela dit trop pour une personne dont on a tué le pere le jour précédent.

de son côté me penche.

Il falloit dire, me fasse pencher; ce verbe n'est point actif, mais neutre.

SCENE CINQUIÈME.

Madame, à vos genoux j'apporte cette épée.

On peut bien apporter une épée aux pieds de quelqu'un, mais non pas aux genoux.

Monstre déloyal de mon rigoureux sort.

D. Sanche n'étoit point déloyal, puisqu'il n'avoit fait
P. Corn. Tome III. II

que ce qu'elle lui avoit permis de faire, & qu'il ne lui avoit manqué de foi en nulle chose.

LE cinquième article des observations comprend les larcins de l'auteur, qui sont ponctuellement ceux que l'observateur a remarqués. Mais il faut tomber d'accord, que ces traductions ne sont pas toute la beauté de la pièce; car, outre que nous remarquerons qu'en bien peu de choses imitées il est demeuré au-dessous de l'original, & qu'il en a rendu quelques-unes meilleures qu'elles n'étoient, nous trouvons encore qu'il y a ajouté beaucoup de pensées qui ne cèdent en rien à celles du premier auteur.

Tels sont les sentimens de l'Académie Française; qu'elle met au jour, plutôt pour rendre témoignage de ce qu'elle pense sur le Cid, que pour donner aux autres des règles de ce qu'ils en doivent croire. Elle s'imagine bien qu'elle n'a pas absolument satisfait, ni l'auteur, dont elle marque les défauts, ni l'observateur, dont elle n'approuve pas toutes les censures, ni le peuple, dont elle combat les premiers suffrages; mais elle s'est résolue dès le commencement à n'avoir point d'autre but que de satisfaire à son devoir; elle a bien voulu renoncer à la complaisance, pour ne pas trahir la vérité, & de peur de tomber dans la faute dont elle accuse ici le poète, elle a moins songé à plaire qu'à profiter. Son équitable sévérité ne laissera pas de contenter ceux qui aimeront mieux le plaisir d'une véritable connoissance, que celui d'une douce illusion, & qui n'apporteront pas tant de soin pour s'empêcher d'être utilement trompés, qu'ils semblent en avoir pris jusques à cette heure pour se laisser tromper agréablement. S'il est ainsi, elle se croit assez récompensée de son travail. Comme elle cherche leur instruction, & non pas sa gloire, elle ne demande pas qu'ils prononcent en public contre eux-mêmes; il lui

suffit qu'ils se condamnent en particulier, & qu'ils se rendent en secret à leur propre raison. Cette même raison leur dira ce que nous leur disons, si-tôt qu'elle pourra reprendre sa première liberté; & secouant le joug qu'elle s'étoit laissé mettre par surprise, elle éprouvera qu'il n'y a que les fausses & imparfaites beautés qui soient proprement de courtes tyrannies. Car les passions violentes bien exprimées, sont souvent en ceux qui les voient une partie de l'effort qu'elles font en ceux qui les ressentent véritablement; elles ôtent à tous la liberté de l'esprit, & font que les uns se plaignent à voir représenter les fautes que les autres se plaisent à commettre. Ce sont ces puissans mouvemens, qui ont tiré des spectateurs du Cid cette grande approbation, & qui doivent aussi la faire excuser. L'auteur s'est facilement rendu maître de leur ame, après y avoir excité le trouble & l'émotion; leur esprit flatté par quelques endroits agréables, est devenu aisément flatteur de tout le reste, & les charmes éclatans de quelques parties, leur ont donné de l'amour pour tout le corps. S'ils eussent été moins ingénieux, ils eussent été moins sensibles; ils eussent vu les défauts que nous voyons en cette pièce, s'ils ne se fussent point trop arrêtés à en regarder les beautés, & si on leur peut faire quelque reproche, au moins n'est-ce pas celui qu'un ancien poète faisoit aux Thébains, quand il disoit qu'ils étoient trop grossiers pour être trompés. Et, sans mentir, les savans même doivent souffrir avec quelque indifférence les irrégularités d'un ouvrage qui n'auroit pas en l'honneur d'agréer si fort au commun, s'il n'avoit des graces qui ne sont pas communes. Il devoit penser que l'abus étant si grand dans la plupart de nos poèmes dramatiques, il y auroit peut-être trop de rigueur à condamner absolument un homme, pour n'avoir pas surmonté la foiblesse, ou la négligence de son siècle, & à estimer qu'il n'auroit rien fait du tout, parce qu'il n'au-

roit point fait de miracles. Toutefois ce qui l'excuse ne le justifie pas, & les fautes mêmes des anciens qui semblent devoir être respectées pour leur vieillesse, ou, si on l'ose dire, pour leur immortalité, ne peuvent pas défendre les siennes. Il est vrai que celles-là ne sont presque considérées qu'avec révérence, d'autant que les unes étant faites devant les règles, sont nées libres, & hors de leur juridiction, & que les autres, par une longue durée, ont comme acquis une prescription légitime. Mais cette faveur, qui à peine met à couvert ces grands hommes, ne passe point jusqu'à leurs successeurs : ceux qui viennent après eux héritent bien de leurs richesses, mais non pas de leurs privilèges ; & les vices d'Euripide ou de Sénèque ne sauroient faire approuver ceux de Guillen de Castro. L'exemple de cet auteur Espagnol seroit peut-être plus favorable à notre auteur François, qui s'étant comme engagé à marcher sur ses pas, sembloit le devoir suivre également parmi les épines & parmi les fleurs, & ne le pouvoir abandonner, quelque bon ou mauvais chemin qu'il tint, sans une espèce d'infidélité. Mais, outre que les fautes font estimées volontaires, quand on se les rend nécessaires volontairement, & que lorsqu'on choisit une servitude on la doit au moins choisir belle, il a bien fait voir lui-même par la liberté qu'il s'est donnée de changer plusieurs endroits de ce poème, qu'en ce qui regarde la poésie, on demeure encore libre après cette suggestion. Il n'en est pas de même dans l'histoire, qu'on est obligé de rendre telle qu'on la reçoit : il faut que la créance qu'on lui donne soit aveugle, & la déférence que l'historien doit à la vérité, le dispense de celle que le poète doit à la bienséance. Mais comme cette vérité a peu de crédit dans l'art des beaux mensonges, nous pensons qu'à son tour elle y doit céder à la bienséance, qu'entre inventeur & imitateur n'est ici qu'une même chose, & que le poète François qui nous a donné le Cid, est

coupable de toutes les fautes qu'il n'y a pas corrigées. Après tout, il faut avouer qu'encore qu'il ait fait choix d'une matière défectueuse, il n'a pas laissé de faire éclater en beaucoup d'endroits de si beaux sentimens & de si belles paroles, qu'il a en quelque sorte imité le ciel, qui en la dispensation de ses trésors & de ses grâces, donne indifféremment la beauté du corps aux méchantes ames & aux bonnes. Il faut confesser qu'il y a semé un bon nombre de vers excellens, & qui semblent avec quelque justice demander grace pour ceux qui ne le sont pas. Aussi les aurions-nous remarqués particulièrement, comme nous avons fait les autres, n'étoit qu'ils se découvrent assez d'eux-mêmes, & que d'ailleurs nous craindrions qu'en les ôtant de leur situation, nous ne leur ôtions une partie de leur grace, & que commettant une espèce d'injustice pour vouloir être trop justes, nous ne diminuassions leur beauté à force de les vouloir faire paroître. Ce qu'il y a de mauvais dans l'ouvrage n'a pas laissé même de produire de bons effets, puisqu'il a donné lieu aux observations qui ont été faites dessus, & qui sont remplies de beaucoup de savoir & d'élégance ; de sorte que l'on peut dire que ses défauts lui ont été utiles, & que, sans y penser, il a profité aux lieux où il n'a su plaire. Enfin, nous concluons, qu'encore que le sujet du Cid ne soit pas bon, qu'il pêche dans son dénouement, qu'il soit chargé d'épisodes inutiles, que la bienséance y manque en beaucoup de lieux, aussi-bien que la bonne disposition du théâtre, & qu'il y ait beaucoup de vers bas ; de façons de parler impures ; néanmoins la naïveté & la véhémence de ses passions, la force & la délicatesse de plusieurs de ses pensées, & cet agrément inexplicable qui se mêle dans tous ses défauts, lui ont acquis un rang considérable entre les poèmes françois de ce genre. Si son auteur ne doit pas toute sa réputation à son mérite, il ne la doit pas toute à son bonheur ; & sa nature lui

382 SENTIMENS SUR LE CID:

a été assez libérale pour excuser la fortune si elle lui a été prodigue.

Fin du tome troisième.

